Jean Benoist

Médecin et anthropologue
Laboratoire d'Écologie humaine, Université d'Aix-Marseille III, France.

(1957)

KIRDI AU BORD DU MONDE

ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR.

"Cet ouvrage a reçu le prix des Vikings"

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Jean Benoist, médecin et anthropologue

KIRDI AU BORD DU MONDE

Paris : René Juillard, Éditeur, 1957, 225 pp. Avec deux cartes et une trentaine d'illustrations.

ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR LUI-MÊME.

M Jean Benoist, anthropologue, nous a accordé le 16 mai 2009 son autorisation de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

Courriel : oj.benoist@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 14 juin 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Jean Benoist

KIRDI AU BORD DU MONDE.

ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR LUI-MÊME.

Paris : René Julliard, Éditeur, 1957, 225 pp. Avec deux cartes et une trentaine d'illustrations.

"Cet ouvrage a reçu le prix des Vikings"

Table des matières

[Table des illustrations](#)

[Préface à l'édition numérique 2009](#)

[Introduction](#), 1957

<u>Chapitre I.</u>	Initiation au pays noir
<u>Chapitre II.</u>	Sud
<u>Chapitre III.</u>	Foulbé de l'Adamaoua
<u>Chapitre IV.</u>	Fignole, terre lointaine
<u>Chapitre V.</u>	Namchi au jour le jour
<u>Chapitre VI.</u>	Avec les morts du pays Namchi
<u>Chapitre VII.</u>	Tournée dans les monts Mandara
<u>Chapitre VIII.</u>	Routier d'Afrique
<u>Chapitre IX.</u>	Terreur au pays du Logone
<u>Chapitre X.</u>	Mon « Hôpital » chez les Moundang
<u>Chapitre XI.</u>	Mon père, il est nègre
<u>Chapitre XII.</u>	Créateur de l'avenir ?

Table des illustrations

Chapitre 1. Initiation au pays noir.

Carte 1. [Carte du Cameroun et des pays avoisinants.](#)

Chapitre 2. Sud

Fig. 1. [Yaoundé, la cathédrale en 1955](#)

Chapitre 3. Foulbé de l'Adamaoua

- Fig. 2. [Aigre fanfare qui grésille au soleil levant !](#)
Fig. 3. [La route "poudroie " sous le défilé des Hommes d'Armes](#)
Fig. 4. [L'irisation des satins, l'éclat des armes scintille dans un charivari de couleurs](#)
Fig. 5. [Des cavaliers semblent inspecter les lointains de la savane](#)
Fig. 6. [Entrée du palais du lamido de N'Gaoundéré, 1955.](#)
Fig. 7. [Sous leurs casques à plumes, ils ont parcouru l'Afrique.](#)
Fig. 8. [Des esclaves portaient leurs lances et préparaient leurs flèches.](#)
[Fig. 9.](#) Jeune fille Fali.
Fig. 10. [Jeunes filles Fali.](#)

Carte 2. [Carte du Cameroun et du Tchad: région de Foulbé.](#)

Chapitre 4. Fignole, terre lointaine.

- Fig. 10a. Photo p. 063a. [«Ah Killa ! ma vieille Killa !»](#)
Fig. 10b. Photo p. 063b. [On tissera de longues bandes de gabak.](#)

Chapitre 5. Namchi au jour le jour.

- Fig. 10c. Photo p. 078a. [Hygiène et médecine à Fignolé.](#)
 Fig. 10d. Photo p. 078b. [Hygiène et médecine à Fignolé.](#)
 Fig. 10e. Photo p. 079a. [... des bandes de Penchewol autour du mort.](#)
 Fig. 10f. Photo p. 079b. [L'homme découpe la première peau.](#)
 Fig. 10g. Photo p. 079c. [On expédie le cadavre au fond du trou.](#)
- Fig. 11. ["Elle était accoudée au mur de son saré et nous regarda venir".](#)
 Fig. 12. [Le costume féminin.](#)
 Fig. 13. ["Le mur de case namchi est construit selon une des méthodes des potiers, le colombin."](#)
[Fig. 14.](#) "Sur le mur on posera la toiture, couverture de secco, doublure de chaume".
 Fig. 15. ["Couvercle de vannerie, mur de poterie, la case est ce qu'on peut rêver de plus fragile".](#)
[Fig. 16.](#) "Les femmes marchent longtemps avant d'atteindre une eau chargée de terre et de souillures".

Chapitre 6. Avec la mort du pays Namchi.

- Fig. 17 ["On installera son crâne au pied d'un baobab, à côté des autres crânes."](#)
[Fig. 18.](#) "La flamme progresse au gré des rocailles et des trainées d'herbes sèches".

Chapitre 7. Tournée dans les monts Mandara.

- Fig. 18a. Photo p. 127. [Le soleil se reflétait sur son dos humide de sueur.](#)
 Fig. 18b. Photo p. 128. [Personne n'osa puiser l'eau.](#)
 Fig. 18c. Photo p. 142a. [De hautes pierres levées.](#)
 Fig. 18d. Photo p. 142b. [Ses yeux plissés par l'âge et par la malice.](#)
 Fig. 18e. Photo p. 143a. [Ses quatre notes se répétaient sur un rythme syncopé](#)
 Fig. 18f. Photo p. 143b. [Une longue parade d'initiés qui serpente au gré du sentier.](#)
- [Fig. 19.](#) Les toits hauts, pointus, aux douces inflexions de pagodes, se juchent à tous les étages des pentes, sur les petites esplanades ménagées par les rocailles.
 Fig. 20. ["Qui sommes-nous ? Que voulons-nous ?"](#)

- [Fig. 21.](#) "Pas un mouvement dans les cases sur la colline d'en face."
[Fig. 22.](#) [Le salut d'une femme.](#)
[Fig. 23.](#) Le salut de deux jeunes filles mofou.
[Fig. 24.](#) [Repos.](#)

Chapitre 9. Terreur au pays du Logone.

- [Fig. 25.](#) "[Les pagnes de peau de chèvre ornés de perles, taillés en une pointe](#)".
[Fig. 26.](#) « [Les adolescents s'étendent dans la poussière et n'en bougent plus](#) ».
[Fig. 27.](#) "[Ils forment rapidement un cercle, et c'est la danse](#)".
[Fig. 28.](#) "[Les femmes et les enfants ont piétiné la boue du marigot...](#)"
[Fig. 29.](#) "[On voit les troupes de garçons passer à proximité des villages](#)".
[Fig. 30.](#) [Ils marchent dans la brousse.](#)
[Fig. 31.](#) [Femme Tupuri.](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

PRÉFACE À L'ÉDITION NUMNÉRIQUE

Jean Benoist, juin 2009.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai écrit ce livre voilà plus de cinquante ans, et si j'y reconnais ma personne, je n'y reconnais plus tout à fait mes idées.

Et ce recul me fait sentir combien notre regard est modelé par un temps, un lieu, une situation . Il me fait aussi mesurer l'évolution de la pensée ; de la pensée politique, certes, mais surtout de celle qui prend racine dans la culture d'une époque. Et là s'entremêlent indistinctement ce qui tient aux transformations du monde au cours de ces cinquante années et ce qui tient à ma propre transformation

Le Cameroun était alors en situation coloniale. Partagé, depuis le mandat consécutif à la défaite de l'Allemagne en 1918, entre la France et la Grande-Bretagne, il avait, comme toutes les anciennes colonies allemandes, un statut ambigu. Mais rien au yeux du voyageur ne le distinguait des colonies voisines. L'essentiel de la présence coloniale se situait dans la moitié sud du pays, et dans l'ouest. Le Nord, à l'écart, était peu concerné par les changements. C'est dans ce Nord que se passe la plus grande partie de ce livre.

On avait alors communément de l'Afrique la vision d'un continent agressé par la nature, par la maladie, mais resté en marge. L'occident posait sur elle un regard analogue à celui que les Parisiens posent sur les paysans d'une province lointaine. Il décelait l'absence de tout ce qui faisait la modernité : la technologie, les facilités de la vie quotidienne, l'alimentation, la santé. Par contre l'Europe , sortie de la

guerre depuis dix ans, était éblouie par son propre essor, même si les horreurs du conflit avaient ébranlé sa confiance en l'homme. Quant à l'Afrique, le même regard qui la méprisait un peu pouvait se muer en un autre qui voyait en elle la pureté, et sa représentation gagnait idéal ce qu'elle n'avait pas en modernité.

La pensée sur l'autre était alors bien plus asservie à la pensée sur soi-même. Ou l'autre était moi, ou il était un moi incomplet. On établissait des hiérarchies, que les esprits les plus sensibles à la dimension humaine de tout individu compensaient par de « bons sentiments », qui poussaient certes à des conduites honorables, mais qui ne changeaient pas les représentations : on sentait peser sur soi le « fardeau de l'homme blanc » fait d'un devoir et d'un remord. La pensée évolutionniste faisait encore concevoir la marche des sociétés comme une procession qui s'échelonne sur une même route, avec des pèlerins de tête, et d'autres qui traînaient et que certains voulaient aider à avancer. Car la foi en le progrès (comme le sera plus tard et sans s'en rendre plus compte l'idéologie du développement) avait pour contrepartie une vision unilinéaire des transformations des sociétés humaines.

Et puis c'était encore l'époque où on l'on pensait qu'il y avait des « sociétés froides », des sociétés anciennes et stables, véritables buttes témoin d'un état antérieur des sociétés humaines. L'Afrique, c'était aussi cela, et on y allait avec un mélange de compassion et d'attentes indicibles ; bien avant que l'Inde ne prenne sa place, elle était un pèlerinage, mais un pèlerinage vers d'autres sources, que l'on pensait au plus près de la nature, au plus près d'une humanité dont l'isolement aurait été à la fois une protection et une prison.

Car l'époque n'était pas celle de l'écoute, et surtout de l'écoute de l'Afrique. C'était celle des discours. On venait dire, faire, aider éventuellement, mais ceux qui étaient en face étaient comme neutralisés, comme abstraits, ou alors standardisés par une vision figée. Les propos que tenaient alors les intellectuels africains, comme ceux des Antillais, contribuaient à cette vision. Ils se fondaient plus sur la singularité de « l'homme noir » que sur son appartenance à l'humanité commune, entrant ainsi dans le discours que l'on a depuis appelé colonial, mais en le renversant. Ces intellectuels plaçaient au premier plan la singularité du Noir, son irréductibilité à une identité neutre. Un homme porteur, comme Césaire, de la « négritude » enfermait en fait le monde Noir dans un enclos qui le séparait du reste de l'humanité. Le Haïtien Jacques Roumain parlait des « griefs de l'homme

noir » et non des Droits de l'Homme ; et Senghor écrivait « L'émotion est nègre comme la raison est hellène. Eau que rident tous les souffles ? Ame de plein air battue des vents et d'où le fruit souvent tombe avant maturité ? Oui, en un sens. Le Nègre aujourd'hui est plus riche de dons que d'œuvres »¹

Tout cela m'imprégnait sans que je puisse en avoir conscience, au moment où je vécus ce que conte ce livre, et aussi lorsque je l'écrivais, à la Martinique où je vivais alors. Mais, prenons garde, notre lecture court toujours un grand risque d'anachronisme lorsqu'elle aborde un livre de plus de cinquante années avec la pensée de notre temps. À une époque donnée, il existe, en soubassement des choix individuels des positions communes inconscientes, fondées sur des évidences partagées.

Puis il y avait ma position personnelle. Je terminais mes études de médecine. Elles forment à une attention aux individus, mais pas aux sociétés. À cette époque, la médecine était avant tout clinique, et les enquêtes épidémiologiques n'avaient pas sensibilisé à la force des courants qui saisissent les collectivités et qui orientent les conduites humaines, aussi bien dans le pathologique que dans les autres champs de la vie sociale. J'avais cependant une intense curiosité pour les civilisations qui différaient de la mienne. La fascination par l'Inde m'avait fait lire quelques-uns de ses sages ; l'image de Gandhi m'attirait à travers le livre de Lanza del Vasto (*Le pèlerinage aux sources*). Mais de l'Afrique, je ne connaissais presque rien. Et la curiosité se portait sur tous ses aspects : paysages, hommes, animaux, sans que je puisse imaginer autre chose que l'évocation de quelques romans d'aventure. J'y allais donc avec une sorte de virginité naïve, ouverte à toutes les images, à tous les propos, perméable à tous les points de vue. On verra combien le récit de mon arrivée s'en ressent.

Au long du voyage, émerge une autre réalité. Je n'avais pas les armes de l'ethnologie pour l'appréhender. Je n'avais pas non plus la lucidité d'un Gide parcourant ces régions et percevant la face cachée de la domination étrangère. Le livre reflète cette naïveté. Cependant les études médicales apportent des façons d'observer, qui exigent méthode et précision, et c'est à travers cette sorte de regard clinique que je notais ce qu'on pourrait appeler une ethnographie, que je ne

¹ L'expression de Jacques Roumain et les lignes de Senghor figurent dans le volume collectif « *L'homme de couleur* » Paris, Plon, 1939

désavoue pas, même après bien des années de recherche sur d'autres terrains. On peut trouver en filigrane dans ce livre ma transformation progressive, qui m'a fait désirer serrer au plus près le réel local et l'écoute.

Dans ce livre, on trouve aussi le témoignage de bien des choses abolies, que ce soient la vie de ce routier au long cours dont l'Afrique est l'océan, de cet agronome qui pense apporter la prospérité, de ces missionnaires, de tous ces hommes de bonne volonté que l'histoire a effacés. Et puis, il y avait nous, cette équipe de quatre jeunes gens, dont deux médecins, qui préfigurait ce que seraient un jour les ONG. Une petite ONG, certes, mais avec l'esprit – les illusions- qui se sont depuis répandus : on avait à apporter des connaissances et de l'aide, on avait à partager notre bien-être... Tout cela indissociable de l'espoir de l'aventure, mais un espoir qui se serait senti coupable s'il n'avait pas été couplé avec ces médicaments que nous apportions, avec ces dispensaires que nous allions ouvrir, avec ces soins que nous allions donner.

Quand on relit un texte que l'on a écrit voilà déjà tant de temps, on est, malgré soi, dans un décalage assez analogue à celui qui nous saisit devant les récits des anciens chroniqueurs de voyage. On les accompagne, sans toujours bien reconnaître le monde dont ils parlent. Si bien, qu'on est entraîné dans une double découverte : celle de leur voyage, et celle de la façon dont ils le vivent et qui tient à leur époque. Et le voyage dans l'espace se double d'un voyage dans le temps. C'est sans doute cette sensation qu'aura le lecteur. Alors qu'en écrivant ce livre je tentais de dire au mieux ce que j'avais vécu durant ce voyage dans l'espace, en le relisant j'accomplis un certain voyage dans le temps. Tout se passe alors comme si le temps restaurait cette distance qui, dans l'espace, s'est depuis beaucoup réduite.

Jean Benoist, juin 2009

Quelques références bibliographiques.

De très nombreux ouvrages sur le Cameroun ont été publiés depuis cinquante ans. Les auteurs camerounais y ont pris une part croissante : écrits militants, avant et après l'indépendance, travaux d'histoire et de sciences sociales, sans compter de nombreuses œuvres littéraires.

Toutefois, on ne signale ci-dessous, pour qui voudrait en savoir plus sur « les Kirdi » que les principaux ouvrages qui leur ont été consacrés. On verra combien, ces populations très mal connues en 1955, ont fait l'objet de travaux importants. Beaucoup d'entre eux, bien que postérieurs à « Kirdi au bord du monde » tracent cependant le tableau de sociétés maintenant abolies ou devenues très différentes de ce que les auteurs avaient alors écrit, car les transformations se sont accélérées.

Adler Alfred et András Zempléni, 1972 *Le bâton de l'aveugle : divination, maladie et pouvoir chez les moundang du Tchad*, Hermann, ,

Alfred Adler, 1982 *La mort est le masque du roi : la royauté sacrée des Moundang du Tchad*, Payot,

Barley Nigel, 2001 (1983) *Un anthropologue en déroute*. Paris, Payot

Barley Nigel 1998 (1986) *Le retour de l'anthropologue*. Paris, Payot

Djondang Enoch, 2004 *Au pays des Mundang*, L'Harmattan, ,

Lebeuf Jean-Paul, 1961 *L'habitation des Fali, montagnards du Cameroun septentrional*, Hachette, Paris, , 612 p.

Muller Jean-Claude, *Parenté et mariage chez les Dii de l'Adamaoua (Cameroun)* Sociétés africaines n° 20 Publications de la Société d'ethnologie, Nanterre

Muller Jean-Claude, *Les rites initiatiques des Dii de l'Adamaoua*, 2002

Cameroun par Jean-Claude Muller (Société d'ethnologie,)

Muller Jean-Claude, 2006 *Les Chefferies dii de l'Adamaoua (Nord-Cameroun)* Préface de Luc de Heusch. Paris, CNRS Éditions-Éditions de la MSH.

Palai Clément Dili, 2007 *Contes moundang du Cameroun*, L'Harmattan,

Schaller Y., 1973 *Les Kirdi Du Nord-Cameroun* Imprimeries des Dernières Nouvelles de Strasbourg,

Vincent Jeanne-Françoise, 1991 *Princes montagnards du Nord-Cameroun* 2 vol. Paris, l'Harmattan.

Jean Benoist, juin 2009

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

INTRODUCTION

Jean Benoist, 1957.

[Retour à la table des matières](#)

Au bord du monde ! Le Cameroun, venu intact du fond des âges, aborde notre monde occidental et s'apprête à se fondre en lui.

Comme une banquise brisée par la mer qui la ronge, il est chaque jour grignoté, déchiqueté plus avant, et peu à peu réduit, mais il recèle encore, loin de la rive où ce monde l'attaque, de vastes étendues sauvages. La nouvelle vie ébranle cette terre et la détruit ; les villages éclatent, les cases s'effondrent, le peuple fuit les campagnes et les ancêtres ; il abandonne les fétiches et les légendes, les travaux et les techniques les plus anciens de l'humanité et s'agglomère dans les villes ; ces agrégats d'hommes inorganisés n'ont reçu des Blancs que les routes, l'écriture et le baptême, mais ont perdu tout le reste. Les structures s'effacent, l'organisation séculaire se brise et, telle un vase heurté par une pierre, laisse fuir de toutes parts ceux qu'elle retenait. Une foule amorphe, désœuvrée, avide aussi de ces nouveautés qui l'ont bouleversée, hante les rues et les cabarets de faubourgs bien plus grands que les cités. Parfois un violent courant d'idées ou de passions fait frissonner cette masse d'êtres devenus anonymes ; on croirait qu'il va enfin l'orienter, mais il ne survit pas à quelques jours d'enthousiasme et d'excès.

Tout se passe dans la touffeur de la forêt du Sud, entre la mer et l'Oubangui, presque sous l'Equateur, dans un pays où tout geste est alourdi d'un effort contre la chaleur moite, où le soleil est toujours enveloppé de brumes éblouissantes qui dévorent sa lumière et la diffusent, où les ombres ne sont jamais nettes et les

rayons jamais francs, où les regards eux-mêmes paraissent embués. C'est là que des milliers de Français pâles, nerveux et acharnés travaillent intensément à construire un nouveau pays, poussés par cette rage de l'homme blanc à s'user au service d'une œuvre ou d'une ambition.

Mais, par delà les plateaux presque déserts de l'Adamaoua, au nord de cette terre qui se trouble, une vaste plaine descend doucement vers le lac Tchad. Elle bute à l'ouest contre les monts du Mandara et s'efface à l'est dans les savanes du centre de l'Afrique. La lumière y est dense sous les pas poussiéreux des grands hommes nés ; l'air y est sec et le sol pauvre. L'eau qui tombe, de juin à octobre, en tornades hachées de soleil et de vent n'arrose que des cultures de mil et d'arachides.

Dans ce Nord torride on ne traverse pas de forêts, on ignore le cacao, le caféier, le manioc, les oranges et les bananes, et, à cause de cela, on ignore presque les Blancs ; on ne comprend pas le français, on n'est pas baptisé et, comme au début du monde, on voyage vêtu de quelques peaux de bêtes, un arc à la main, un fardeau sur la tête, en file indienne au long d'étroits sentiers.

C'est une terre lointaine, un immense arrière-pays en retrait sur notre temps, écarté du Sud qui cependant l'appelle. Dans les cases rondes au toit de paille les hommes sont nombreux, massés sur des terrains où la densité est une des plus fortes d'Afrique, mais leurs groupements n'ont pas l'anonymat confus des foules du Sud. Chaque habitant y tient un rôle fixé par des coutumes tellement intangibles qu'elles ont la force des lois de la nature. Bridé par les règles de son village, entouré d'êtres et de mythes étrangers et hostiles, il suit de la naissance à la mort un cours invariable que de rares initiatives ne perturbent guère. En se soumettant, il acquiert des droits et une place dans un monde où il ne pourrait lutter seul ; devenu vieux, il maintient à son tour ces coutumes qui l'avaient guidé.

D'Europe, on croit que cet ensemble est anarchique et sauvage, à peine différencié mais, en se rapprochant, on voit se préciser les structures et se dessiner les visages : on comprend qu'il y a entre ces hommes des rapports, des conventions, une « règle du jeu » que nous ne savons pas définir. Et c'est là l'intérêt majeur d'un voyage : d'abord découvrir que la règle du jeu des vivants n'est pas partout la même, de la manière de saluer à celle de mourir, puis essayer de saisir celle qu'applique tel ou tel peuple.

Oh, cela ne va pas sans mal ! On ne sait jamais si l'on pense juste ou si l'on se trompe.

Il vaut donc mieux ne pas trop penser ; regarder, écouter, noter heure par heure, et se méfier des théories, résister au désir d'abstraire. En face de pauvres gestes accomplis par de pauvres gens qui les ont appris sans souvent les comprendre, devant de simples actes nés un jour d'un empirisme heureux, pourquoi édifier des lois ou chercher des symboles ? Il ne faut pas se masquer tout le quotidien, le morne, le quelconque de la majeure partie -des heures d'Afrique. Les grands moments sont rares et c'est pour cela qu'ils culminent.

Il ne faut pas mépriser non plus, voir sans chercher à savoir, ignorer par dédain et négliger des faits qu'on ne juge inintéressants que parce qu'on ne les comprend pas. Sur un fond de vie monotone, d'habitudes, de soirs sans danses, de jours sans rêves, si nombreux pour les habitants des cases qu'ils semblent bien souvent toute leur existence, on doit savoir détacher les grands soubresauts des cérémonies collectives, les détacher non seulement par leurs hautes couleurs et leurs heures de délire, mais par le sursaut qu'ils donnent à chacun de ces hommes par une résurgence des mythes anciens qui éveille leurs consciences assoupies.

En s'efforçant d'assimiler la pensée de ceux qui nous entourent, on parvient peu à peu à en pénétrer notre esprit. Une logique de prime abord déconcertante, des rapports d'apparence incongrus entre les phénomènes surgissent ; nous nous trouvons de plus en plus à l'aise dans cet irrationnel que nous pensions avoir oublié. Des relations saugrenues de cause à effet se justifient par une déformation de la perception du monde, d'un monde ajusté à la taille de l'homme et devenu une chose où combattent des forces maléfiques ou accueillantes.

Finalement, autant que cela est possible, on se sent de plain-pied, au même étage. Et les Africains le sentent fort bien, qui permettent notre intégration dans leur groupe hier inconnu. Comme ceux qui y sont nés et ont observé ses lois, on gagne une place, une fonction ; on mérite alors ce compliment rare : « Toi, tu as la peau blanche, mais on voit bien que tu es un Noir. Un Blanc ne comprendrait pas ce que tu comprends. »

Et les échanges se font, directs, sans artifice, sans autres apports que les gestes habituels accomplis en commun, les discussions sous les arbres, les heures passées accroupis dans les cases autour d'une branche qui fume.

Mais par delà cette règle du jeu retrouvée, dans l'intimité découverte on aperçoit avec angoisse une dualité contradictoire chez ceux qui vous accueillent. On s'est rapproché, et cela fait plus cruellement percevoir la distance ; une faille persiste entre ce qui nous est ouvert et ce qui doit demeurer à jamais secret.

Certes, de grands traits communs à tous les hommes se dégagent, saisis lors d'une visite à un mourant, de soins à un enfant malade ou d'entretiens avec un vieillard aveugle qui a médité. Un fonds commun de réactions, de tendances, de désirs et de rêves nés spontanément du seul fait qu'ils sont hommes, font émerger des traits où nous nous retrouvons. On pense à ces lignes familières de notre visage reconnues chez un parent éloigné que nous rencontrons pour la première fois.

Puis, un jour, tout craque. Vous vous avancez vers les cases, et les palabres cessent. On ne vous invite pas à boire la bière de mil. Sur les sentiers de brousse vous croisez des inconnus qui ne vous saluent pas. La femme qui prépare la boule ne lève pas la tête et les enfants se cachent.

Déconcerté, vous voyez vos amis perdus dans des rêves incommunicables se déchaîner en danses, en actes bizarres, en rites stupéfiants. Plusieurs heures ou plusieurs jours, vous redevenez un étranger, le Blanc auquel on ne révèle pas ses secrets ; vous êtes doucement banni, ignoré, mis à l'index pour d'obscurs motifs ; les bavardages sont réticents, et les contacts ne sont plus francs.

Mais, comme il était venu, le nuage d'incompréhension disparaît, tout semble redevenir clair, et les conversations mêlées de rires se déroulent à nouveau au long des jours et des veillées...

Naturellement, beaucoup de ces faits restent valables ailleurs qu'au Cameroun. L'Afrique Noire entière est maintenant au bord du monde.

Partout des populations y cherchent leur voie dans la confusion ; en bien des endroits aussi les sociétés primitives sont demeurées isolées et intactes. Mais le Cameroun est un lieu privilégié. Un regard sur la carte montre comment il chevauche tous les modes de vie africains : équatorial et forestier comme le Gabon et le Moyen Congo, il est aussi soudanais que le Niger et le Tchad. Douala est un centre économique et industriel à la pointe de l'Afrique moderne, mais il est peu de terres aussi délaissées que l'immense Nord du pays.

Résumé d'Afrique, il brosse mieux qu'aucun autre territoire un tableau du continent noir. L'Afrique est une terre monotone où le voyageur doit parcourir d'énormes distances avant de voir le paysage se modifier ; cette uniformité est à, la mesure de ses sites immenses. Qu'on songe au Sahara, à la forêt congolaise et aux grands lacs !

Le Cameroun échappe à cette loi. On y rencontre la savane et la forêt, des montagnes et des lacs, de grands fleuves et des zones désertiques. Mais rien n'y est démesuré : tout en demeurant typiquement africaine, chaque région est réduite à des dimensions plus humaines, plus familières et cette variété charme celui qui parcourt le pays, le lui faisant bientôt considérer comme sien.

*

* *

J'ai eu la chance d'y vivre d'une façon assez exceptionnelle, ni touriste, ni fonctionnaire, plongé mieux que beaucoup d'Européens dans l'intimité des autochtones.

Cette chance, elle est née de l'initiative un peu folle d'un garçon que j'ai connu à l'hôpital où j'étais interne. On m'avait parlé de lui en souriant, personne ne sachant bien pourquoi il venait parmi nous. Le matin, à l'heure des pansements, il s'entraînait à soigner les plaies et à faire les piqûres. On disait : « C'est un missionnaire qui apprend quelques bricoles. »

Son physique ne contredisait pas cette hypothèse ; il la confirmait même à l'excès : sa courte barbe claire, son visage fin, ses longues mains et une certaine façon de parler me suggéraient malicieusement l'image d'un héros de Dostoïevski, le prince Muichkine. Dans la bousculade des heures de pointe, je ne pensais guère à lui, tout au plus pour lui confier, comme à une infirmière stagiaire, les pansements à terminer ou les anesthésies locales.

Nous n'aurions peut-être jamais échangé plus que quelques mots professionnels si un jour, tandis que je soignais un Nord-Africain originaire de Béni-Abbés, il n'était intervenu en arabe et n'avait entrepris de lui parler de son pays. Je gardais d'un récent voyage au Sahara un souvenir enchanté. La conversation entre Jacques

Deschamps et moi s'amorça sur ce sujet ; nous échangeâmes nos souvenirs ; il me raconta comment il avait parcouru le désert, à pied derrière son chameau, allant de caravane en caravane jusqu'à Tamanrasset. Aucune curiosité intellectuelle ne l'avait poussé, mais un amour intense de l'Afrique, mêlé à, une exaltation religieuse que je ne partageais guère. Il avait fait, me dit-il, ce voyage comme un pèlerinage sur les traces du Père de Foucauld et il voulait repartir, réaliser un jour un nouveau rêve, inspiré par sa foi et son précédent séjour. Il avait vu chez ses compagnons de route et chez les habitants des oasis un tel dénuement, une telle absence d'alimentation et de soins médicaux, qu'il s'était juré de retourner en Afrique et d'y travailler à atténuer leurs besoins. Il ne savait ni où ni quand il partirait. Il ne savait ni comment ni avec quoi les aider, mais il était décidé à le faire et certain de réussir.

Je ne veux pas détailler dans ce livre la façon dont il y parvint, mais ce pourrait faire l'objet d'une histoire fort intéressante. Je fus par la suite tenu plus ou moins au courant de ce projet, sans que cela m'entraînât bien loin, jusqu'au jour où...

Notre première conversation datait déjà d'un an. Jacques Deschamps, souriant, me dit ce jour-là : « Ça prend tournure. Je compte partir bientôt, plus loin que le Sahara, quelque part dans la brousse, au Tchad ou au Cameroun ... Il me faut un médecin qui veuille passer quelque temps là-bas ; nous ferons une équipe médicale pour aider les missionnaires... On nous attend. »

À dater de ce jour de septembre je fus entraîné dans l'entreprise. Jacques Deschamps avait déjà mis au point bien des questions ; un de ses amis, Louis Comte, l'aidait depuis plusieurs mois à préparer l'expédition. Ils avaient réuni quantité de médicaments et de matériel médico-chirurgical, obtenu des aides financières, des appuis officiels, des promesses de transport. Ils avaient fondé une société l'« Equipe Médicale d'Aide aux Missions », qu'un médecin lyonnais accepta de présider, et l'avaient fait connaître aux principales personnalités de la ville.

Jacques Deschamps présenta son équipe à la radio et dans la presse. Son enthousiasme, le caractère incontestablement sincère de notre équipée, et peut-être un certain goût pour l'exotisme attirèrent l'attention. Les journaux locaux d'abord, puis des quotidiens parisiens et des hebdomadaires nous firent une publicité pas toujours parfaitement adroite, mais bien intentionnée et utile. On évoquait

Schweitzer et on admirait ces « jeunes Lyonnais qui allaient parcourir des milliers de kilomètres dans le camion de la Charité », etc...

Nous recevions des lettres et des visites touchantes ou énervantes de personnes, surtout de jeunes infirmières, qui désiraient nous accompagner ; parfois aussi arrivaient des mandats anonymes.

Mais les réalités étaient en général moins agréables : beaucoup de nos affirmations n'étaient que des souhaits, et nos programmes demeuraient des désirs. Au travail matériel considérable de trier et d'emballer nos médicaments s'ajoutaient des soucis de tous ordres ; notre départ incertain, notre itinéraire et même notre but imprécis nous valaient dès détracteurs parmi ceux-là mêmes qui prétendaient nous soutenir.

Je désespérais souvent. « Homme de peu de foi, semblait me reprocher Jacques Deschamps ; on partira, je te l'affirme, et ça marchera. » Il y crut si fort que tout son entourage fut entraîné. Même les questions financières qui étaient et demeurent le point faible de l'entreprise ne paraissaient pas le tourmenter. En fait, allant jusqu'aux limites de sa résistance physique, il s'épuisait à tout résoudre ; il multipliait les démarches et les audaces. En plusieurs voyages-éclair à Paris il rappela leurs promesses aux ministères et aux autorités douanières, et un soir de décembre il débarqua triomphant à Lyon. Je me souviens de l'accueil que nous lui fîmes, gare de Perrache, quand il nous dit : « Départ en janvier. Un avion militaire nous prend à Bron avec notre matériel ; il nous posera à Douala. »

Carte 1. Carte du Cameroun

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre I

Initiation au pays noir

[Retour à la table des matières](#)

Se peut-il que la terre ait changé à ce point, qu'un simple voyage m'ait conduit dans cette forêt ? N'ai-je pas remonté le temps, vers l'époque où la France était un pays chaud couvert de grands arbres et de savanes, peuplé de lions, d'éléphants, de bisons et d'hommes sauvages ?

Le monde que j'ai quitté hier a fui vers un improbable futur ; le métro, les rues de Paris, les foules civilisées existent-ils encore ? Entre des lianes touffues bourdonnent seulement les cris mêlés de mille oiseaux ; l'air humide et chaud enveloppe la terre ; dans le ciel envahi de vapeurs le soleil diffuse une lumière incandescente, mais, à mes côtés, le sous-bois est obscur : les arbres élagués au bord du chemin sont tassés à l'extrême et des arbustes comblent le moindre interstice. Du bruissement continu des insectes émerge parfois, profond comme un écho, le chant d'un oiseau inconnu, quelques notes claires qui se répètent de minute en minute.

Oui, c'est vraiment la terre d'un autre âge !

Ce voyage à travers les temps débute au départ de l'avion. En quittant le sol de France l'appareil roule entre les rangées de feux rouges, verts et violets qui balisent la piste, et plonge dans la nuit. Le sol perd bientôt ses lumières et l'espace s'approfondit de toutes parts. Le ronflement obsédant du moteur empêche de pen-

ser ; le regard, qui ne parvient pas à percer le hublot où se reflète la lueur bleuâtre de la veilleuse, se lasse d'errer parmi les voyageurs, et s'abandonne au rêve ...

Autour de moi les quelques passagers somnolent. À part Louis Comte et moi (Jacques Deschamps n'a pas pu s'embarquer et partira dans quelques jours), ce sont de vieux habitués des voyages : le célèbre reporter Pierre Ichac, des agents de l'AFP et de la Radio. Ils vont, tout simplement, au Gabon interviewer le docteur Schweitzer pour son anniversaire. Notre entreprise les fait sourire ; ils nous jugent manifestement imprévoyants, voire illuminés, ou stupides, et croient que nous ne ferons rien de bon en Afrique : « Vous ne connaissez pas le pays. » Qu'auraient-ils dit à Schweitzer il y a quarante ans ? Je demande cela non pour nous comparer à lui, mais pour leur rappeler que le début le plus hasardeux peut mériter la confiance.

Dans le *Nord-2501*, nos caisses et celles de nos compagnons encombrant la carlingue et nous rejettent sur d'inconfortables sièges pliants à côté des hublots. Impossible dans le vacarme de parler avec Louis, vacarme abrutissant qui tue les idées ; si je bâille, mes oreilles « se débouchent » dans un paroxysme de bruit.

J'ai près de moi le livre de Bertrand Lembezat, *Le Cameroun*, ouvrage bien fait, solide, modèle du genre documentaire et géographique. Je l'ai déjà lu ; je le feuillette à nouveau. Bientôt ces noms de villes et de fleuves, ces routes sur les cartes démasqueront des paysages.. .

Cameroun ! Ce mot n'est pas un nom indigène comme « Congo » ou « Tombouctou ». Un Portugais appela autrefois un fleuve « Rio Dos Camaraos », « la rivière des crevettes » ; et le mot, déformé, désigna le pays dont l'histoire fut depuis compliquée : traite d'esclaves, pénétration de missions religieuses, de commerçants et d'explorateurs. Nachtigall explora ce Nord où nous allons et prépara sa conquête par les Allemands.

Le Cameroun devint l'objet de partages, d'accords, de tractations ; allemand jusqu'en 1916, il fut à cette époque envahi par les Français et les Britanniques, venus de PAEF et de la Nigeria. La SDN leur confia le « mandat » d'administrer le pays après le traité de paix, la presque totalité passant sous contrôle français. Ce mandat est devenu « tutelle » depuis la fin de la dernière guerre. La France est littéralement le tuteur de cet état jugé comme encore enfant qu'elle est chargée de

conduire à sa majorité économique et culturelle. Nous ne devons pas oublier cette réalité ; J'administration joue franchement le jeu, mais bien des Européens installés dans le territoire admettent mal un régime d'émancipation progressive, d'évolution souvent forcée. Ils critiquent durement cette façon « de préparer des verges pour se faire fouetter ». Ils se croient en pays conquis.

Leur œuvre immense explique leurs erreurs, mais leurs erreurs risquent un jour de faire anéantir leur œuvre.

Mais, plus que l'histoire du Cameroun, sa carte me fait rêver. Ce petit coin, ce triangle enfoncé dans l'aisselle de l'Afrique, au niveau où la Côte des Esclaves se replie vers le Sud, ce petit triangle noir qui joint l'équateur au lac Tchad, c'est le Cameroun. Petit triangle ? Plus de cinq cents kilomètres sur douze cents ! Il contiendrait Nice, Toulouse et Amsterdam, et les terres qui le composent sont encore plus variées que celles qui s'étendent entre ces trois villes. Dans ce triangle, des lacs, des plaines, des fleuves et des montagnes ; un grand port, Douala ; une capitale, Yaoundé, des chemins de fer, des aérodrômes, des barrages...

La tache, sombre de la forêt recouvre le sud du pays, faisant corps avec celle du Congo et du Gabon, forêt équatoriale typique où pendant longtemps s'est cantonnée l'activité européenne. Un simple regard sur la carte montre que la forêt occupe un bon tiers du territoire, et qu'elle contient les grands centres, les seules industries et une importante fraction de la population. Elle est exploitée soit en tant que forêt par les coupeurs de bois, soit en tant que milieu favorable aux cultures du cacao, du café, de l'hévéa et des fruits.

Son extension correspond à un climat fait de chaleur et d'humidité. Presque sous l'équateur, elle ne connaît pas nos habituels rythmes saisonniers. Il y règne les deux saisons des pluies séparées par deux saisons sèches ; pratiquement, à Douala, celles-ci sont inexistantes : une simple accalmie permet seulement au sol de se dessécher en décembre et janvier ; l'averse quotidienne dure des heures, sans le moindre intervalle de soleil. L'humidité est alors telle que tout moisit : le linge dans les placards, les papiers, les souliers abandonnés le soir devant la porte. La chaleur n'est cependant pas forte, ne dépassant pas une moyenne de 25°, mais le bain de vapeur permanent déprime plus qu'un climat torride.

La limite nord de la forêt, transition insensible, correspond à une ascension douce sur le plateau du Centre-Cameroun, le plateau de l'Adamaoua. La forêt ne

cesse pas brusquement. Les plus grands arbres disparaissent d'abord ; limités aux rives des cours d'eau, ils y constituent les « galeries forestières » que sépare une savane de plus en plus desséchée. L'Adamaoua tout entier revêt cet aspect.

Avec la forêt disparaît la pluie. L'envoûtante humidité, la lumière trouble sont remplacées par un air pur et un ciel bleu. L'altitude rafraîchit les nuits et le vent rafraîchit les jours, ce qui rend le pays agréable comme une Provence africaine.

Troisième zone, le vrai Nord monte jusqu'à la pointe extrême du Cameroun.

C'est une vaste plaine où se dressent quelques blocs volcaniques, bordée à l'ouest par les monts Mandara. On y descend brutalement lorsqu'on vient de l'Adamaoua, par la « Falaise », portion de la faille géologique qui coupe l'Afrique et au long de laquelle passe la Bénoué.

Pays sec qu'arrose une seule saison des pluies entre juin et octobre et qu'une longue saison sèche calcine. C'est l'opposé du Sud. Dans l'un tout moisit et se ramollit, dans l'autre tout se dessèche, le cuir des souliers se fendille, le papier devient cassant. La température moyenne atteint trente à trente-cinq degrés, avec de fréquentes pointes à quarante.

La flore s'en ressent à l'extrême et le Nord est couvert de taillis épineux où dominant des espèces de taille moyenne et çà et là quelque baobab. Le sol souvent à nu est rouge, correspondant à la bande latéritique des terres tropicales, difficiles à cultiver et réservées aux brèves végétations de la saison des pluies. Les cours d'eau saisonniers, les « mayo », le griffent puissamment de leur érosion.

C'est la grande zone de chasse, où les animaux de la savane prolifèrent : gazelles de toutes sortes, singes cynocéphales, phacochères, buffles, éléphants, girafes, lions, panthères, et d'innombrables oiseaux ...

C'est vers ce Nord que Jacques Deschamps nous entraîne, chez les « Kirdi », ces « païens » qui le peuplent ...

Ma méditation est interrompue par quelques secousses. L'appareil s'incline, tourne ; les lumières d'un terrain montent vers nous puis glissent rapidement à nos côtés, tandis que l'avion rebondit légèrement sur la piste d'Oran-La Senia.

Nous repartons après deux heures d'escale, et de nouveau c'est la nuit, la longue nuit de voyage, avec le ronflement du moteur, l'insomnie mêlée à quelques rêves qui nous agitent sur les mauvais sièges ...

Le jour se lève sur un horizon plus vaste que tous les horizons qu'on peut voir de la terre. Il fait froid dans l'avion dont le bruit régulier paraît soudain amplifié. Quelques lambeaux de nuit s'accrochent aux nuages et aux ondulations du sol. Puis le soleil éclate ; le désert se précise, sans pistes ni dunes, vraie terre morte où les pierres seules tracent de longues ombres immobiles.

L'avion semble rester sur place ; le sol ne change qu'imperceptiblement tandis que le soleil monte dans un air devenu vide et bleu. L'uniformité grise et ocre du terrain est rompue çà et là par le léger pointillé des épineux au creux du lit d'un oued. De rares traînées d'érosion drainent le sable et se rejoignent en fleuves secs qui s'effacent loin de toute étendue d'eau. Par places seulement une tache s'étale près d'une dépression, tache sombre d'une palmeraie, compacte au centre, clair-semée sur son pourtour là où le désert l'envahit, et, à peine visibles à son côté, des maisons aplaties couleur de sol.

On me nomme le Gourara et sa poussière d'oasis accrochées aux bords de la sebkha de Timimoun, puis Adrar, Aoulef ; enfin le Tanezrouft, et ce sont des heures de désert total...

Sans transition, le terrain se plisse, la plaine, moins monotone, est ravagée par d'innombrables failles. Le soleil violent les dessine crûment, et leurs ombres paraissent tracées au crayon noir. Ici aussi tout est sec, mais ce pays doit subir de temps à autre de fortes pluies qui marquent leur empreinte. D'ailleurs la végétation augmente ; les arbustes, que leurs ombres multiplient, se serrent en plages de plus en plus denses ; bientôt le sol se recouvre de véritables taches végétales, vertes ou jaunâtres : cantonnées d'abord aux dépressions elles s'étalent plus loin en une couche uniforme où apparaît enfin un premier village. Les maisons ont un aspect saharien, mais il n'y a plus d'oasis, plus de désert. C'est la savane, c'est l'Afrique Noire.

L'horizon scintille comme un océan en plein midi ; on croirait un lac immense. L'avion perd de l'altitude, le pays défile plus rapidement. Les villages se multiplient, au carrefour d'innombrables sentiers ; des gens passent sur les pistes, des enfants courent : sans doute ont-ils le visage tourné vers nous et nous adressent-ils de grands cris ?

L'horizon s'abaisse, l'eau se rapproche. Le fleuve se déploie soudain lors d'un dernier virage sur l'aile. Il serpente entre des prairies d'un vert cru, s'infiltre parmi

des îles et divague à travers la plaine. Quelques pirogues, minuscules comme des allumettes qu'un enfant ferait flotter sur un ruisseau, le traversent. Des oiseaux blancs s'envolent de la rive ...

Et l'avion, plongeant vers le Niger, atterrit à Gao.

L'appareil est à peine posé et sa porte entr'ouverte que l'Afrique me bondit au visage, par sa chaleur qui d'une bouffée violente envahit la carlingue, par les yeux rieurs de deux enfants au ventre ballonné, par la poussière rouge de son sol, par les herbes jaunes de la piste.

Il est quatorze heures. Passagers d'un avion militaire, nous avons droit au repas du mess ; nous nous attablons avec l'équipage. A l'occasion de la traditionnelle distribution de quinine, le capitaine nous initie à la vie coloniale : « Ici, il faut boire beaucoup, mais jamais de l'eau pure. Vous mettez un doigt de whisky et le reste d'eau ; comme ça, ce n'est pas trop fort, et ça désinfecte. Et puis, ne mangez jamais de salade, c'est le meilleur moyen pour attraper des amibes ; et celles-là, une fois qu'elles vous tiennent... »

Le repas terminé, on nous conduit à une sorte d'hôtel où nous avons chacun une chambre pour faire la sieste. On nous réveillera vers cinq heures si nous désirons aller visiter la ville ; en attendant, le plus sage est de prendre une douche et d'essayer de dormir. La chaleur me rend nauséeux ; j'ai la tête lourde comme au sortir d'un mauvais sommeil, et je respire mal l'air écrasant. Je m'affale sur le lit, et dors pour la première fois sous une grande moustiquaire coloniale ...

« Si vous voulez descendre en ville, il faut vous faire vacciner. Il y a une épidémie de variole à Gao et on n'accepte pas les gens dont le certificat date de plus d'un an. » Je tends mon bras à la scarification que pratique, assez mal d'ailleurs, un infirmier militaire.

Avec tous ces retards, nous n'arrivons à Gao qu'au crépuscule. Des chauves-souris volètent autour de nous. L'auto s'arrête devant l'hôtel de l'Atlantide, vaste bâtiment qui rappelle la côte d'Azur ou les palaces d'Afrique du Nord. Je continue

à pied jusqu'à la rive du Niger par une ruelle où défilent des chèvres entre les maisons de boue séchée.

Face au fleuve derrière lequel le soleil se couche, les objets ne sont plus que des silhouettes. Un palmier, une barque plate se découpent en contre-jour sur le miroitement de l'eau. Trois filles ramassent leur linge sur la rive et le chargent sur leur tête. Elles sont vêtues avec extravagance de longues robes à volants décorées de pompons. Cela s'accorde parfaitement avec leur peau sombre et leur taille élancée. Elles parlent de cette voix roucoulée qui n'appartient qu'à leur peuple, et s'enfuient en riant. Leurs jupes empesées semblent des crinolines. L'air rafraîchi au contact de l'eau m'invite à me promener à travers les petits jardins qui bordent le fleuve. Ailes blanches ou brunes, une aigrette, un héron ou un pique-bœuf s'envolent.

Des gens qui me croisent sur le sentier murmurent « bonsoir ». Une vedette passe sur le fleuve ; un Européen la pilote ; son casque colonial est posé sur ses genoux ; une jeune femme et une fillette assises face à lui regardent le paysage défiler lentement ; à l'arrière un petit garçon traîne une canne à pêche. Tout est d'un calme souverain ; à l'Afrique hostile des heures chaudes a succédé le doux monde créole de Bernardin de Saint-Pierre.

Le vol devait durer cinq heures de Gao à Douala. Mais la radio tombe en panne au delà de Niamey où il faut revenir se poser. De Niamey je ne vois que l'aérodrome - splendides bâtiments neufs, hangars, pistes fréquentées où se suivent un Constellation d'Air France, un appareil belge, un DC 4, des militaires. Ce n'est plus Gao et son terrain bon enfant. On n'aperçoit guère ici l'ancienne Afrique.

... Et l'on survole à nouveau le Niger, la savane à peine ondulée avec ses arbres accrochés au long de minuscules vallées et ses villages qui irradiant des sentiers. Parfois une route, dure de rectitude, se plaque sur le pays sans s'y intégrer, symbole des Blancs inadaptés, de leurs automobiles, de leurs frigidaires.

Effilochée, puis compacte, une masse verte couvre le sol...

La Forêt, l'immense forêt d'Afrique, évocatrice de fleuves morts qui charrient lentement entre des voûtes d'arbres des rondins de bois précieux ! Sa couleur n'est pas uniforme, ni sa surface. Mélange de vert opaque et lourd, de plaques jaunies, de lueurs translucides dans les plus légers feuillages, elle évoque une foule avec

ses couleurs, ses irrégularités, sa variété et la monotonie aussi de cette variété qui se ressemble toujours.

Des rectangles dénudés, sortes de camps militaires aux baraques alignées, indiquent les grandes plantations britanniques. Nous survolons le Nigeria. Le fleuve reçoit des affluents plus nombreux. Il n'a guère changé depuis Gao : toujours des îles, des oiseaux blancs, des pirogues, et de grands bras déserts. Ses rives se noient dans les palétuviers.

Mais le ciel s'alourdit. Les nuages se pressent contre nous, l'avion s'agite et reçoit quelques gouttes d'eau. Le sol plus tourmenté et montueux déchire la forêt de clairières où se tassent des villages et des cultures. Dans la brume, on m'indique la direction de l'invisible et gigantesque mont Cameroun perdu dans les nuages.

Et l'avion tourne sur Douala que son aile déploie ainsi qu'un éventail.

La terre d'un autre âge ! Oui, monde à l'ère secondaire où la vapeur baignait des fougères immenses que survolaient des insectes géants. Terre d'un autre âge, où je me promène ce soir, forêt où ma route s'enfonce, comme dans un souvenir.

Un oiseau papillonne devant moi, pique de son bec recourbé une fleur jaune, hésite devant une autre et s'enfuit brusquement. Ses plumes étincellent de phosphorescences vertes.

La forêt continue à bruire. Le soir s'approche, et déjà les crapauds-buffles s'éveillent ; leur cri caverneux semble celui d'une bête énorme.

... J'ai marché un peu, en évoquant mon voyage aérien. Depuis cinq jours que je suis à Douala, c'est la première fois que je marche si longtemps : l'adaptation se fait. Mais il faut regagner la ville.

La route devient meilleure. Premier signe de civilisation, un cimetière. Puis, justement, l'aérodrome. Un Constellation d'Air France vient d'atterrir. Sur la place qui précède les bâtiments d'accueil, les passagers montent dans un car aux allures de voiture particulière.

Ils me rappellent mon arrivée, l'air brusquement pénible, si chaud, si humide qu'il semblait pâteux. Les voilà projetés dans la buanderie, avec leurs vêtements soudain ridicules, leurs vestes inutiles et ces absurdes pantalons ! Comme tous, ils débarquent à l'européenne, mais dans trois heures ils auront trouvé un short et une chemisette, qu'ils ne quitteront plus.

Un grand bonhomme pâle, maigre, tient par la main une fillette. Ils ruissellent. L'homme n'ose pas ôter sa veste, qui semble un de ces vêtements coloniaux achetés sur les Grands Boulevards ; l'enfant souffre sous son petit chapeau blanc trop serré, sa robe de toile, sa veste et ses chaussettes. Spectacle déjà inhabituel qui me fait sourire comme une mascarade. Eux aussi, comme tout arrivant, doivent suffoquer dans cet air détrempé, se sentir au bord d'un malaise, la conscience presque évanouie, et par-dessus tout désirer dormir. Une douche et un lit !

La fillette est montée dans une voiture américaine. Son père la suit ; il s'est décidé à quitter sa veste, mais garde sa cravate. Son hôte, en short et chemisette, a cependant l'air de lui dire de ne pas se gêner ...

De l'« Aviation » à Douala il faut un bon quart d'heure sur une route goudronnée satisfaisante pour le pays.

Rien d'extraordinaire, dès qu'on s'est habitué à quelques détails dans les façades des maisons et les visages des passants : des poteaux électriques, des clôtures de petites propriétés, des vélos, des autos.

Comme des ouvriers à la sortie d'une usine, sur de lourdes machines noires, les cyclistes roulent en tous sens ; chapeau de paille, des pantalons blancs, des lunettes de soleil sans verres les rendent vaguement cousins des promeneurs du dimanche dans la banlieue parisienne,

Les autos, chauffeur noir, passagers blancs, circulent en slalom parmi eux. Taches claires, les façades neuves des maisons européennes se succèdent régulièrement, style hypermoderne aménagé à la coloniale : fenêtres sans vitres, murs aérés, formes nettes et souples. Les toits de tôle ondulée choquent les premiers jours puis semblent acceptables.

La route n'est pas mauvaise, sa chaussée s'ouvre par places de gros trous que personne n'évite et où les autos, par miracle ou par habitude, ne se cassent aucun ressort. Par miracle en tout cas on évite ces femmes qui entassent sur leur tête un

invraisemblable fournement de paniers et qui font de brusques écarts pour maintenir leur équilibre. Un regard plongeant entre les maisons révèle un arrière-plan de faubourgs, de bananeraies, de petites cases grises couvertes de palmes desséchées, des cocotiers et, dans des courettes closes de débris de tonneaux, des enfants nus, des poulets, des chiens maigres.

Un feu rouge stoppe la file de voitures, On attend un moment, Dieu sait quoi ; puis un agent appuie sur un bouton, le feu passe au vert, et l'on entre à Douala.

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre II

SUD

[Retour à la table des matières](#)

DOUALA encore assoupie achevait paresseusement sa sieste.

La marchande d'ananas somnolait devant son éventaire, des « clerks » d'une dignité britannique traversaient la place mal dés herbée ; des chiens rôdeurs se saluaient, flairaient le pied des cocotiers puis levaient la patte. Rarement une mouche venait m'agacer. Toujours la chaleur humide, lourde ; on croyait respirer à travers un tampon de coton comme pour une anesthésie un air appesanti par la transpiration végétale.

Que faisait-il encore à Douala ? Je l'avais aperçu quelquefois au mess de l'aérodrome où nous nous étions salués par politesse. Sans cette averse qui nous avait jetés tous deux dans ce café, nous serions-nous jamais parlé ? Sa voix était sèche, rauque, souvent difficile à comprendre, haletante comme après une course, mais étrangement passionnée, surtout lorsqu'elle reprenait après un silence.

« La vieille Afrique est brisée, monsieur, finie... On aura beau faire, les temps passés ne reviendront pas... »

Dès ses premiers mots, j'eus l'impression pénible d'être en face d'un homme horriblement déçu, et triste. Il m'expliqua la façon dont l'Afrique qu'il avait connue, l'Afrique classique telle qu'on la rêve encore en France, s'effondrait. Il

envisageait l'avenir avec un pessimisme lucide que sa situation personnelle ne semblait pas influencer. Forestier, il était venu autrefois pour exploiter à peu près seul une coupe au Gabon. Ça n'avait pas marché. Il s'était embauché dans diverses entreprises, et avait enfin cru trouver sa chance dans la Compagnie des bois du Cameroun. Jusqu'à la faillite qui l'avait rejeté sur le pavé... Depuis... depuis, il avait suivi cahin-caha sa route de « petit Blanc »...

« Les Noirs ont changé, monsieur. Ce n'est plus ce qu'on vous raconte en France : ils se méfient maintenant, ils n'ont plus confiance... Fini le temps où il suffisait d'être Français pour être bien accueilli, le temps où on était fier d'être ici, d'être des pionniers... Maintenant, ce qu'on ose entreprendre encore, on le fait sur la pointe des pieds, comme en s'excusant, et au moindre accroc on vous désavoue. Les novateurs s'enlisent, et personne ne les tire de là ; l'Administration n'appuie que les démagogues, les doctrinaires, les arrivistes ! Quant à ceux qui travaillent... »

Il eut un grand geste las puis il me fixa d'un regard plus aigu :

« On ne conquiert pas l'amitié des Noirs avec la lâcheté, reprit-il violemment. Et quand on n'a pas leur amitié c'est perdu. Ils aiment les hommes forts, ni les veules ni les brutes, les hommes pour qui oui c'est oui et non, non ... En attendant, nous nous perdons à coups de « peut-être », et de « si vous voulez ».

« Voyez-vous, monsieur, la vieille Afrique est vraiment brisée, tout est fini, tout est rompu. »

Il répéta en conclusion cette phrase, une des premières qu'il m'eût dites. Après cela, nous n'échangeâmes que d'inconsistantes banalités. Cette dernière note marquait la fin du monologue, à tel point que j'eus le sentiment confus d'avoir volé une confidence faite de lambeaux de pensées jetées comme des notations et que, passant là par hasard, j'avais recueillies dans leur chute.

L'homme ? Je ne le revis plus. Je ne sais toujours pas son nom. Il est seulement désigné dans mon souvenir par cette phrase qu'il me jeta en ce début de séjour et qui marqua mon voyage : « La vieille Afrique est brisée ! »

La pluie avait cessé ; la vapeur montait sur le bitume. Les passants, les autos se faisaient plus nombreux depuis la fin de la sieste.

Douala, ce n'est ni beau ni laid ; c'est en dehors de tout cela. On a dû oublier la notion d'esthétique quand on a accumulé des maisons et des cases sans jamais penser qu'on bâtissait une ville. Plus tard on s'en est aperçu, on a ouvert des avenues au milieu des taudis et planté des bâtiments publics.

Rues immensément longues, où se déplace un nombre invraisemblable d'autos, de cyclistes et de piétons, rues propres où ne traînent pas les ordures, les chiens et les mendiants. On n'y voit aucun Européen : se promener à pied est déplacé, et nous scandalisons manifestement en marchant dans les rues. Un curieux sentiment de dignité est à l'origine de ce refus : aller à pied, c'est se mêler à la foule, descendre à son niveau, perdre son prestige.

Rien de plus instructif pourtant. Un coup d'œil en passant aux magasins, bien achalandés, généralement neufs. Certains ont gardé l'ancienne formule des comptoirs polyvalents et attirent la clientèle de couleur, d'autres sont dignes d'une grande ville moderne : articles de qualité, grand choix, belle présentation. Leur clientèle arrive en auto.

Le chauffeur stoppe devant le magasin ; la passagère descend avec un sac, jette un coup d'œil à la devanture et pénètre dans l'établissement. Son visage est pâle, ses joues sont creuses, ses yeux cernés : femme blanche qui s'ennuie et souffre du climat. Des enfants blafards aussi, des visages trop blancs qui vous heurtent au premier contact. Notre teint hâlé nous vaut souvent : « Vous, vous n'êtes pas ici depuis longtemps. »

On ne parle pas de maisons dans ce pays. Tout est « case », même les plus luxueux bâtiments officiels. Cela fait partie d'un langage auquel on s'initie peu à peu et qui scelle votre appartenance au pays. Il faut appeler un employé de bureau un « clerk », une réunion d'amis un « dégagement », un tonneau un « gongon ». Avec cela on a fait la moitié du chemin qui mène au « vieux-colonial-qui-a-de-l'expérience ». L'autre moitié, c'est la consommation du whisky le matin, à midi, à quatre heures et le soir, du cognac entre temps, et accessoirement des cocktails.

Par là-dessus, pour être le « vrai colonial » comme j'en ai rencontré plus d'un, il faut encore un travail suffisamment absorbant pour ne pas vous laisser le temps de connaître le pays, et suffisamment délicat pour avoir chaque jour l'occasion de pester deux ou trois fois contre la bêtise des Noirs ...

Pour se distraire on ne quitte guère la ville, environnée par la forêt trop dense. On se réunit aux cocktails, on fait du tennis et on va au cinéma. Vie souvent monotone, pesante, où les esprits deviennent plus étroits que dans bien des provinces ; les femmes notamment déroulent des jours languissants entre leurs enfants et le marché. Si bien que sans les hauts salaires et les francs CFA qui, convertis en francs métropolitains, doublent les économies, beaucoup ne resteraient pas. L'espoir du congé, des six mois en France, tend seul les énergies, et que de fois j'ai entendu répéter : « Plus que onze mois » ou . « Plus que soixante-dix-huit jours. »

Dans les conversations la question des rapports avec les indigènes revient sans cesse. A part de rares exceptions (je pense à ce sergent, trois ans d'Indochine, deux de Berlin, trente mois de Cameroun, qui voulait « les rosser tous ») on les estime, on tend à chercher une compréhension mutuelle, mais de tous les côtés les doléances sont identiques : manque d'assiduité au travail, vénalité, absence de conscience professionnelle, niveau des connaissances trop faible, même chez les diplômés. Sur ce fond de déception se détachent des craintes soulignées de propos pessimistes .

« Dans trois ans ils nous mettront à la porte » ou : « Moi, je crois que la partie est perdue ici, et je prépare mon retour en Métropole. »

On parle d'agitation, de grèves politiques, de la haine raciale aussi, si âpre chez les Noirs. D'autres sont écœurés par les conditions qui leur sont faites : ce chef de service, qui ne peut rien sans courtiser les parlementaires, ce médecin contractuel que briment les médecins militaires, ce missionnaire qui sent l'hostilité croissante de ses paroissiens, cette assistante sociale à qui ses aides répètent : « Bientôt nous n'aurons plus besoin de vous. »

Le malaise s'infiltré partout et après quelques minutes d'entretien je le sens obséder tous mes interlocuteurs. Je crus d'abord à une idée fixe due à leur fatigue, à la chaleur, à l'énervement, qui les poussaient à noircir le tableau. Mais on me raconta des faits, on me cita des exemples, et je dus convenir que le trouble était justifié...

Cependant on~ travaille, beaucoup : huit mille Européens dirigent l'activité de la ville, de son port, des industries naissantes ; santé, armée, commerce, tout semble actif. Après un boom considérable, le bâtiment se calme un peu, mais la construction d'un immense Hôtel des Postes, du pont sur le Wouri, vaste arc de cercle

qui unit Douala à son vis-à-vis Bonabéri à travers le fleuve aux fonds marécageux, montre sa vitalité.

Malgré sa détresse, Douala est bien vivante.

*
* *

Quand Jacques Deschamps débarqua, nous étions déjà adaptés, et cela nous fit presque plaisir de le voir assoupi, ahuri, décontenancé par la chaleur et l'humidité. Il arrivait en explorateur, le casque colonial sous un bras, le fusil sous l'autre. Un jeune médecin, André Ranchet, l'accompagnait. Grâce à lui, notre équipe se dédoublait et se partageait le programme et les médicaments. Ranchet et Deschamps s'adjudageaient les régions montagneuses du nord et les confins du Tchad. De ce fait, nous dûmes bientôt quitter nos deux amis que nous ne revîmes qu'épisodiquement jusqu'à notre retour en France, et je ne raconterai pas leur voyage, bien différent du nôtre.

Yaoundé donne un agréable soulagement lorsqu'on arrive de Douala. On a parcouru trois cents kilomètres en forêt, paysages effarants entre des haies d'arbres immenses au bas desquels la route s'insinue comme au fond d'une tranchée. Les rares véhicules vous ont aveuglé d'une poussière que la sueur transforme vite en pâte ocre et visqueuse.

À peine éclaircis par un léger déboisement quelques villages ont apparu çà et là : cases rectangulaires aux murs de terre parfois blanchis, aux toits de bambou et de feuilles de palmiers. Les premiers efforts pour l'amélioration de l'habitat rural ont abouti à quelques maisonnettes en parpaing, plus vastes et mieux couvertes.

Aux abords d'Edéa, futur centre industriel, les autos suivent le pont du chemin de fer, au risque de dérailler sur les rails. En amont du pont, le fameux barrage dont on est fier bien au delà du Cameroun quoique les mauvaises langues insinuent qu'on ne sait que faire de l'électricité qu'il pourrait produire ...

Encore des kilomètres de forêt, un lac en contre-bas, à nouveau des arbres, des villages où passent des écoliers avec leurs livres sur la tête, puis une plantation d'hévéas ; régulièrement alignés, ils dessinent des allées infinies qui vont se per-

dre dans les troncs. De loin en loin un groupe de travailleurs saigne les arbres ou recueille le latex.

En cahotant, la voiture monte ; la moiteur forestière s'atténue, la chaleur s'apaise : à sept cent cinquante mètres d'altitude, Yaoundé nous accueille agréablement. Ville européenne, propre, aérée, avec arbres et jardins, promenades sur les collines et même un petit lac artificiel. Ville officielle par excellence : Yaoundé doit son essor à son choix comme capitale. Une véritable douceur de vivre circule dans certaines rues entre les façades sereines des villas.

Peut-être sensibles à cette ambiance printanière, les oiseaux sont plus nombreux qu'à Douala et chantent mieux. Ils sont foule sous les arbres, le long du ruisseau qui serpente entre les deux collines de la ville, l'administrative au sud, la commerçante et populaire au nord. Ce ruisseau parcourt un terrain vague, no man's land où les marchandes étalent nonchalamment leurs beignets, des fruits, des noix de Kola. Là aussi se termine le chemin de fer qui joint en une nuit Douala à Yaoundé ; autour de la station des wagons dispersés attendent l'heure de glisser sur les méandres de la voie étroite.

Au delà, face à la colline officielle, la cathédrale. Massive, épaisse, plantée juste en avant de la ville indigène, elle pourrait symboliser par sa situation bien des positions moins matérielles, des choix et des hostilités...

Un peu à la façon des petites maisons du moyen âge, les cases se groupent entre la cathédrale et la forêt. Dans leurs jardins des bananiers, des arbres à pain, des hibiscus. Le chef de famille trône devant la porte à côté d'un immense sous-verre autobiographique où se juxtaposent ses diplômes et les photos de famille. Il me salue gravement et reprend « L'Afrique Nouvelle » ou le « Journal des Villages du Nyong et de la Sanaga ». Pour mieux lire il a retiré ses lunettes.

Des passants me sourient, d'autres se découvrent à la manière de nos campagnards. Il fait plus humide qu'en ville, la chaussée n'est pas goudronnée, les cases sont pauvres ou surpeuplées, mais de tout cela se dégage une paix affable et douce.

Un religieux fort bien placé me raconte quelques histoires édifiantes sur ses ouailles : cette femme à laquelle il conseillait d'être plus fidèle à son mari et qui répondit : « Oh, mais peut-on toujours manger des arachides ? » Ou ce sermon dialogué de l'évêque expliquant l'Evangile :

« Vous-mêmes jetteriez-vous la première pierre ? Lequel d'entre vous n'a jamais commis de faute ... ?

- Monseigneur ! clame une femme en se dressant, mon mari ne m'a jamais trompée. »

Elle n'a pas le temps de se rasseoir, qu'une autre se lève et hurle :

« Ce n'est pas vrai, et je le sais bien, moi ! »

Mais n'approfondissons pas... Évitions aussi de tendre l'oreille aux propos alarmistes, de voir les propagandistes de l'U.P.C.², de sentir les doutes et les angoisses. Pour mieux connaître le Sud, il faudrait y séjourner plus longtemps. Impossible : le Nord nous attend. Nous appelle, dois-je dire, tellement on nous vante sa lumière, sa brousse, ses « sauvages ». Nous effraie aussi par sa chaleur et ses maladies...

Grâce à un hôte aimable, détour par l'hôpital d'Efok. Aujoulat l'a fondé autrefois, vrai Schweitzer catholique, avec des moyens de fortune. Maintenant Aujoulat est ministre et protège sa création. Dans le long bâtiment neuf un jeune ménage de médecins nous présente la salle d'opérations, les consultants, les hospitalisés. Autour d'une bière, nous évoquons, eux l'Afrique, nous la France, chacun imprégnant l'autre d'une pointe de désir ou de nostalgie.

« Tenez, regardez justement ce grand, là-bas, qui pousse la brouette. Vous voyez ?... Il n'a pas l'air si mal... Si vous l'aviez vu arriver le mois dernier ! Une dispute entre planteurs de cacao : ils ont sorti leur coupe-coupe, et c'est son adversaire qui a été le plus fort... D'un seul coup il lui a tranché les muscles de la nuque... Le malheureux, affolé, est venu à pied, la tête pendante, le menton sur la poitrine, la plaie béante bourrée d'un peu de coton... Quelques points, de la pénicilline, et il est guéri. »

On en voit de toutes sortes. La pathologie est un mélange dont nos hôpitaux ne m'ont pas donné l'habitude, à tel point chez nous la maladie elle-même est apprivoisée. Tétanos, parasites, tumeurs, dénutrition, morsures de panthères, tout a nu parfum sauvage, exotique, inquiétant ...

² Union des Populations du Cameroun, parti politique.

Après Efofok commença la montée vers le Nord, dans le lourd camion de la ligne Henri de Suares, qui va en trois jours de Yaoundé à N'Gaoundéré.

Il faisait trop chaud dans la cabine. Au grand scandale du chauffeur, l'aristocrate Oscar, nous nous décidâmes à monter sur le plateau. Une bâche verdâtre, saucissonnée par les cordes d'amarrage, protégeait la cargaison trop haute, de caisses et de sacs de farine.

C'est assez vaste, un plateau de camion, quand on y vit pendant trois jours ! Un peu d'imagination y décèle toute une topographie : des creux où se blottir s'il y a trop de poussière, trop de soleil ou trop de vent, des sommets d'où, non content de dominer la route et les cases, on trône au-dessus du véhicule, bercé comme le cornac d'un étrange éléphant, des recoins où déposer sans danger ses provisions et des zones inquiétantes qui offrent des points de vue superbes en plongée sur les roues mais d'où le moindre cahot risque de vous projeter au sol.

Les heures du jour y transcrivent toute leur variété ; les nappes d'air chaud, les vents humides, les soleils trop durs, vous palpent tour à tour, vous marquant de hâles, de brûlures et de petits graviers.

On plonge nu dans le pays, sans le scaphandre de la cabine. On s'y glisse à la hauteur des feuillages avec la légèreté d'un vent qui passe.

Des voyageurs intimidés, que le chauffeur a chargés moyennant rançon, se blottissent sous la bâche jusqu'au village où ils descendent, emmenant leurs paquets et leur lampe à pétrole. Oscar complète son petit trafic en achetant des bananes et du manioc qu'il revendra à huit cents kilomètres de là, où ils sont rares et chers.

Comment, mieux que de là-haut, contempler la nuit ? Je ne parle pas seulement des étoiles, mais des feux dans les villages à l'heure du repas, des voyageurs attardés qui, dans le Sud, s'arrêtent à notre passage, soulèvent leur lampe tempête à la hauteur de leurs yeux et tournent vers nous leur visage vaguement éclairé en espérant que nous les prendrons à bord. Aux arrêts dans les villages, contre la forêt, c'est notre premier tam-tam qui heurte sourdement la nuit et la fait vibrer dans toute sa profondeur.

Sommeil aux relais des routiers : Bertoua, hôtel presque luxueux mais sans gardien, ce qui nous oblige à dormir à la belle étoile ; Garoua-Boulai dans une

ambiance de Far West, où l'on nous offre une paillote, à 100 mètres de la frontière de l'Oubangui...

Et le jour la route repart, belle, variée. Du haut de ce camion on a la vue que donnerait un avion en rase motte : moutonnements agressifs des arbres, passage trop rapide des villages, survol de rivières et de ponts boiteux.

Sur le plateau des camions vit un être à part, humilié et discret, sociable et craintif : le motor-boy.

Blotti sous la bâche, il dort le jour parce qu'il n'a rien à faire, et la nuit parce qu'on l'oublie. Rôti par le soleil, glacé par le vent, tapi entre les caisses et secoué comme elles, il est pauvre, loqueteux, mal nourri. Une fois par jour, il avale un peu de manioc et de temps en temps quelques arachides. Le chauffeur, son maître tout-puissant, l'éveille d'un hurlement pour la moindre raison. Dévoué comme tous les opprimés, le motor-boy accourt ; il apporte l'eau pour le radiateur, les cordes pour le chargement, ou bien il sautille derrière le véhicule, une cale à la main, quand la pente est trop raide.

Dieu sait pourquoi on le nomme « motor-boy » ! En tous cas, ce n'est pas le boy du moteur. De ce côté-là, il ne sait guère ce qui se passe en dehors du maudit radiateur toujours assoiffé et brûlant, et il ne faut pas compter sur lui pour les réparations.

Et pourtant... Pourtant... Cet être crasseux, misérable, abandonnée, ce « pauvre nègre » digne d'un Negro Spiritual, c'est de la graine de chauffeur ! Une graine qui germera ! Mal, lentement, mais qui deviendra cet être prestigieux, riche, arrogant ; le chauffeur. Il faudra des années, car personne ne lui facilitera la tâche. Mais la ruse aidant la patience, le pauvre boy apprendra un jour le rôle de telle pédale, le sens de tel bouton et, au gré de l'humeur de son maître, se familiarisera avec la mécanique...

Nous sommes bien servis. On ne peut pas trouver dans tout le pays de motor-boy plus doux, plus souriant et plus niais que Jean, notre voisin de plateau. Il est rouquin, calamité chez un nègre ; il a un sourire effaré, un regard puéril, cette sorte de gentillesse trop soumise qui ressuscite en nous de vieux instincts et donne envie de le battre. Il me fait penser à celui qui signa une lettre - « ton sacré c... de boy » ou à cet autre qui écrivait : « Je te salue à bout portant. » Elle fut du même

calibre, la réponse qu'il nous fit un soir où nous l'avions surpris en train de piller nos boîtes de cigarettes :

« Alors, tu me voles ... Oui, M'sieur. Bon, je ne te donnerai plus de cigarettes. Oh ... M'sieur ... J'en ai pas pris assez ! »

... Ces souvenirs sont encore récents. Rien n'a dû changer. Le pauvre Jean, attaché à son véhicule, doit rouler en ce moment sur quelque piste sauvage, grelottant s'il fait nuit, brûlant s'il fait jour. Peut-être a-t-il appris depuis deux ans que le frein, c'est la pédale de droite, et l'embrayage celle de gauche. C'est bien long, bien long. Mais est-ce sa faute ? Laissons-le : Oscar l'appelle.

Le Nord approche. Transition d'abord hésitante : la forêt s'anémie, puis, revigorée, multiplie ses audaces mais bientôt s'épuise. Clairières prolongées, sous-bois moins denses, lumière plus crue... Des cases rondes succèdent tout à coup aux bâtiments rectangulaires du Sud. Leur toit de paille dorée évoque déjà la savane et ses espaces herbeux où pâturent des antilopes. Les hommes nous saluent en levant leur arc ou leur sagaie. Ils sont plus noirs, plus nus, plus beaux ...

Le ciel se purifie. Dans un crépuscule de Provence nous abordons la longue montée sur l'Adamaoua au cours de laquelle la nature se dépouille : feuillage luisant des carités, broussailles, garrigues clairsemées et, çà et là, lambeaux de la forêt, des galeries de grands arbres dans les bas-fonds humides.

Nuit. Des lumières. L'air est frais et sec. Les étoiles piquent le ciel, sauf sur notre gauche où la montagne, tache noire, les efface : le mont N'Gaoundéré, le « nombril » ; ce mont derrière lequel surgit la Croix du Sud.

Illustrations du chapitre II.

Figure 1. Yaoundé, la cathédrale en 1955.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre III

FOULBÉ DE L'ADAMAOUA

[Retour à la table des matières](#)

Aigre fanfare qui grésille au soleil levant ! Mélange de biniou, de chant arabe et de tam-tam ; musique étrange, mélodique et syncopée ...

Comme la voix du djinn, elle s'enfle, monte dans l'air, intense, pénétrante, aussi envahissante qu'une douleur, tourbillonne et s'estompe ... Puis revient par bouffées éphémères et s'efface.

... Les graviers de la route crissent sous les pas d'une foule. Pas des hommes ; pas de chevaux ; quelques voix, un cri, un chant, un cheval au galop.

Une nouvelle fanfare, nasillarde et grelottante, perce les murs de ma case et s'éloigne à son tour ...

... L'incroyable procession ! A quelques mètres de moi la route « poudroie », et comme aux temps anciens elle poudroie sous le défilé des Hommes d'Armes...

Ils marchent par centaines, depuis les premières clartés de l'aube, archers, musiciens, porteurs de lance, cavaliers, chevaux caparaçonnés, tous aussi indifférents à mes regards que des spectres de chevaliers morts.

De quel Calife furent-ils les soldats, ou bien de quel Croisé ? A quel compagnon de Saint Louis disparu dans les sables ont-ils volé leurs cottes de maille ? et

les couvertures en damiers qui protègent leurs chevaux, de quelles mains furent-elles tissées ?

Les siècles ont fui à travers leur course ; le monde a croulé plusieurs fois autour d'eux, mais ils sont demeurés intacts, figés dans leurs attitudes nobles ; sous leurs casques à plumes, aux sons anarchiques de leurs immenses trompettes, ils ont parcouru l'Afrique en poussant leurs troupeaux, en chassant l'Infidèle, en adorant Allah. Des esclaves portaient leurs lances et préparaient leurs flèches ...

Les splendeurs orientales percent la poussière rouge de la piste. L'irisation des satins, l'éclat des armes scintillent dans un charivari de couleurs. Turbans, cuirs décorés, pompons rouges, verts, jaunes des chevaux, sonnaillles, harnachements couverts de clous dorés. Le bruit souligne, soutient les tonalités de la lumière. Clameur des trompes, tam-tam, harpes, clochettes, vingt sortes d'instruments à vent qui piaillent en désordre harmonieux. Pourquoi ce tintamarre de couleurs, ce fatras d'héroïsme resurgi des légendes de Bagdad ? Que font ces hommes trop incroyables, trop colorés, comme des figurants d'opéra ?

... Les Foulbé ³ de l'Adamaoua vont à l'aérodrome de N'Gaoundéré accueillir Roland Pré, le nouveau Haut-Commissaire de la République française au Cameroun...

Ils sont gens puissants dans tout ce Nord. Voici deux cents ans qu'ils y règnent, depuis les premiers établissements de quelques-uns de leurs chefs, les « lamibé » ⁴ qui colonisèrent le pays.

Venus d'Orient, autrefois grands et pâles, ils se sont fixés au pays Noir. De multiples alliances ont assombri leur visage ; transformés, métissés dans leur corps, ils ont gardé certaines traits, certaines douceurs des gestes et du regard, un comportement noble et cruel qui procèdent tout droit de leurs ancêtres.

Ils ont migré lentement, en plusieurs vagues, et se sont répandus du Tchad au Sénégal au nord de la forêt guinéenne où la tsé-tsé arrêtaient leurs chevaux. Une histoire complexe raconte comment ils se sont successivement fédérés et combattus, unis en empires et dissociés. À travers ces vicissitudes ils ont toujours gardé une autonomie culturelle qui a assuré la pérennité de leur groupe. Musulmans,

³ Pluriel de « Peul », mot inutilisé au Cameroun.

⁴ Pluriel de « lamido » : chef.

parfois fanatiques, bien souvent peu ardents, ils ont toujours suivi les modes de vie inspirés de l'Islam, ils ont toujours porté ces boubous blancs, ces turbans et ces chéchias ; toujours ils ont peint en arabe des versets du Coran, toujours ils ont tenu leurs femmes à l'écart, brimées chez les pauvres, cloîtrées chez les riches, toujours ils se sont inclinés quotidiennement vers La Mecque.

Lorsqu'ils y pénétrèrent, le Nord-Cameroun était formé d'une mosaïque de peuples isolés les uns des autres, n'entrant en contact que lors des guérillas ou de quelques marchés.

Les lamibé, à la tête de groupes de pasteurs semi-nomades, se fédérèrent sous l'impulsion de prophètes et construisirent une organisation suffisamment poussée pour qu'on pût parler d'Empire, l'Empire de Sokoto. Comme tous ses semblables, il eut tendance à asservir ses sujets et à s'étendre. Son expansion eut lieu selon l'éternelle méthode des colonisations : quelques marchands vinrent dans les villages des Noirs, de ceux qu'ils appelaient des païens, des « Kirdi ». Ils y trafiquèrent et repartirent.

À leur passage ils avaient commencé à parler de Mahomet aux fétichistes. Ils réapparurent. Leurs tournées commerciales se firent plus nombreuses. Certains se fixèrent auprès des chefs Kirdi, leur rendant des services, leur faisant découvrir l'écriture, les vêtements, une religion à vocation universelle. D'autres Foulbé, des pasteurs, suivirent. Leurs troupeaux avaient faim de nouveaux pâturages. Ils descendirent eux aussi du Tchad et du Soudan.

Ce fut l'occasion des premiers conflits. Un paysan n'aime pas voir pâturer sur ses cultures. Les Kirdi commencèrent à tuer les vaches foulbé dans les champs de mil, les Foulbé à se battre avec les Kirdi. La guerre sainte se déclencha et les soldats des lamibé conquièrent le pays. Leurs chevaux, tels je les vois défiler aujourd'hui, culbutèrent aisément les sauvages de la plaine ; ils occupèrent certains centres : Maroua chez les Mofou, N'Gaoundéré chez les Baya où depuis se sont organisées les chefferies foulbé. Ils refoulèrent les Kirdi vers la montagne, dans les endroits écartés, loin de leurs zones de passage.

C'est alors que se constitua le tableau du Cameroun que nous avons actuellement sous les yeux : de grands centres foulbé où une hiérarchie musulmane gouverne une population noire formée de Foulbé métissés ou de Kirdi plus ou moins convertis et, hors de ces centres, des montagnes ou des plaines isolées qui abritent

les Kirdi libres. Ceux-ci sont demeurés ignorés : lorsque l'administration française prit possession du pays, elle rencontra les chefs musulmans. Toujours habiles, ils firent croire aux nouveaux venus, comme auparavant aux Allemands, qu'ils étaient les maîtres du pays.

Leur civilisation, leur fortune, un engouement pour l'Islam, l'organisation incontestable des territoires qu'ils avaient conquis accréditèrent la légende d'un Nord-Cameroun entièrement musulman où erraient quelques hordes fétichistes résiduelles.

Le principe de l'administration indirecte qui consiste à confier aux chefs locaux des fonctions administratives supervisées par un responsable français, cette colonisation au second degré accorda automatiquement un grand rôle aux musulmans. On leur attribua des territoires bien supérieurs à ceux dont ils disposaient avant l'arrivée des Français : ils prétendirent avoir soumis telle ou telle population chez qui ils n'avaient jamais pénétré, et en reçurent la charge.

Charge si l'on veut, car cette gestion paie. La perception de l'impôt rappelle la France de l'Ancien Régime. Chaque adulte doit verser pour l'année une somme fixe, l'impôt de capitation. Forfaitaire, elle est perçue par les chefs de village, puis drainée par les chefs de canton jusqu'à la Subdivision où le « Commandant » la reçoit. Pour les chefs, la tâche est simple et fructueuse : l'administration attend une certaine somme, en fonction de la population, sans pouvoir contrôler celle que versent effectivement les paysans. La constante poussée démographique entre deux recensements, un léger coup de pousse à la somme demandée accroissent les recettes à la base sans que personne puisse demander raison du trop perçu.

Mais cette administration par les Musulmans, qui jusqu'à ces dernières années semblait la meilleure manière de régir le pays, commence à être contestée. On comprend que, sous l'effet de la paix française, ceux-ci avaient mis la main sur des populations demeurées libres. Des élites kirdi émergent lentement sous l'influence de l'enseignement primaire et des missions catholiques. Bientôt elles seront affranchies des Musulmans, même dans les centres. Déjà bien des suzerainetés ont été supprimées. Aussi après le flux qui a suivi l'arrivée des Français assiste-t-on à un reflux ; de nombreuses populations verbalement dominées sont totalement libérées ; des chefs kirdi parlent à égalité avec les chefs foulbé ; si bien que ceux-ci, privés déjà de la guerre, privés maintenant de l'administration, cor-

rompus, d'autre part, par leurs maladies et leurs mœurs sont en nette « perte de vitesse » tant culturelle que démographique. Face à cette déchéance ils demeurent passifs, statiques, sans doute à cause de leur religion, du mépris qu'elle entraîne pour les façons de vivre des Infidèles, de ses interdits.

À l'aérodrome, on s'est aligné en trois groupes, trois côtés d'un immense rectangle ouvert sur la piste. Au centre les chefs : le lamido de N'Gaoundéré sous un parasol, les notables en boubou de parade, les cavaliers qui font la haie.

Sur l'aile gauche, les Européens et les fonctionnaires : couleurs moins vives mais plis de pantalon impeccables et chemises repassées de frais. Seul relief les uniformes des officiers, la ceinture violette de l'évêque, les chapeaux de quelques élégantes.

L'aile droite est réservée au peuple. Au premier plan les femmes, accroupies ; plus loin, hiératiques, des cavaliers qui semblent inspecter les lointains de la savane. Une cacophonie brutale jaillit de ces masses. Selon qu'on s'approche de tel ou tel groupe, les bruits dominants varient sur la permanence de ce fond sonore chaotique. Le peuple bavarde peu et, passivement, attend, épuisé par les dix kilomètres de marche. On distrait les orphelins de la mission en les faisant chanter. Dans les rangs européens, on bavarde ; les propos sont aigres-doux : on se méfie de Roland Pré, le nouveau Haut-Commissaire.

« Il paraît qu'à Maroua il a salué les nègres avant le chef de région... - Dans ce cas on s'en va tous... Il ne faut tout de même pas qu'il s'amuse à nous ridiculiser comme cela ! »

On retrouve des amis, des relations que l'on n'a pas vues depuis le dernier cocktail. Je suis présenté à plusieurs inconnus, ce qui me fait perdre un temps précieux pour l'observation du troisième groupe, le plus pittoresque, le plus agité.

Car si le peuple est las, si les Blancs sont méfiants, la suite des lamibé s'en donne à cœur joie. Obsédant comme une cigale, un joueur de trompette souffle sans arrêt dans son instrument. Sans arrêt, littéralement : il gonfle ses joues à l'extrême, et les dégonfle tout en inspirant comme on ferait d'un biniou. Les tam-tam ne cessent de frapper ; à un rythme de forge les coups se succèdent, chacun faisant sursauter les pompons multicolores du tambour. Plus loin, d'immenses trompes brandies à bout de bras, des harpes décorées de plumes, des sonnaillles, des gongs.

Sous le parasol du larnido de N'Gaoundéré et ceux de ses plus importants voisins, on chante. Enturbanné, immobile, le chef rêveur écoute sans doute ; un homme accroupi psalmodie ses louanges ; un chœur reprend et le dialogue se poursuit indéfiniment. Les chants s'adressent à lui : « Tu es un lion, tu es une hyène... Tu es un éléphant. » On vante d'imaginaires exploits guerriers et l'on s'excite au souvenir, sans doute nostalgique, des combats révolus.

La foule amorphe malgré son apparente ordonnance, s'est brusquement cristallisée, orientée. Les visages, les regards ont tous convergé vers l'avion qui débouche, minuscule, grandit, laisse préciser ses ailes, son moteur, sa queue, touche le sol en rebondissant légèrement et roule maintenant, moins bruyant.

Les musiciens se sont tus. Quelques égarés regagnent leur place, en courant. Autour des lamibé les cavaliers lèvent en masse leurs lances et des drapeaux français ; les enfants des écoles entonnent la Marseillaise. Chacun n'attend qu'une chose : être présenté au HautCommissaire, le saluer personnellement.

Le sang mêlé de bave mousse sur les lèvres des chevaux. Il sourd aussi contre les éperons. Les animaux, retenus trop serrés, le cou trop droit, le pas trop court, galopent sur nous. Les « ha ! ha ! » du cavalier qui agit sa lance en hurlant se confondent avec les cris d'excitation de la foule et les hennissements.

À trois mètres, à deux mètres de nous... ? Des quatre sabots les bêtes stoppent brusquement, dérapant sur la poussière, et le cavalier plante sa lance dans la poitrine d'un ennemi imaginaire ; demi-tour brutal et, ricanant encore, il repart au petit trot. Son turban s'est légèrement défait ; il le remet en place en s'éloignant au bout de la ruelle.

Serviteurs ? Esclaves ? On murmure bien des choses... On parle d'enfants enlevés par les Foulbé, de familles emmenées au pèlerinage de La Mecque et débitées tout au long du parcours comme un carnet de chèques : avec le père, on paie le transport, avec la mère le logement, etc. ..

Prisonniers enchaînés, femmes recluses, c'est le mystère des immenses saré, aux murs juste assez hauts pour qu'un cavalier ne puisse lancer un coup d'œil indiscret dans leurs cours. L'Administration est discrète, prise entre la nécessité de ne pas s'aliéner ses meilleurs appuis, et le devoir de protéger les Kiridi ...

L'Adamaoua s'achève brusquement au nord de N'Gaoundéré par la « Falaise ». C'est le bord du plateau, son effondrement. La route plonge vers la grande plaine dorée où se profilent seules quelques montagnes lointaines, la plaine torride, la plaine attirante du Nord. Le véhicule a presque envie de décoller, de s'envoler, d'atteindre cette immensité sans ramper sur le chemin sinueux qui y descend lentement. Le Nord, capitale Garoua. Une journée de route en tôle ondulée, cahots, bosses, savane qui se dessèche, air qui durcit tout en pompant la moindre trace d'humidité, langue cartonnée, yeux brûlés de soif. De rares camions distordus, surchargés, prêts à verser, avec un chauffeur crispé, un motor-boy ahuri et quelques passagers. Des villages assoupis sous la sieste. Et toujours des troupes de singes, des rats-palmistes, de petits rongeurs âcres comme la brousse. Plus loin dans la Réserve, la piste des éléphants. Trace des grosses pattes figées dans la boue des dernières pluies.

Tout à coup, la route tourne pour éviter un précipice, une vallée, un fleuve. Des horizons verts, des oiseaux, des pirogues. Une eau mourante, un fleuve engourdi où s'étirent des bancs de galets ponctués de huttes où les pêcheurs s'abritent. Quelques kilomètres encore. La surface moirée de la Bénoué frissonne parfois au frôlement d'une aile d'oiseau ou d'un souffle de vent.

Une colline dominée par une maison blanche. Une ville à ses pieds, rouge et blanche, paille et chaux ; une route goudronnée : Garoua. Les Foulbé y sont maîtres comme à N'Gaoundéré. Leur lamido puissant, les artisans, les cavaliers, les marchands donnent des couleurs de ville orientale à certains quartiers.

On fond des « thalers » d'argent pour en faire des bijoux ; on taille dans le carton et la peau des chèvres les semelles des « samara », on file, on tisse, on plonge les bandes de tissus dans des bains de colorants ; ils ressortent verts, violets, noirs, rouges et sèchent à l'air sur les petites places. Le peuple danse autour du tam-tam du marché ; en passant entre les saré on entend par delà les murs trop hauts une autre musique plus riche, plus nuancée, plus secrète.

Et devant les cases, entre deux palabres, on médite, on déchiffre les versets du Coran sur des tablettes de bois, ou bien on les peint gravement avec de l'encre noire...

Qui sont ces jeunes gens presque nus, drapés d'une étoffe blanche, les cheveux bizarrement rougeâtres ? On dirait des acteurs au sortir d'un théâtre... Et ces deux

autres, l'arc à la main, qui les rejoignent ? On les sent différents de la masse, élégants et mal à l'aise, souples et gauches, un peu timides : paysans endimanchés...

Ils sont rares en ville, ces Kirdi, les Sauvages des montagnes, les hommes libres et nus. Ils n'y descendent que s'ils sont bien malades ou s'ils ont gagné beaucoup d'argent, choses l'une et l'autre improbables. La ville n'est pas pour eux ; ou alors, ils s'y fixent, déjà différents, moins Kirdi, plus neutres, fondus dans la masse du petit peuple qui finit un jour par vivre comme les Foulbé pauvres.

Les vrais Kirdi, il faut aller les chercher, aller chez eux, -vivre avec eux ... A trente kilomètres de Garoua, en avancée sur une chaîne de petites montagnes, s'élève un curieux relief, aux pentes raides, au sommet plat : le Tinglin. De la Mission de Garoua on vient desservir N'Doudja, poste récemment créé pour les Kirdi du Tinglin, les Fali, branche d'un grand peuple rude, mal pénétré qui s'étend loin vers le Nord.

Dans la montagne du Tinglin on vit nu et soumis aux esprits de la Terre.

Les porteuses d'eau placent délicatement leurs pieds entre les pierres dans une attitude de danseuses, et la jarre ne verse pas jusqu'à la case du sommet. Les paysans se réunissent en longs palabres chez un de leurs amis et bondissent rapidement sur les rochers, l'arc à la main, la pipe accrochée à la ceinture...

« Soko, soko. » Le bonjour foulbé est monté jusqu'ici.

Ils nous croisent, curieux de me voir, et leur étonnement les arrête un moment dans leur marche. Nous montons depuis une demi-heure ; c'est dur en cette après-midi finissante brûlée par l'air, les pierres et le soleil. Les pentes abruptes de la montagne tabulaire sont coupées de plans moins inclinés où s'installent les cases entre des haies d'euphorbes. A mi-chemin du sommet le sentier bute contre une falaise ; une étroite rainure, morte, de cheminée accède au plan supérieur. Des branches entassées, des troncs d'arbres aménagés en une inquiétante échelle aident l'ascension.

On débouche sur une esplanade plus vaste, en pente douce. Très loin, la plaine légèrement ondulée de la Bénoué. les autres montagnes qui laissent fuir dans le couchant leurs ombres sur la terre jaunie. Les cases rondes de N'Doudja ponctuent le Sol comme autant de taches de rousseur. Miracle de l'altitude, l'air s'allège, l'esprit se détend, le monde est plus serein. Les damans, petits pachydermes qui res-

semblent à des castors, courent sur la falaise. Un chasseur les guette avec sa flèche prête.

Cordiaux mais à demi-inquiets, les Fali nous considèrent avec une certaine réserve.

« Les jeunes se méfient, ils ont déjà vu trop de Blancs, ici et surtout à Garoua, et ils savent qu'il faut faire attention ; certains sont même devenus franchement hostiles.. . Mais avec les vieux c'est toujours comme autrefois... Pour eux nous sommes de grands amis, et vous verrez plus tard leur accueil... »

Louis et moi, nous les regardons curieusement, nos premiers « Sauvages », ne sachant non plus quelle attitude prendre en face d'eux. Nous nous demandons si nous parviendrons jamais à une quelconque intimité avec ces hommes, plus lointains que les plus étrangers.

... Douboudjé le chasseur débouche en riant d'un sentier que je n'avais pas vu. Il balance un daman au bout de son bras gauche. Ses dents taillées en pointe éclatent de blancheur ; contre son thorax admirablement moulé il serre un arc à double inflexion tendu d'une lanière de peau d'antilope. Familièrement il salue le Père, nous adresse un « Soko, soko » amical, et il vient s'installer à nos côtés, près d'un tronc d'arbre brisé qui se consume encore depuis le feu de brousse de la semaine passée. L'ambiance se crée ; les habitants des cases se rapprochent, parlent au Père, et ainsi commence une consultation.

Une peau de chèvre sur le dos, un enfant aux yeux purulents dans ce sac sommaire, la femme me demande la guérison ... Le chasseur qui s'est coupé avec une sagaie me tend son doigt blessé ... un adolescent a mal à la tête et me prie de faire partir le Ver, car comme chacun sait, le Ver est la cause de tous les maux ...

Le soir descend. Les ombres s'allongent encore. Image souveraine d'une femme, guindée par un immense panier, qui profile sur le ciel encore clair son corps vêtu d'un simple collier de perles... Les doigts tendus des euphorbes-candélabres semblent appeler les étoiles.

... Jusqu'à ce jour-là le Père Baillière n'avait été qu'un campeur à N'Doudja. Un simple campeur dans cette paillote où il avait déplié son lit de camp et posé son réchaud à alcool. Cela ne pouvait plus durer. La Mission devait se développer, construire une chapelle, organiser une école, créer un dispensaire. Au bâti provi-

soire devaient succéder des établissements en dur. L'administrateur-adjoint avait convoqué le chef de N'Doudja et le missionnaire : on allait discuter de l'attribution d'une concession. Rien ne peut se faire sans l'accord du chef, d'autant plus qu'une concession abolira définitivement certains droits des villageois au profit du Blanc qui s'installe : il est vrai qu'un Blanc pas trop loin, ça a du bon ...

Le chef était escorté de seize hommes, qui pesaient le pour et le contre tandis que le Père inquiet regardait leur manège et leurs mines. Des enfants, avides de savoir, venaient les écouter, bravant les coups de bâton.

Le « Commandant » engagea les opérations.

« Alors, vous connaissez tous le Père ?

- Oui ... oui ...

- Vous êtes amis avec lui... Vous voulez bien qu'il reste habiter ici ?

- Oui ... oui ...

- Alors vous êtes d'accord pour lui donner ce terrain ? »

Ils semblaient d'accord ...

Première vérification : on délimita la concession. Un homme à chaque angle, le bras levé. Le chef et l'administrateur en firent le tour ; le Père les suivit en examinant le plan qu'il avait dû tracer pour faire sa demande ; on rectifia quelques erreurs du plan. Le tour achevé, le chef revint au groupe de ses hommes... les consulta et s'approcha pour donner son accord... Mais il hésita, retourna consulter quelques vieux. .. et déclara :

« Pas possible ... La concession contient le chemin qui mène au puits. »

Nouvelle inspection. Marchandage. Controverses. Enfin le Père amputa son territoire de l'angle où passait le sentier en question.

« Maintenant, ça va ?

Regard fuyant, le chef hésitait, atermoyait, allait et venait entre ses hommes et nous.

« Ça ira, mais je ne peux rien décider.. . Je ne peux pas maintenant...

- Hein ? Quand est-ce que tu pourras

- Ce soir... Demain... Quand le Vieux sera là... Le Maître de la Terre, dit-il à voix basse.

- Tu ne l'as pas prévenu, ton Maître de la Terre, s'emporta l'administrateur. Tu savais bien que nous venions aujourd'hui !... Va donc le chercher !... »

Le ton coléreux l'a-t-il froissé ? L'interprète a-t-il mal traduit la question ? Le chef de N'Doudja repart sans mot dire vers ses hommes et palabre avec eux. Nous crûmes un moment qu'ils s'apprêtaient à regagner la montagne. Mais ils ne devaient pas être tous du même avis ; j'en vis un qui s'agitait, un autre qui s'éloignait du groupe. Anxieux, nous attendions. Le Père voyait son oeuvre compromise ; l'administrateur se demandait à quelle heure il serait à Garoua ...

« Qu'est-ce que c'est ce Vieux, vous le connaissez ?... Sans doute un grigou, comme tous ces Maîtres de la Terre, de la Pluie, de je ne sais quoi encore... Soyez tranquille, vous l'aurez, avec quelques billets de mille... C'est pour cela qu'ils font tant d'histoires : ils ne tiennent pas à ce que cela se règle en public ... Je vais les convoquer à Garoua. »

Puis, tourné vers les hommes :

« Alors, on se décide ? Je ne peux pas attendre plus longtemps... D'accord, je verrai le Vieux, après... j'attendrai son avis, oui... Mais tu peux bien me dire si pour le terrain ça va comme ça ? »

Mine encore renfrognée du chef, regard toujours fuyant.

« Oui, le terrain, ça va ... à peu près ... Il y a aussi qu'on fait du mil ici. »

« On va perdre la récolte, il faut que le Père la remplace. »

Le Père accepta de payer.

« Ça ira pour le terrain. Pour la chapelle aussi ... Mais il n'y aura pas d'école ? Il faut que le Père promette de ne pas faire une école... Je sais ce que c'est, l'école, moi : on y met les enfants, ils ne travaillent plus, ils ne veulent plus rester au village, ils n'écoutent plus les anciens, ils se moquent de nous... Si le Père veut faire l'école, on battra les enfants qui iront ; on ne leur donnera pas à manger. 'On ne veut pas que les enfants aillent chez lui. »

Pendant ce monologue la voix s'était emportée, le ton avait monté. Dur, le regard maintenant agressif, le chef reprit :

« Oui, s'il n'y a pas d'école, ça va. »

On l'aperçut soudain, venant sans doute du haut de la vallée, mais si discrètement qu'il n'avait plus que quelques pas à faire. Un vieil homme, ce Maître de la Terre ; on oubliait qu'il était noir, à cause de son nez busqué et de sa barbe blanche qui paraissait plaquée sur son visage comme un vêtement. Sa cloison nasale perforée suspendait un anneau d'or et les dents en pointe se découvraient entre les lèvres fines.

Silence. Son premier regard fut pour le Père, puis il salua l'administrateur, Antillais partagé entre un mépris souverain pour ces sauvages et une certaine solidarité raciale. Le chef de N'Doudja s'avança. Quelques mots, des grimaces, un air renfrogné nous firent craindre le pire.

Coupant court à tout nouveau palabre, le « Commandant » trancha :

« Venez tous les deux à Garoua, on en parlera dans mon bureau. »

Ils acceptèrent sans discuter, Le Père, installa pour le chef un fauteuil sur le plateau du camion et assit le Maître. de la Terre à son côté dans la cabine,

Il fallut encore négocier pendant plusieurs heures à Garoua. Puis, les deux Fali, ayant tiré le maximum, acceptèrent. La Mission pouvait commencer à bâtir. Mais ce n'était que le début d'un long chemin.

Demain soir nous quitterons Garoua. On nous a promis la brousse, une brousse nouvelle, plus lointaine, plus fruste que celle des Fali. Un grand diable de missionnaire, jeune mais vaguement voûté, la barbe interminable, le regard acéré, affable et autoritaire, plus « en relief », plus typique qu'un héros imaginaire, nous emmènera dans sa Mission. A deux cents kilomètres au sud-ouest de Garoua, le Père Chauvat dirige Fignolé, mission des Namchi.

Enragé d'action, à l'affût de toute aide pour son œuvre, passionné de médecine, il nous a enlevés à notre programme pour nous héberger quelque temps chez lui. C'est ainsi que, le tourisme prenant fin, je me trouve, légèrement inquiet, en face de mon véritable rôle.

Illustrations du chapitre III.

Fig. 2. Aigre fanfare qui grésille au soleil levant !

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 3. La route "poudroie " sous le défilé des Hommes d'Armes

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 4. L'irisation des satins, l'éclat des armes scintille
dans un charivari de couleurs

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 5. Des cavaliers semblent inspecter les lointains de la savane

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 6. Entrée du palais du lamido de N'Gaoundéré, 1955.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 7. Sous leurs casques à plumes, ils ont parcouru l'Afrique.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 8. Des esclaves portaient leurs lances et préparaient leurs flèches.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 9. Jeune fille Fali.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 10. Jeunes filles Fali.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Carte 2. Carte du Cameroun et du Tchad: région de Foulbé.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre IV

FIGNOLÉ, TERRE LOINTAINE

[Retour à la table des matières](#)

À l'ouest de la route qui unit Garoua à N'Gaoundéré se détache la piste étroite du pays Namchi. Elle n'est guère fréquentée, et la tôle ondulée entretenue par les camions sur la grand'route cesse miraculeusement dès qu'on l'aborde. Les véhicules n'y sont pourtant pas moins secoués : les trous et les bosses de la chaussée font vibrer les tôles et achèvent de les démanteler.

Durant notre voyage, ces cahots emplissaient à chaque mètre la cabine d'un bruit infernal. Crier ne suffisait pas toujours à se faire entendre. Alors on se taisait ; puis, lorsque le sol s'aplanissait, la conversation reprenait, aussi disloquée que le camion aux ailes branlantes et aux vitres brisées. Il faisait chaud. Malgré le linge éponge qui doublait la banquette de bois, mon short et ma chemise s'aéraient de transpiration. De temps à autre je décrochais la gourde pendue à la portière et nous buvions quelques gorgées, mais l'enveloppe de feutre humectée au départ avait séché, et l'eau tiédie nous écœurant.

Un long trajet en plaine, puis une côte. Les montagnes, mal visibles, dessinaient leurs sommets flous sur un ciel blanchâtre où le vent avait dispersé depuis le début de la saison sèche une fine poussière. Le Père Chauvat se pencha vers moi et cria quelque chose que je ne compris pas. Il ralentit. Dans le silence relatif il m'expliqua :

« Nous attaquons le col de Hoye. Nous serons bientôt chez mes Namchi ! ... À propos ; je ne vous ai peut-être pas dit que « Namchi » n'est pas leur véritable nom ; ils se disent des Doayo... ⁵ Namchi est un nom foulfouldé ⁶ mais tout le monde l'a adopté ; ce qui me paraît une erreur psychologique, parce que cela assoit le prestige des Foulbé, et même dans ces détails nous devons à tout prix éviter leur influence sur les Kirdi... Mais, je dis « Kirdi » : n'est-ce pas aussi un mot foulbé ! »

La pente s'accentua jusqu'à un passage particulièrement pénible que les camions ne peuvent franchir à pleine charge. Je descendis, ainsi que les six passagers noirs qui chantaient sur le plateau. L'un d'eux saisit une cale de bois et courut derrière le camion, prêt à bloquer les roues si le moteur flanchait...

Au sommet du col, je découvris trois premiers Namchi, trois hommes d'aspect assez misérable qui ne se dérangèrent pas à notre arrivée. Nous nous arrê tâmes pour pénétrer dans la case de passage devant laquelle ils étaient accroupis. Avant d'entrer, le Père leur demanda d'aller chercher une bourma ⁷ d'eau et négocia avec eux des ignames. Il leur en acheta une douzaine.

On extrait de l'igname une féculé appelée « arrow-root » introduite dans diverses farines utilisées en Europe. Je remarquai que le Père n'achetait que les tubercules déjà germés. Il suffirait de couper le fragment porteur de la tigelle et de le planter pour obtenir plus tard un nouveau pied d'igname.

Il était déjà treize heures. Après un bref repas, la sieste nous étendit sur le sable de la case... Une heure plus tard, sans me lever encore, j'ouvris les yeux. Sur la petite place abritée par un caïlcédrat, des hommes et des enfants léchaient le fond de nos boîtes de conserve ; une jeune fille en emporta une sur sa tête ; son pas balancé agitant élégamment son pagne de feuilles.

Du col, la vue plongeait, par delà l'autre versant, vers un cirque montagneux très fermé, au bas-fond verdoyant ; une série d'ondulations nous en séparait.

⁵ Do : fils ; oualo : homme. C'est sous ce nom qu'ils sont désignés dans les travaux ethnologiques publiés depuis ce livre (note de l'édition 2009)

⁶ Langue des Foulbé.

⁷ Jarre.

« Voici le cirque de Poli, me dit le Père, vous devez distinguer la ville. Tenez, à droite de cette termitière, vous apercevez une case blanche : c'est la « Subdivision ». Il n'y a là-bas que six Européens : le « Commandant » et sa femme, les deux instituteurs, enfin le ménage d'un pasteur, des Suédois. Le reste est formé de Foulbé, de fonctionnaires noirs originaires du Sud, et de rares Namchi. Vous ne pouvez pas voir Fignolé, qui est de l'autre côté de la dernière montagne à droite. »

Par une brousse incendiée où le camion soulevait une poussière noirâtre nous descendîmes vers Poli dont les vertes bananeraies aperçues à quelques tournants avaient la fraîcheur de mirages. Nous ne nous arrêtâmes d'ailleurs pas à ce charmant chef-lieu, le plus isolé du Nord-Cameroun. La route le contourna puis serpenta au pied de la montagne. Quelques cynocéphales la traversaient parfois en bondissant vers les rochers. Certains tenaient dans leurs mains des aliments volés dans les cases. Nous croisâmes aussi deux biches. En cette saison il est fréquent qu'elles aillent boire vers quinze heures, au moment le plus chaud du jour.

La brousse n'avait pas l'aspect hostile qu'on aurait attendu d'un pays déshérité ; elle était ordonnée comme un parc. De la surface monotone et jaunie des hautes herbes où jouaient le soleil et la poussière émergeait çà et là un arbre immense. Caïlcédrat ou néré au feuillage touffu, ou baobab obèse et chauve dont les gros fruits oscillaient au vent, ils rompaient de leurs taches d'ombre l'uniformité lumineuse de la plaine. Des rôniers apparurent à leur tour, isolés ou en bouquet ; ces longs palmiers étaient tellement nombreux qu'ils avaient valu à la dépression que suivait maintenant la route le nom de « Vallée des Rôniers ». C'était un site particulièrement calme où, seules, se dressaient les silhouettes élégantes, imperturbablement droites, de ces arbres que leur finesse de ligne oppose aux autres arbres de brousse. En d'autres pays, cette Vallée des Rôniers serait présentée par une agence de voyages comme « un paysage d'une sauvage beauté et d'un charme exotique qui mérite à lui seul le déplacement ». Cela viendra peut-être, mais de nos jours il n'y passe de semaine en semaine qu'un camion fatigué qui traîne des nuages de poussière...

Tendant le bras vers la droite, en direction du Nord, le Père me montra la plaine :

« Par là-bas non plus il n'y a personne, seulement des bêtes. Il faudra que vous alliez voir ça un jour : vous rencontrerez des troupes d'antilopes, des buffles, des

lions ; on raconte même qu'il y aurait un rhinocéros ; cela n'a rien d'impossible. Les limites de la Réserve ne sont pas loin de Fignolé. »

Nous coupâmes quelques cours d'eau, le plus souvent à sec. Une femme sortit d'un puits, une poterie sur la tête, me regarda d'un air étonné et adressa un signe de main au Père. Par deux fois nous aperçûmes des cases au pied de la montagne, adossées aux derniers éboulis ; quelques enfants coururent vers le camion. Un chien nous suivit en aboyant puis disparut dans la poussière. Pendant les derniers kilomètres avant Fignolé, les alentours redevinrent déserts et ce ne fut plus que la brousse incendiée et ses grands arbres.

Le Hosséré Godé est une masse rocheuse parsemée de blocs d'effondrement et habitée par les singes, les morts et les mauvais esprits. En saison sèche, le sol mauve et les broussailles sont souvent masqués par les fumées des incendies allumés alentour et qui courent sur les pentes lorsque le vent les pousse.

Étalé en désordre à cent mètres des derniers rocs précipités vers la plaine par le torrent gonflé à la saison des pluies, le village s'adosse à la montagne qui servait naguère de refuge en cas d'incursion ennemie. Aussi en langue namchi le nomme-t-on Fignolé (fi : posé, gnole : le derrière). Il n'a pas d'autre nom, étant trop infime pour en mériter un des Français ou des Foulbé.

Lorsque les premiers missionnaires arrivèrent dans le pays, en 1946, ils crurent sur la foi de quelques propos d'administrateurs que le centre de la vie namchi était Poli. Ils s'y installèrent donc, apprirent la seule langue qu'on y parlait, le foul-fouldé, et après quelques années durent reconnaître leur échec : tous les habitants de Poli étaient musulmans et aucun campagnard n'acceptait ces Blancs qui ignoraient leur langue et vivaient au milieu des Foulbé. Quittant Poli, ils gagnèrent la région la moins fréquentée du pays et se fixèrent loin de toute route ; ils se trouvèrent ainsi au cœur de cette population namchi jusqu'alors méconnue et délaissée. Il fallut déchiffrer la langue, ce qui n'avait jamais été fait et n'est pas encore terminé, créer des bâtiments et un centre attractif et pénétrer progressivement chez des gens qu'une installation de Blancs rendait à la fois curieux et méfiants, mais surtout méfiants.

Une concession provisoire leur fut accordée. Bien située, à quelques centaines de mètres du village indigène, elle s'étalait en pente douce entre une esplanade où furent bâties les cases, et un marigot en contrebas. Ce petit cours d'eau, jamais à

sec, permit d'arroser le terrain avoisinant. L'expérience de nombreux essais repéra des légumes capables d'y pousser, à condition de ne semer que des graines sélectionnées reçues de France, car les plantes des pays tempérés dégénèrent vite sous le climat tropical.

On construisit deux cases sur l'esplanade, d'assez vastes dimensions, l'une et l'autre rectangulaires ; leurs murs de potopoto résistèrent mal aux intempéries et se mirent à onduler comme un papier mal séché ; leur mauvais toit de paille laissait passer de longs doigts de soleil qui s'écrasaient en taches brûlantes sur les lits de camp et les quelques caisses qui servaient de meubles. La case-chapelle, à la fois école et dispensaire, faisait face à l'autre case, magasin pour les vivres, salle à manger et chambre à coucher. Cette diversité d'utilisation aboutissait à un entassement des hommes et des objets souvent exaspérant. Entre les deux bâtiments, dans la cour, se garait le camion, jouaient les enfants et attendaient les malades.

Quant à nous loger dans l'un ou l'autre, c'était impossible ! Par bonheur le constructeur des cases avait ménagé tout autour un avant-toit soutenu par des piquets, sorte de déambulatoire extérieur à l'abri du soleil. En le cloisonnant avec des secco, on me ménagea un réduit suffisant pour poser mon lit et suspendre nia moustiquaire ; il resta une petite place où j'installai mon microscope sur une tablette. Louis, qui préférait dormir en plein air, élut domicile entre quatre bambous du côté du jardin.

Ma cloison était assez théorique et son effet isolant plus moral que réel. Tous les jours des curieux venaient voir mon domicile : ils glissaient leurs doigts dans la paille du secco, la dilacéraient légèrement et collaient leur œil contre la fente. Je les chassais un peu comme on chasserait des mouches, mais cela les faisait rire et un nouveau curieux remplaçait celui qui venait d'être expulsé. Je finis d'ailleurs par m'habituer fort bien à cette vie dans une « maison de verre » et à la longue je ne prêtai plus la moindre attention aux regards qui m'observaient.

Les premiers jours vécus dans un endroit inconnu sont marqués par l'assaut invisible et puissant des Bruits. Ils arrivent de toutes, parts, inquiétants, multiples comme les regards d'une foule, certains gênants et inlassables, d'autres discrets et même charmants. Rien ne les arrête, rien ne peut les faire oublier ; ils franchissent les fenêtres closes et les oreilles inattentives, et envahissent toute la pensée ; ils s'infiltrèrent dans un espace que limitent déjà de nouvelles formes et de nouvelles

couleurs ; assourdis ou éclatants, ils modèlent dans notre esprit un relief invisible, tracé au son des cloches d'une église, des pas dans un appartement voisin, des appels d'un forain ou des cris d'un marché, d'une radio, de chiens, de pleurs d'enfant, d'une infinité de chocs, de froissements et de glissements.

Parmi eux il faut se faire une place, adapter son espace à celui qu'ils nous laissent, comme on s'adapte pour dormir aux creux et aux bosses d'un mauvais sommier. Si bien qu'un jour nous ne les percevons même plus ; enrichis de nos souvenirs, ils seront devenus les bruits clairs d'une aube ensoleillée, les bruits clapotants d'un jour de pluie ou assourdis des matins de neige. Les yeux fermés nous pourrions deviner grâce à eux la couleur du ciel et l'odeur du vent. Ils ne seront plus les étrangers du premier jour, mais une simple ambiance. Qu'ils viennent à s'effacer, et nous « entendrons » leur absence, celle du carillon arrêté, du chien disparu, de la radio éteinte ; nous sentirons un vide dans l'air abandonné.

La nuit d'Afrique commence par ce trou, ce vide... Autour de la case, c'est un silence étonnant, où tout manque, de ce qui nous est familier ; pas un seul de ces sons civilisés qui baignent les plus reculées de nos campagnes, pas un moteur d'auto, pas un avion ; aucun pas ne résonne sur aucun macadam. Puis montent les premiers bruits, nouveaux, inconnus et, mêlés à la chaleur, ils ont une force de cauchemar. Froissements, cris, puis silence... Nouveaux cris... Et ce bourdonnement, est-ce un moustique près de mon oreille ou une danse dans un village éloigné ?

Le vent agite un peu la moustiquaire qui caresse doucement les draps. On dirait le frôlement d'un serpent ... Les crapauds hurlent, aboient, de plus en plus fort, comme s'ils s'approchaient, et brusquement se taisent. Sinistre et imprévu éclate alors le rire d'une hyène ; puis la panthère grogne sourdement du côté du jardin où elle guette les biches venues boire. En fouillant les déchets de la cuisine, l'hyène a dû renverser un seau qui tinte contre une pierre. Dans la paille du toit, les termites travaillent, grignotent, construisent leurs tunnels de terre avec un crépitement de pluie fine ; de temps en temps quelque chose tombe au sol ou ricoche sur mon lit.

Mais cette musique, insinuante, énervante, qui harcèle mon insomnie, est-ce le chant d'un moustique ou celui d'une danse lointaine ? Tout au long de bien des nuits, elle s'infiltrera parmi mes rêves...

Les plus beaux rayons de lumière, on les voyait le matin, à la seule heure où le ciel soit frais et l'air pur. Chaque soir en effet, le soleil se couchait dans une poussière qui ternissait ses reflets et effaçait les couleurs, tandis que son premier éclat frangeait d'étincelles les toits des cases. Mais tout s'épaississait vite de chaleur...

Encore étendu, je restais de longs moments rêveur. Lorsque des souffles d'air plus chaud descendaient des pierres de la montagne, je transpirais avec une impression de fatigue extrême.

Ce matin de mon premier jour à Fignolé, un brouhaha venu de la cour me tira de ma somnolence. À peine sorti de mon abri, je me trouvais entouré de jeunes gens, de jeunes filles et de petits garçons, tous à peu près nus. Ils me souriaient, murmuraient un « bounjou » plus ou moins bien articulé, puis restaient intimidés devant moi ; aussi gêné qu'eux de ne pouvoir leur répondre, je multipliai les « bonjour » et les poignées de main.

L'arrivée du Père Mégret, seul autre missionnaire du poste, anima le groupe. Son regard bleu perçant, son accent légèrement gouailleur, une façon amicale de s'adresser à tous établirent le contact.

« Alors, docteur, vous vous plaisez à Fignolé ? Vous avez bien dormi ? »

Refoulant la lassitude de mon insomnie, je me déclarai prêt à ouvrir le dispensaire ; mais on décida de remettre cela à quelques jours, le temps de déballer mes médicaments et mon matériel, le temps aussi de me familiariser avec les Namchi.

Il était très tôt ; une légère fraîcheur semblait monter du jardin mais elle ne dura pas, et la chaleur envahit bientôt les cases et la cour, humiliante à force de saper mon courage.

Un garçonnet maigre et boiteux qui, par exception, n'avait pas le ventre bombé, passa près de nous. Le Père lui cria quelques mots. Il nous regarda, s'approcha et me tendit la main.

« Vous n'auriez pas des vitamines pour ce garçon dans vos stocks ? Ça lui ferait peut-être du bien ; voilà plus d'un an qu'il ne grandit pas et qu'il maigrit ... Cela ne viendrait-il pas de ce que sa mère est lépreuse ? »

En réalité, l'enfant devait être rongé par un parasite intestinal ; je lui fis dire de revenir au dispensaire. Autour de nous les curieux s'étaient amassés. Le Père en

profita pour me demander quelques premiers conseils on la confirmation de ses diagnostics.

...Un mouvement dans le groupe, une exclamation

« Ah Killa..., ma vieille Killa ! Viens ! » Le Père fit un geste en direction d'une femme qui s'avançait clopin-clopant. Elle me rappela certaines de ces vieilles femmes que l'on peut rencontrer dans les rues de nos grandes, villes, momifiées dans leurs rides, embaumées dans leur fard, encombrées de paniers où s'accumule un ensemble hétéroclite de cartons, de boîtes de conserve et de vieux chiffons. Mais je la jugeais mal. Elle arriva de son pas lent, les mains tendues en avant ; les replis de son ventre amaigri et ses seins, flasques tressautaient à chaque pas ; son visage, crispé d'un rictus qui se voulait sourire, découvrait ses dernières dents, taillées en biseau. À ses oreilles ourlées d'anneaux métalliques pendaient des coquillages ; une panoplie de colliers lui ceignait le cou.

Un œil averti aurait sans doute vu dans ces colliers où morceaux de bois, coquilles percées, perles, fragments de cuir, de métaux ou de pierre. Pièces de monnaie et douilles de balles des symboles magiques, d'autant plus que « Killa » signifie « forgeron » et que le forgeron, pour tous les villageois africains, est un homme à part, un peu sorcier, un peu croquemitaine. Seul maître du métal, seul technicien dans des sociétés où la division du travail est peu poussée, il a de ce fait une position hors ligne. Mal intégré au groupe, il est considéré à la fois comme inférieur car étranger et comme supérieur car savant. De cette situation spéciale, comme de toutes les ambiguïtés, dérive son aspect magique. Malheureusement pour les ethnologues, le Père m'apprit l'innocente manie de Killa, qui glanait tous les objets capables de la décorer et ne venait lui rendre visite que pour se procurer les douilles des balles tirées à la chasse.

Joignant ses deux mains hésitantes, elle s'arrêta à quelques pas de nous et nous adressa les saluts rituels. Elle eut alors grande allure ; la noblesse de son geste et de son regard, une véritable courtoisie dans sa voix chevrotante transformèrent la vieille broussarde en une aristocrate. Selon la coutume namchi, le Père répondit à ses saluts :

Gâmo ya ?

- Gâ betto.

- Gâma betto ya ?
- Gâ betto bé.
- Gâ betto no bé ya !
- Gâma. » ⁸

Mmmm ! terminèrent-ils en chœur dans une sorte de soupir de contentement qui signifie que tout est en règle : les obligations remplies, on allait pouvoir parler. Le Père me désigna de la main et répéta : « Doctoi, Doctoi ! » Comprenant que j'étais, la vieille se tourna vers moi et joignit les mains à plusieurs reprises en murmurant : « Mmm,... » .

L'agitation de la matinée continuait autour de nous. Des enfants jouaient avec le ballon de la Mission, d'autres tressaient des secco ; des femmes traversaient la cour en descendant au marigot avec la grâce des porteuses d'eau de tous les temps ; d'autres venaient bavarder, ou amenaient un enfant malade accroché dans leur dos par une lanière de cuir.

Une nouvelle arrivante me retint. Grande, élancée, le visage fin, la peau presque blanche, elle était vêtue d'un drapé de cotonnades multicolores qui contrastait avec le pagne de feuilles de la majorité des femmes namchi. Ses longs cheveux tressés coulaient sur ses épaules et encadraient son visage, soulignant de profonds yeux noirs et un sourire de Joconde.

« Si vous n'avez jamais vu de Bororo, admirez celle-ci, elle est d'un type vraiment pur... Des Bororo, vous n'avez guère dû en rencontrer jusqu'à maintenant : ils ne vivent qu'en brousse. Ce sont des nomades nés, vaguement musulmans, qui vivent de leurs troupeaux et nous vendent du lait et du beurre à leur passage... « Drôle de race ! Des sortes de Tziganes... Il faut les voir autour de leurs feux : on se croirait en Andalousie ; les hommes jouent de la musique et la rythment, et les femmes dansent en chantant, Elles sont souples, vibrantes, et se contorsionnent comme des flammes. »

⁸ « Ça va ? - Ça va bien. - Ça va vraiment bien ! - Ça va très bien. - Ça va tout à fait très bien ? - Vraiment bien. »

La Bororo nous sourit et s'adresse en foulbé au Père. Ils discutèrent le prix du beurre qu'elle nous apportait ; en insistant, j'obtins qu'elle abandonnât la calebasse avec le beurre, ce qui me procura un bel objet finement décoré de fleurs imaginaires pyrogravées en arabesques noires sur le fond jaune du récipient.

C'est ainsi que je m'initial à la vie namchi.

Les jours et les semaines passèrent, faits de petits incidents, de palabres et de consultations au dispensaire, dans une sérénité jamais troublée, un oubli si total du reste du monde que je ne pensai bientôt plus qu'il put exister quelque chose au delà du Hasséré Godé.

Ce soir-là, je devais opérer Persibo. C'était un petit garçon timide, d'une dizaine d'années, aux grands yeux caressants, bien constitué malgré son ventre bombé de nourrisson et sa petite hernie ombilicale. Anxieux, mais faisant bonne contenance, il fourrait un pouce dans sa narine gauche et se curait furieusement le nez.

J'avais repéré son *follé* par hasard, en jouant avec lui, et j'avais décidé de l'enlever parce qu'il était bien placé. ni trop gros ni trop petit, parfaitement opérable sans le moindre risque. Un *follé* ? C'est une petite tumeur ; en Europe on dirait un « kyste » quoi que ce n'en soit pas tout à fait un. Généralement située le long des côtes, elle ne détermine aucune douleur ni aucune gêne. Elle est tellement répandue chez les Namchi que cela lui a valu un nom dans leur langue. Or. ces *follé* m'intéressaient beaucoup. Avant que je vienne à Fignolé, le médecin de Garoua m'avait demandé -

« Ah. vous allez du côté de Poli ? On dit qu'il y avait des Simulies par là-bas : c'est l'infirmier itinérant qui le prétend, mais avec ces gaillards-là, peut-on jamais savoir ? »

Les Simulies sont de petits moustiques dont la piqûre n'est pas très douloureuse mais terriblement dangereuse. Comme tant d'insectes. ils transmettent une maladie que le moustique inocule avec sa trompe. de la façon dont une seringue injecte, un médicament. Dans le cas des Simulies, la maladie s'appelle onchorcerose. Elle est due à un ver parasite, une filaire nommée *Onchocerca Volvulus* qui. après avoir pénétré dans la peau. s'infiltre dans les capillaires sanguins et gagne l'oeil où il crée une opacification de la cornée suivie de cécité ; il se développe aussi sur place et se pelotonne en un amas compact qui fait saillie sous la peau. Ces tumeurs sont très caractéristiques et permettent de faire le diagnostic.

Et c'est là que vient se placer l'histoire des *follé*. On discutait l'existence de Simulies dans la région, donc il y avait peut-être de l'onchocercose, mais, faute de médecin, on n'avait pas encore recherché la preuve de cette maladie. Or, j'avais rencontré un grand nombre d'aveugles dans le pays. Était-ce de l'onchocercose ? Les *follé* étaient-ils des tumeurs filariennes ? C'est ce qu'allait résoudre la petite intervention que, les doigts plus que jamais fourrés dans son nez, Persibo attendait.

Il n'était pas seul à attendre. Tous ses camarades se poussaient du coude et piétinaient autour de la table pour regarder mes préparatifs. Il ne faut pas s'imaginer que j'aurais pu à Fignolé, opérer dans une salle propre sur une table d'opération, loin de la poussière et de la bousculade ; la Mission ne possédait qu'une seule table, celle de la salle à manger. Comme chacun entraît librement, le courage de Persibo ne manquait pas d'admirateurs.

Je ne tenais pas d'ailleurs tellement à être seul. Je voulais faire aux enfants une petite démonstration sur la maladie en question : leur montrer pourquoi il est bon de lutter contre les moustiques et de se faire soigner avant de devenir aveugle.

Trois lampes à pétrole éclairaient le malade et m'éblouissaient. Où était le scialytique ! ⁹ Persibo, étendu, la tête cachée par un bras tremblant, subit avec un gémissement l'infiltration anesthésique de scurocaïne ; cela fit rire l'assistance. Le boy m'apporta la boîte où j'avais fait bouillir les instruments. Outre le bistouri et une pince, j'y avais déposé par précaution des pinces hémostatiques. N'ayant naturellement jamais extirpé de telles tumeurs, Je craignais que celle-ci ne fut trop hémorragique. Je disposai sur la table du coton, des compresses et de l'alcool.

J'eus besoin d'un aide. Je choisis Himou, de Djoumté.

Ce garçon m'avait beaucoup frappé par son intelligence et déjà cette arrogance de tant de ceux qui avaient une certaine instruction devant leurs inférieurs. Très fier, il se lava comme moi les mains à l'alcool et sur mon ordre se prépara à tamponner le sang de la plaie.

J'incisai le long d'une côte, sur une largeur de trois travers de doigt. Je dus m'y reprendre à deux fois tant la peau de Persibo était dure. Je n'étais pas encore en-

⁹ Projecteur chirurgical.

traîné à ces peaux tannées par le soleil, les coups et la poussière. Elles se sectionnent mal et le bistouri glisse sur elles.

Pendant plusieurs minutes je disséquai le *follé*, lisse et brillant comme le blanc d'un oeuf cuit dur. J'avançais prudemment, craignant de pénétrer trop avant dans l'espace intercostal où il se glissait : d'une pince je le tirais tandis que le bistouri libérait doucement les adhérences. Himou tamponnait et jetait sur la table les compresses de gaze rougies. Les Namchi ouvraient de grands yeux, brillants du reflet de la lampe. Si minime que fût l'opération, elle les impressionnait car jamais ils n'avaient vu ainsi tailler dans le vif sans aucune douleur. Leurs seuls traitements chirurgicaux se bornent à de rares coups de couteau dans les abcès.

La bousculade avait presque cessé ; Persibo, rassuré de ne rien sentir, souriait de toutes ses dents et d'une main encore tremblotante tenait la lampe à pétrole au-dessus du champ opératoire pour que j'y voie plus clair. Malheureusement des moucheron et des papillons de nuit en profitaient pour tomber dans la plaie.

Le Père Mègret plaisantait avec les enfants et leur racontait en gros ce que je faisais. Il leur promit de leur montrer bientôt au microscope « la bête qui fait les *follé* et qui rend aveugle ».

Un ultime coup de bistouri libéra les dernières adhérences et, grosse comme une noix, la tumeur se balançait entre les branches de ma pince. Je la montrai à tout le monde ; j'en coupai un fragment que je mis dans l'alcool, et recousus l'incision. La façon de passer les fils avec l'aiguille de Reverdin les intrigua beaucoup et, comme toujours lorsqu'ils ne comprennent pas, ils se mirent à rire.

L'heure de la démonstration était venue ! J'ouvris la tumeur, en extirpai une sorte de fil enchevêtré qui se cassa ; entre lame et lamelle je plaçai ce fragment sur la platine du microscope : c'était bien une filaire ! Le mal qui aveugle les Namchi était bien l'onchocercose ! Lutter contre l'insecte, dormir sous des moustiquaires suffiraient à conjurer la cécité qui menace ces enfants !

Je les fis défiler devant l'oculaire : ils admirèrent, peut-être sans voir, plus curieux de toucher le cuivre de l'instrument que de distinguer quelque chose dans l'objectif, puis allèrent entourer le héros du jour, maintenant, Dieu sait pourquoi, au bord des larmes. Le boy à son tour s'avança, regarda, se releva, regarda à nouveau, et tourné vers le Père, lui dit quelques mots namchi accompagnés d'un regard malicieux.

« Que dis-tu au Père, Abba ? » Il rit et refusa de répondre. « Que vous raconte-t-il, mon Père ? - Oh, ce qu'ils ont dû tous retenir de l'affaire : « Tu vois bien qu'on a raison ; toi tu ne veux pas croire que toutes les maladies, c'est le Ver ».

Illustrations du chapitre IV.

Fig. 10a. Photo p. 063a. «Ah Killa ! ma vieille Killa !»

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 10b. Photo p. 063b. On tissera de longues bandes de gabak.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Illustrations du chapitre V.

Fig. 10c. Photo p. 078a.
Hygiène et médecine à Fignolé.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 10d. Photo p. 078b.
Hygiène et médecine à Fignolé.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 10e. Photo p. 079a.
... des bandes de Penchewol autour du mort.
Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 10f. Photo p. 079b.

L'homme découpe la première peau.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 10g. Photo p. 079c.
On expédie le cadavre au fond du trou.
Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 11. "Elle était accoudée au mur de son saré
et nous regarda venir".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 12. Le costume féminin.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 13. "Le mur de case namchi est construit selon une des méthodes des potiers, le colombin."

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 14. "Sur le mur on posera la toiture, couverture de secco, doublure de chaume".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 15. "Couvercle de vannerie, mur de poterie,
la case est ce qu'on peut rêver de plus fragile.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 16. "Les femmes marchent longtemps avant d'atteindre une eau chargée de terre et de souillures".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre V

NAMCHI AU JOUR LE JOUR

[Retour à la table des matières](#)

« Il va y avoir un palabre ! » me dit le Père Chauvat, souriant et ennuyé. Bangui déboucha en criant dans la cour, se précipita vers lui et lui saisit la main

« Oumou m'a volé mon foulard de soie ! »

Bangui est une élégante ; elle aime les pagnes de tissu auxquels elle a pris goût pendant un de ces séjours à Poli qui tournent la tête aux filles Namchi. Intellectuelle, catéchumène assidue, toujours aimable et rieuse, elle est un des espoirs de la Mission ; grande, fine comme beaucoup de jeunes femmes de la région, elle se déplace en faisant onduler ses hanches étroites, avec un léger sourire qui adoucit son visage massif mais pur. Ce soir-là elle ne riait pourtant pas ; l'affaire semblait sérieuse.

« Volé ton foulard Oumou n'est pas un voleur ; tu es sûre de ce que tu dis

- Si, et il ne veut pas me le rendre

- Bon, fais venir Oumou et on verra ça. » Et, tourné vers moi, le Père continue :

« Ils sont comme cela toute la journée : de vrais gosses en récréation qui se chamaillent... Enfin prenez ça avec des nuances. »

Quelques heures plus tard, tandis que nous rangions des médicaments dans le dispensaire, Bangui réapparut flanquée de deux hommes et d'une jeune femme que je ne connaissais pas. Tous entrèrent dans la case ; nous prîmes une chaise, Bangui et l'autre jeune femme s'assirent à terre, les jambes repliées de côté ; les hommes restèrent debout.

« Oumou, as-tu pris le foulard de Bangui ?

- Oui », répondit sans hésiter l'un des deux hommes que je reconnus comme un de mes malades.

Je suivis la conversation grâce à la traduction que m'en faisait le Père, aux rares mots namchi que je connaissais et en observant le jeu des visages.

« Alors tu l'as pris, vraiment pris ?... Eh bien, tu vas le rendre.

- Non, je le garde.

- Tu le gardes, tu le gardes ! Et pourquoi ça, je t'en prie ?

- Je le garde , reprit-il buté.

Bangui larmoyait ; Adjì, son mari, semblait indifférent à toute l'affaire et se grattait la tête.

« Tu ne veux pas lui rendre ! Eh bien, tu vas lui payer ! Qu'est-ce qu'il vaut ton pagne, Bangui ? »

Elle ne répondit pas, mais cessa de pleurer.

« Non, qu'Adjì me rende le poulet et je rends le foulard.

- Adjì, Adjì ? Est-ce que ça me regarde si Adjì te doit un poulet ? fit Bangui.

- Qu'est-ce que cette histoire de poulet, Adjì ? » lui demanda le Père.

Toujours lointain, Adjì ne broncha pas.

« Il me doit un poulet. Je le veux, reprit Oumou, véhément. Il ne veut pas payer ; je garde le foulard.

- Alors Adjì, tu répondras, oui ou non ? ».

Adjì hésita, commença à balbutier puis d'un coup s'écria :

« Oui, un poulet, c'est moi qui lui dois un poulet, mais c'est sa femme qui est une garce... Un poulet ? Elle ne vaut pas ça ! C'est pas moi qui suis allé la chercher, elle est venue dans ma case, toute seule. »

Le palabre s'annonce bien ; histoire de femmes, de « gros sous », c'est le palabre namchi dans toute sa beauté ! Pour qu'il soit complet, il ne manque plus qu'une histoire de vaches et de sacrifices. Dans tous les villages de la terre, il faut se disputer un peu pour ne pas s'ennuyer, et en Afrique, que ferait-on pendant toute la saison sèche s'il n'y avait les palabres ? Tout au moins tant qu'on n'aura pas le cinéma pour les remplacer par le spectacle des palabres des Blancs ...

Explique-toi un peu. Qu'est-ce que tu nous racontes ? Pourquoi dis-tu du mal de Zobetto ?

- Parce que c'est une garce et qu'elle m'a volé le poulet. »

Ouinou, mari de Zobetto, intervient :

« Il a passé la nuit avec ma femme ; c'est quand je suis allé pêcher au Faro. Il l'a prise.

- Pris ta femme ? Ah oui ... Tu crois que j'en voulais, de ta femme ? C'est elle qui est venue me chercher. Moi, je ne voulais pas. Elle est entrée dans ma case, la nuit. Moi, je dormais.

- Et Bangui, où était-elle ? demanda le Père.

- Est-ce que je sais ? ... » Il accompagna cette réponse sublime d'un geste d'indifférence.

- Alors Zobetto est venue dans ta case ; tu n'es pas allé la chercher ?

- Non, je ne voulais pas d'elle, mais elle est venue toute seule et elle est restée. »

Bangui ne se souciait plus de la discussion ; sa faculté d'attention était épuisée ; accroupie sur la natte, elle se curait les dents et souriait. L'autre jeune femme nous regardait de ses yeux brillants. Tournant la tête vers chaque interlocuteur au moment où il parlait, elle inclinait le front au cours des silences.

« C'est vrai, Zobetto ? Tu es venue dans la case d'Adjé ?

- Oui.

- Pourquoi ?

- Je n'aime pas Oumou, je le déteste, dit-elle d'un ton d'abord boudeur, puis violent.

- Oui, intervient Oumou, elle me traite comme les cailloux, elle me regarde comme de la crotte depuis que Bangui a des vêtements. Elle veut que je lui en paye, alors elle court pour en avoir, elle court chez les hommes qui lui en donnent. »

Le Père lève les bras au ciel

« Mais tu n'as qu'à lui en payer si tu veux la garder ! Tu travailles à la Mission tu as bien de quoi acheter un pagne ?

Revenons à nos poulets

- Je ne peux pas lui acheter. Il faut payer la dot. Il reste encore beaucoup à payer.

- Tu ne la payes pas, lui cria sa femme, tu donnes de sales bêtes qui crèvent. La vache a crevé, la chèvre a crevé, tu les as données malades !

- Non, tu sais bien que ton oncle ne les fait pas manger. Il les a fait crever chez lui pour en avoir d'autres. »

Se tournant vers nous, il poursuit :

« Je ne peux pas tout payer. Son père veut la dot, elle veut les pagnes ; je ne peux pas. Et puis Adjì ne veut même pas payer le poulet. Il faut le poulet ! Il a pris ma femme, il me doit le poulet, sans ça je garde le foulard. »

Adjì à son tour, calmement :

« Je n'ai plus de poulets. J'ai tué le dernier pour le mil Oumou n'a qu'à attendre. »

C'est justement ce qu'Oumou ne veut pas : lui aussi il doit préparer les champs pour le mil, et un sacrifice est nécessaire. Il a prévu d'utiliser le poulet pour cela, mais si Adjì ne le lui donne pas tout de suite, il faudra quand même en sacrifier un.... La discussion tourna en rond entre les reproches, les promesses, et les réclamations, tout en gardant une certaine lenteur. Enfin le Père déclara :

« Oumou, tu vas lui rendre son foulard et dans quelques jours il te paiera le poulet. Tu peux le payer, Adjï : tu as bien travaillé cette semaine ?

- Je garde le foulard, répond Ournou, moins fermement qu'au début.

- Allons Oumou, sois raisonnable, tu me le laisses, et je le garderai jusqu'à ce qu'Adjï t'ait donné le poulet. »

Le palabre sembla réglé, provisoirement peut-être, mais chacun en avait assez pour ce jour et la solution n'était pas si mauvaise.

Oumou et Adjï sortirent de la case ; Zobetto rajusta les feuilles de son vêtement, et les suivit. Bangui lança son cure-dents sous un meuble, murmura « merci » et s'enfuit en riant.

*

* *

« Savez-vous ce qu'elle vient de dire en regardant votre cuvette ? me demanda le Père Mègret.

- ???

- Comment, il a un beau plat comme ça, et il met de la saleté dedans ! »

La lépreuse avait en effet l'air très étonné que je puisse jeter dans mon « haricot » d'émail les tampons imbibés de bleu de méthylène avec lesquels j'avais nettoyé ses plaies. Elle m'adressa un sourire édenté et tendit ses doigts paralysés. Chaque semaine le Père plaçait un petit pansement sur la peau fendillée de son index droit, semblant de traitement plus consolateur qu'efficace. Que pouvions-nous sur l'état de cette femme ? Atteinte de lèpre nerveuse elle évoluait assez lentement vers une paralysie complète des mains. Ses doigts repliés « en griffe » ne lui servaient plus qu'à saisir le bâton qui l'aidait à marcher et sur lequel ils paraissaient définitivement crispés.

Mais elle riait. Comme tous les lépreux que j'ai vus en brousse, elle riait ! Je n'ai jamais rencontré dans les villages de lépreux mélancoliques, et cependant ils sont nombreux au pays namchi où ils constituent au moins dix pour cent de la population.

Le rictus de leur visage, les tuméfactions de leur nez, de leurs oreilles, de leur front n'étouffent pas leur joie de vivre. À notre approche, ils frappent leurs moignons de mains l'un contre l'autre, pendant que les mouches rôdent autour de leurs orteils amputés. Ils vivent simplement, mêlés au village, ni craints ni proscrits.

Les enfants lépreux jouent, marqués par la fatale tache dépigmentée, jaunâtre empreinte du mal sur leur peau sombre. Les femmes lépreuses allaitent, les hommes lépreux se marient, ont des enfants qui naissent sains, les vieillards lépreux comme tous les vieillards devisent avec les passants, devant leur case. Même la « sage-femme » de Fignolé, cette matrone sympathique, était lépreuse ! Elle semblait bien se tirer d'affaire malgré ses mains sans doigts. Je ne l'ai jamais vue travailler et je me demande encore comment ses deux moignons, aussi peu efficaces que des poings fermés, pouvaient saisir un nouveau-né.

Cette indifférence des lépreux pour leur mal, et celle des éléments sains pour les malades, sauf pour ceux qui sont par trop défigurés, m'étonna beaucoup. J'en étais resté aux lépreux moyenâgeux emprisonnés sous leur cagoule, qui se promenaient au son d'une clochette, se confessaient à distance des prêtres dans des églises à double foyer d'écho, bannis de toute l'humanité. J'imaginai aussi la proscription sociale sous forme de léproseries diverses, plus camps d'isolement que centres de traitement. Mais je ne pensais pas rencontrer tant de malades totalement libres. On croit que dans ces pays où la lèpre est répandue chacun a, face au malade, une réaction de fuite née de la crainte. Mais il n'en était rien, et je finis par comprendre pourquoi. La passivité s'assortit ici d'une véritable sagesse.

La lèpre en réalité est une maladie d'évolution très lente, si lente que le patient, s'il se contente de vivre au jour le jour, ne s'aperçoit guère de l'aggravation de son mal. Un jour une tache ; quelques mois ou quelques années plus tard, une plaie à un doigt, à un orteil. Mais quoi de plus banal dans ces pays qu'une plaie qui traîne ? L'ulcération s'agrandit puis semble cicatriser ; mais un petit morceau du doigt est tombé. Et rien ne se passe pendant d'autres mois ou d'autres années. Puis cela revient : un autre doigt raccourcit à son tour. Les articulations deviennent moins souples, la peau se tend, se fendille, éclate. Des plaies se créent, d'autres se ferment. Tout cela en général sans douleur, simple pourrissement du vivant, comme d'un arbre qui meurt. Après bien des années, les doigts ont disparu, les mains sont devenues moignons, mais qu'est cela au bout d'un si long temps, On est habitué au mal bien avant qu'il soit complet...

Bien plus terrible est le désespoir de l'ouvrier menuisier qui se fait broyer la main par une dégauchisseuse, ET qui devient infirme en une minute !

Mais il y a d'autres formes de lèpre, plus affreuses et qui font souffrir. Toutes sont dues au même microbe, très proche du bacille tuberculeux, le bacille de Hansen. On ne sait toujours pas comment ce germe contamine ses victimes : peut-être par des insectes, peut-être par des aliments ou des boissons souillés ? Ignorant les microbes, les Africains attribuent le mal à la consommation de certaines viandes (pintade, panthère) ou au contact avec un caméléon.

La maladie en tous cas n'est pas héréditaire, c'est-à-dire que les enfants de lépreux ne naissent pas plus lépreux que les enfants de tuberculeux ne naissent tuberculeux. Mais dans les deux cas la contamination en bas âge est fréquente. On peut abriter le bacille de Hansen dans son corps, sans être vraiment malade. Pendant plusieurs années il se multiplie à bas bruit. Un jour apparaissent des signes d'infection, fièvre et maux de tête puis des lésions typiques au niveau de la peau : petites taches rosées ou plaques décolorées. À cette époque un bon traitement guérit définitivement la maladie. Méconnue et abandonnée à elle-même, elle évolue vers le tableau classique et grave auquel enfin on prête attention. Rien n'est plus variable alors que ses manifestations. De même que la grippe peut se traduire par un simple rhume, par des maux de tête ou par une pneumonie, la lèpre a de nombreuses façons de signer sa présence.

C'est ainsi qu'elle se mettra à évoluer rapidement, couvrant le sujet de tumeurs grosses comme une noix, si proches les unes des autres qu'elles confluent en plaques dures qui boursouflent son visage. La maladie s'aggraverait, les tumeurs s'ulcéreraient et, après quelques rechutes, le sujet mourrait. Mais cette forme est assez rare. Bien plus souvent la maladie va traîner, peut-on dire, tout au long de la vie du malade. Elle le couvrira de taches, de petites tumeurs qui auront tendance à guérir grâce aux défenses naturelles et à disparaître ; jamais elles ne seront très gênantes ni dangereuses. Devenue chronique, la maladie va s'attaquer aux nerfs. Les paralysies des mains, de la jambe, la disparition des muscles enlèveront au malade une bonne part de son activité. Mal nourris, les nerfs sensitifs détruits, les doigts, les orteils seront sujets à des plaies, à des altérations indolores qui se termineront par des amputations spontanées. Les muscles paralysés se rétracteront, figeant les doigts et le visage.

La lèpre guérit aussi, même sans qu'on la soigne. Elle n'est pas un mal irrévocable. Plus fréquemment encore, elle se stabilise après avoir, comme chez la sage-femme de Fignolé, rongé les doigts ou défiguré le visage.

Je pense à cette femme sans âge que le Père Mègret me fit connaître un matin. Nous revenions d'un saré éloigné. Notre sentier laissa sur la droite, du côté de la montagne, un petit groupe de cases.

« C'est ici qu'habite ma « mère », voulez-vous que nous allions la voir ? »

Elle était accoudée au mur de son saré et nous regarda venir ; quelques bracelets de peau d'hippopotame lui décoraient les bras ; ses oreilles étaient ourlées de ces petits anneaux métalliques qu'aiment les femmes Namchi. Mais son visage déformé, boursoufflé, ne méritait pas cette coquetterie. Il avait presque perdu toute mobilité, toute vie ; il laissa cependant paraître une vraie joie à notre approche, joie que signèrent les yeux légèrement rieurs, un essai de sourire, et un geste affaibli de la main.

« Gama, lui dit le Père.

- Gama, répondit-elle.

- Gama, repris-je. »

Les salutations se déroulèrent selon l'ordre namchi. En murmurant le « Mmm... » terminal, nous nous assîmes à côté de la femme.

« Ma mère... Elle m'appelle son fils. Regardez-moi cette vieille sauvagesse, comme elle est contente de me voir ! »

Elle roucoula quelques mots.

« Si vous saviez sa délicatesse de sentiments... Je vous assure que je la considère un peu comme ma mère. Pensez, nous buvons à la mêmealebasse, joue contre joue ! »

Je regardai la lépreuse ; elle souriait à demi, découvrant un reste de dent taillée. Malgré l'habitude médicale, malgré toute l'affection que je sentais chez le missionnaire pour les Namchi, je fus plein d'admiration pour la manière tranquille et simple dont il parlait de son amitié pour la vieille.

« Oh, nous n'avons pas grand'chose à nous dire, simplement quelques nouvelles des uns et des autres, ou bien quelques mots sur la Mission. Elle s'informe affectueusement de ma santé, moi de la sienne.

« Je reste aussi sans lui parler, à jouer avec des enfants qui viennent autour de nous. Vous voyez, c'est comme si j'étais chez ma mère. Ça m'apprend à voir la vie avec des yeux namchi...

De temps en temps je lui glisse un mot sur Dieu. Mais je n'insiste pas. Quand Il le voudra, Il lui enverra Sa grâce et elle comprendra... »

Peut-être naïves, ces paroles m'impressionnaient, et le sourire et la voix simple qui les accompagnaient. Qui sait si ce n'était pas là le plus sûr moyen d'être compris des Namchi ?

« Mais, repris-je après un silence, au cours duquel j'avais échangé des sourires avec la vieille, vous ne la soignez donc pas ? Il y a quelque chose à faire pour elle.

- Je voulais justement vous le demander ; ne risque-t-elle pas un choc trop violent ? Je crains le début du traitement, et comme elle habite trop loin de la Mission pour qu'on la surveille tous les jours ...

- Soyez sans crainte ; on ne voit de réaction qu'après plusieurs années de traitement et encore sont-elles rares. Si vous avez peur qu'elle supporte mal les sulfones, on pourra toujours commencer très progressivement, comme on le fait classiquement. Mais il faut absolument la soigner : ces formes lépromateuses sont celles qui s'améliorent le mieux. »

En effet, quelques mois plus tard, le Père Mègret me l'a écrit, sa « mère » reprenait un visage normal ; au bout d'un an, seules quelques plaques ridées témoignaient du mal disparu.

Tout cela, on le sait peu en France. Depuis 1948 la thérapeutique a bouleversé le problème de la lèpre. Il n'est plus question d'assister impuissant à la dégradation physique des lépreux. On les soigne, et comme dans toute maladie microbienne, on les soigne efficacement. Seules les lésions nerveuses et les mutilations qu'elles entraînent, ne peuvent régresser, mais un traitement précoce les prévient et bientôt les aura supprimées.

Les sulfones, sortes de sulfamides, détruisent le bacille de Hansen. Dès qu'il a suivi quelques semaines de traitement, le malade n'est plus contagieux, il ne rejet-

te plus de germes en se mouchant, on n'en retrouve plus en lui grattant la peau. Dans un délai de quelques mois les taches s'effacent, les tumeurs fondent, l'évolution cesse. Il faut poursuivre pendant plusieurs années une fastidieuse cure d'entretien, à doses plus faibles, et l'ancien malade qui aura depuis longtemps toutes les apparences d'un sujet sain sera pratiquement guéri.

Les progrès de la thérapeutique font ainsi disparaître les grandes léproseries au profit d'hôpitaux où ne sont traités que les cas rebelles, contagieux ou douloureux. Les autres lépreux voient le médecin une ou deux fois par mois et vivent le reste du temps parmi les leurs, poursuivant leur activité, leur métier, leur vie familiale.

La lèpre, maladie lente, curable, ne mérite plus l'attention horrifiée du grand public. On ne doit plus s'en servir pour apitoyer les foules, pour en faire, un mal infernal que seuls des saints vont secourir. Des milliers de lèprologues sont en train de la faire disparaître en silence et comme l'écrit l'un d'eux, il est bien vrai qu'elle a cessé d'être une maladie « surnaturelle » et que « les préjugés qui s'y attachent encore, vestiges d'une conception médiévale désuète, disparaîtraient sans doute bien vite sans le grand bruit que l'on fait autour d'elle pour se disputer le mérite d'une extinction dès aujourd'hui théoriquement acquise ».

Il reste hélas beaucoup à faire. Les doigts paralysés de ma vieille malade en témoignaient. Mais d'ici quelques siècles on ne parlera plus de la lèpre. car maintenant les armes sont efficaces et en bonnes mains.

« Tu ne peux pas le donner pour mettre mon mil ! » redemanda la femme en riant devant mon beau plat si mal utilisé.

La matinée au dispensaire s'achevait.

*

* *

Pour se baigner intensément dans l'air que respire un peuple il faut aller à lui. Se mettre en marche après la sieste sans idée précise sur son itinéraire. Se laisser guider par une rencontre sur le sentier, un malade à voir dans une case, ou le simple plaisir de chercher du nouveau, et bien souvent partir pour un village que l'on

n'atteindra pas, une conversation vous retenant en route près d'un homme qui file son coton ou d'une femme occupée à écraser son mil entre deux pierres.

Nous n'étions jamais pressés ; le long du sentier hésitant qui serpentait sans raison dans la brousse nous nous attardions près d'une ancienne case ou d'un petit autel rituel. Le Père me racontait l'histoire du village abandonné et le sens magique de l'autel ; il me montrait les trois pierres et les fragments de poterie auxquels collaient encore les plumes blanches du dernier poulet sacrifié ; il m'expliquait comment le mauvais esprit venu ravager les récoltes était détourné par le sacrifice et épargnait les champs.

Les véritables pillards, les cynocéphales, bondissaient par petites bandes de rocher en rocher. Ils ne nous craignaient pas, pas plus qu'ils ne craignaient les Namchi dont ils volaient les ignames et dispersaient les provisions d'arachides. Ces singes antipathiques, plus gros que des chiens, étaient bien trop nombreux dans la région et leurs troupes agressives causaient plus de dégâts que bien des fauves.

Mon carnet de notes à la main je m'installais à l'ombre des cases, à côté du Père, et j'écoutais les palabres, j'inspirais les questions et je glanais çà et là quelque enseignement. Comme des campagnards en visite chez des voisins nous nous mêlions à la conversation, aux rires, aux plaisanteries et nous attendions le soir en croquant des arachides.

...Il devait être très âgé, cet homme, ce vieil ami du Père Mègret qui me dévoila un jour ses petits secrets.

Après une longue conversation conduite avec cette lenteur qui permet de méditer entre chaque question et de savourer toutes les réponses, je lui avais fait demander

« Mais, que portes-tu donc au cou ?

- Une corde, tu le vois. Elle est noire et suspend mes médicaments.

- Dis-moi, quel est celui-ci ? »

Une telle chose ne se demande jamais : on a ce qu'on veut, et cela ne regarde personne. Le vieux hésita, puis rit avec un léger haussement d'épaules, se recueillit un moment et consentit à déclarer :

« Je vais tous te les expliquer : grâce au premier je sais que partout et à toute heure j'aurai toujours à manger et je serai bien reçu. »

Il avait dû acheter cela à ces Foulbé nomades qui cousent des versets de Coran dans des sachets de cuir repoussé et les vendent cher aux Kirdi, pour les protéger contre les maladies et le sort.

« Le deuxième, le troisième et le quatrième, tu vois que ce sont trois sachets, un pour chacune de mes femmes ; ils contiennent un papier avec un dessin. C'est pour me rappeler la dot que j'ai payée : comme ça, si une femme me quitte, je peux réclamer exactement mon compte à sa famille.

« Le cinquième ? Je ne sais pas... Je l'ai trouvé dans le bonnet de mon père quand il est mort ; ce n'est peut-être rien, mais je ne peux tout de même pas jeter ce qui vient de mon père !

« Le sixième c'est mon étui à aiguilles et le septième mon étui à colle. »

Fatigué d'avoir tant parlé, le vieux se tut. Toujours à demi accroupi, assis sur ses talons, il passa le bras par l'ouverture de sa case, tâtonna un instant et ramena sa blague à tabac et sa pipe. Il arracha un peu de paille au toit, l'enflamma à un tison ; quelques bouffées de sa pipe firent cligner ses yeux et rider ses pommettes.

Un long silence.

« Gâ-âmo ya, Doïna ! » cria soudain le Père à une jeune fille. Elle vint en sautillant.

« Alors comment va ton petit frère ? »

Elle eut le geste qui signifie : très bien, ça va. La main d'abord fermée est tendue vers l'interlocuteur, la paume en haut, dans un mouvement qui, s'il était moins rapide, semblerait un geste de mendicité. Elle le répéta deux ou trois fois, ce qui signifiait que son frère allait « très bien, très bien ».

« Une bonne fille, mais pas trop dégourdie cette Doïna... Avez-vous idée de ce que cela veut dire, Doina ? Littéralement. mes vaches me sont rendues... Ça ne vous dit pas grand'chose ? Mais tout simplement, les vaches que son père a dû payer pour avoir sa mère ! On choisit comme prénom les premiers mots prononcés par le père après la naissance. Celui de Doïna devait être émerveillé d'être rentré dans ses frais : un jour il vendrait la fille aussi cher qu'il avait payé la mè-

re ; alors il a crié : « Do ina ! » « mes vaches me sont rendues ».... Ah, ils ne sont pas hypocrites. Hein, mon vieux Sangeto, que les Doayo ne sont pas hypocrites ! »

Le vieux qui ne comprenait pas, retira sa pipe de la bouche et se contenta de hocher la tête.

« Il n'y a pas de prénoms bien fixes ici ; on s'inspire des circonstances, des événements marquants. Vous pouvez être certain par exemple que votre passage aura laissé pas mal de « Doctoi »... Chez les Baya et les Moundang on ne compte plus les « Comandan » et les « Commissair » au hasard des tournées de l'Administration. »

La communauté namchi a des structures à peine esquissées. Anarchie ancestrale ou dissolution d'une organisation ancienne en l'absence de conflits extérieurs ? Quoi qu'il en soit, l'indépendance est de règle. Les villages ne sont que des rassemblements de familles dans des saré souvent éloignés les uns des autres. Leur chef demeure théorique. Son pouvoir lui vient de l'Administration française qui le nomme et le destitue à son gré, et l'utilise à collecter les impôts. Hors ce rôle, il n'est rien et n'a guère de prestige. Sa valeur personnelle peut renforcer sa position sans lui donner un bien réel pouvoir.

La collectivité laisse en tous cas sa liberté à chacun. Sa seule influence est morale, liée aux coutumes et à leur respect. à l'ostracisme qui touche ceux qui les enfreignent. L'ordre public et la tradition, en l'absence de chef et de codes, ne sont pas maintenus par une organisation centrale, mais par une pression « à la base », latente, sournoise, née du regard des voisins et de la crainte de leur opinion, d'interdictions religieuses, de croyances insufflées dès les premiers mots de l'enfant, de cérémonies, voire de simples mais significatives nuances dans les plus petits gestes quotidiens. Serait déjà en faute celui qui s'assoierait différemment, celui qui saluerait en abrégant la formule ou en oubliant tel mouvement de la main.

On obéit à ce vrai commandement « à la base » typique de ce genre de groupe humain dont il maintient la solidité malgré leur anarchie réelle. Certains éléments de nos sociétés ne sont-ils pas cimentés de la même façon, par des tabous, des préjugés ou des superstitions ?

Chez les Namchi comme chez beaucoup de leurs homologues ces forces sont dominantes, exclusives, seules causes de stabilité et grâce à elles l'anarchie est

finalement bien plus solide qu'un empire car, chacun inspectant chacun, le moindre écart est plus précocement et mieux sanctionné que par un pouvoir central.

Depuis des années et des années les Namchi construisent leurs cases selon le même modèle, avec les mêmes matériaux. A peine s'inspire-t-on timidement des Foulbé : tout novateur n'est-il pas automatiquement tenu pour suspect ? Sur un terrain sommairement défriché, assez proche d'un point d'eau mais à l'abri des inondations des marigots voisins, on prépare le poto-poto, boue séchée de travail assez complexe. L'argile du pays, trop « grasse » pour être utilisée directement, doit être « dégraissée » par un mélange intime avec de la paille de mil hachée qui lui donnera plus de tenue et évitera les fendillements au séchage. En poterie. on procède couramment de même. Selon le but recherché on use de tel on tel dégraissant. La paille, finement broyée, permet de fabriquer ces jarres poreuses qui rafraîchissent les liquides : à la cuisson l'argile sèche, la paille se consume et libère le réseau de pores par où se fera la lente évaporation.

Le mur de case namchi a d'autres affinités avec la poterie. Il est construit selon une des méthodes les plus primitives des potiers africains : le colombin. On nomme ainsi des boudins d'argile. Longuement malaxés et dégraissés, ils sont enroulés en spirales superposées, aplanis et modelés par la paume des mains, et forment les parois des vases. En l'absence de tour et de tournette, cette technique permet de fabriquer de bons récipients.

Vaste poterie, le mur est bâti de la même façon ; les boudins sont plus gros, la paroi et la cavité plus importantes mais le principe ne change pas.

Sur le mur on posera la toiture, charpente de bambou, couverture de secco, doublure de chaume. Les enfants récoltent les herbes en saison sèche, avant l'époque des incendies. Ils les lient par poignées et les enroulent en gerbes qu'on étalera sur le secco du toit.

Le mur achevé doit sécher. Puis, à cinq ou six, on va chercher le dôme de paille qu'on a construit à terre et on le pose dessus. Couvercle de vannerie, mur de poterie, la case est ce qu'on peut rêver de plus petit, de plus simple, de plus fragile. Son unique ouverture est l'entrée. De tous les peuples noirs, le peuple namchi est celui qui la réduit le plus : on ne peut la franchir qu'en rampant sur les coudes et sur les genoux. Ainsi les mauvais esprits ne pourront jamais pénétrer. Obturant le passage, on supprime en entrant toute lumière à l'intérieur et l'on débouche dans

une pièce obscure et enfumée où brille la lueur rouge d'un brandon. Dans l'air surchauffé on distingue vaguement quelques détails. La case est pauvre et nue, sans meubles ni décorations. Les seuls objets toujours présents sont accrochés à la charpente : l'arc, le carquois dont une flèche est toujours à demi sortie pour le cas d'urgence, et quelques « médicaments ».

Chaque homme âgé de plus de quinze ans environ possède sa demeure. La hutte du chef de famille est entourée de celles de sa ou de ses femmes, et de deux ou trois greniers à mil. L'ensemble, le saré, est clôturé d'une palissade doublée de secco ou d'une haie d'euphorbes-candélabres.

Çà et là traînent unealebasse, un bâton, quelques poteries on la pierre à mil blanchie de farine. Un enfant joue avec une poupée confectionnée par son père et sanglote de peur à notre approche. La cour du saré est la véritable salle de séjour au bord de laquelle les cases permettent à chaque habitant de s'isoler un peu à l'abri du soleil.

Quand on ne dort pas, on bavarde, on fume, on mâche des herbes, on se rend visite. Les femmes vont puiser l'eau, leurs jarres inclinées sur la tête, les hommes filent le coton. Par groupes d'une demi-douzaine, adultes et vieillards s'asseyent sur leurs jambes repliées, à l'abri d'un arbre, leur coton à la main. Filer est leur grande occupation de saison sèche. Les petits fuseaux, simples bâtons lestés d'une pierre, tournent vite ; la fibre se tord ; se tend, s'affine et le fil achevé est rapidement embobiné. Il casse parfois dans le feu de la discussion, mais c'est rare, et le travail s'accomplit avec une grande dextérité. Avec ces fils on tissera de longues bandes de « gabak » larges de huit centimètres environ, qui seront cousues côte à côte pour former l'étoffe.

Le coton est l'apanage des hommes ; eux seuls ont le droit de s'en vêtir. A partir du gabak ils taillent des chemises, des shorts ou une espèce de bonnet phrygien très répandu dans le monde africain, manière de bonnet de nuit à longues pointes repliées sur le sommet du crâne. Peut-être protège-t-il du soleil et des esprits ? En réalité il sert surtout de portefeuille au fond duquel on entasse les billets, la peau du crâne étant le meilleur antivol.

Les feuilles de « kohi » sont d'un vert cru et luisant de toile cirée, mais en moins de trois jours elles se fanent, se dépolissent, deviennent cassantes et laides. Parures éphémères, elles se balancent à la ceinture des femmes namchi. On les

cueille le matin, on les lie en petites touffes puis on les suspend autour des hanches à une lanière d'écorce de baobab ramollie par une longue mastication. Ainsi vêtue, la belle vague à son travail, s'occupe des enfants, écrase le mil, cultive les épices dans son petit jardin. Par coquetterie ou par coutume, les jeunes filles ajoutent aux feuilles une curieuse houppette d'écorce de baobab teinte en ocre rouge qui leur pend aux reins, leur masque à peine la naissance des cuisses et oscille à chaque pas.

Seul luxe, les bijoux, mais ils sont assez rares : parfois un collier, souvent des amulettes, quelquefois une série de petits anneaux qui ourlent l'oreille percée, ou un empilement de bracelets en peau d'hippopotame, voire en joints de caoutchouc volés à des bidons d'essence. Un tatouage par scarification coupe verticalement le front des Namchi : deux lignes droites doublées de part et d'autre d'une ligne brisée. Ce motif, parfois répété entre la pointe du sternum et le nombril, reste toujours discret.

Vêtement et décoration s'en tiennent à cette simplicité. Si les jambes portent des anneaux métalliques aux grandes occasions, les seins, le dos sont toujours nus. D'une manière très générale chez les Kirdi, hommes et femmes se rasent la tête, à la différence des « évolués » qui se font consciencieusement défriser et coiffer à la mode européenne. Monde déconcertant que celui où tous les crânes sont rasés, tant la chevelure contribue à la féminité du visage. Les crânes nus se ressemblent et donnent au regard la même dureté ; le sourire d'une femme tondue a quelque chose d'incomplet, de dépareillé, d'orphelin, comme une intention aimable qui ne sait pas s'exprimer...

Cependant, ce choc du début s'oublie vite dans la cordialité des entretiens. Nos visites au village sont accueillies avec sympathie : être introduit par les Pères supprime toute méfiance, puis les bavardages et les soins assurent les liens.

J'avais craint de choquer les Namchi par mon irrespect pour leurs objets sacrés, notamment leurs urnes funéraires que j'avais ouvertes pour manipuler et examiner les ossements, Souvent aussi nous nous étions dirigés vers la montagne, du côté où l'on ne va jamais par peur des dangers immatériels qui y rôdent. Je craignais de m'attirer suspicion ou rancœur. Mais les Namchi sont bien autres que nous. De tels actes ne leur causèrent ni haine ni colère. Un raisonnement curieux leur fit voir en nous des êtres à part. Nous étions les premiers Blancs, à part les

Pères, ces demi-Namchi, à vivre ainsi parmi les habitants de Fignolé. Pourquoi au fond venions-nous ? Surtout Louis dont la présence ne semblait justifiée par rien. Peut-être par amitié pour eux, par désir de connaître leur vie, de la partager, de les aider, et cela les frappa beaucoup, paraît-il. Mais, plus obscurément, notre vie semblait participer à la leur. Pour eux nous avions, en partie au moins, quelque chose de commun avec leur groupe.

Qui étions-nous ? Le Père Mègret m'affirma qu'on murmurait sous le manteau que nous étions des ancêtres réincarnés ... Comment expliquer autrement notre attrait pour les morts, pour les lieux sacrés, et surtout notre impunité en face des mille violations que nous commettions ?

Jugement plus simple, plus direct et qui nous fit d'autant plus plaisir, la réflexion de Sébé, jeune femme de Fignolé :

« Ah, ces Blancs Si les hommes de notre pays étaient aussi beaux qu'eux, qu'est-ce qu'ils courraient... et ils en auraient du succès... Mais, des hommes comme ça, ils seraient vite morts la femme qui les aurait, les empoisonnerait vite pour qu'ils n'aillent pas à une autre ! »

Un vieux lépreux nous présenta son avis d'une façon légèrement différente :

« Si vous restiez ici, les femmes diraient qu'elles n'ont plus besoin de partir chercher des hommes à Poli ; elles n'auraient qu'à rester ici et à vous admirer. »

Versions divergentes quant au sexe namchi le plus « coureur », mais accord parfait sur notre beauté ! Mon nez, mince et long, plut beaucoup. En riant, on me proposa plus d'une fois de l'échanger contre un de ces beaux nez charnus aux narines larges.

Un mélange d'humour et d'amitié, de joie de vivre et de sérénité, donnait au peuple namchi un charme simple, direct, exempt des complexes repoussants, de l'agressivité stupide de certains, une manière de vivre bien plus équilibrée au fond que celle de ces malheureux. J'en fus souvent conduit à me demander si, à ce Cameroun au bord du monde, il ne serait pas sage de crier : « Reste où tu es ! Ne te jette pas là-dedans ! »

Méditation banale mais qui devient intensément nouvelle quand elle vous frappe sous les rôniers du pays namchi. Méditation vaine d'ailleurs, le miroite-

ment des richesses fait déjà frémir les Kirdi. Les Namchi, isolés, attardés seront bientôt engloutis et leur sourire s'effacera à mesure que montera la vague.

Un Namchi malade est un être perdu. Il ignore la lutte, il ne songe qu'à une chose : « Un sort m'a été lancé. S'il est le plus fort, je suis fichu. » Et, dès les premières inquiétudes, il s'abandonne.

Le chef d'un certain village était un homme robuste, grand, large, bien bâti, bien équilibré, et avec cela assez intelligent. Un matin au réveil, il fut pris d'un malaise. Le sol tourna autour de ses pieds, sa vision se brouilla, son front se couvrit de sueurs, tout son corps vacilla. Retournant tant bien que mal à sa case, il s'étendit sur son lit. Une femme lui servit à boire. Il s'assit, il but, il se sentit mieux, mais, peu courageux de nature et encore flageolant, il décida de rester étendu.

Peut-être l'histoire en serait-elle demeurée là si la femme n'avait pas trop parlé. Quelques heures plus tard notre chef s'éveillait guéri, prêt à se relever quand il entendit un attroupement devant sa case. Il aperçut deux vieillards qui le surveillaient en marmonnant... On venait donc aux nouvelles ? Alors, il était vraiment malade ? Si malade ? Le choc fut brutal. Notre homme, frappé de terreur, s'étendit à nouveau ; autour de lui, on se lamentait.

Ainsi commença son déclin. Il ne bougea plus. Il ne mangea plus. Pour un peu, il n'eût plus respiré. Le mauvais sort, puissant, aggrava chaque jour le mal. Abandonné, le Namchi se laissa mourir. Sans doute. essaya-t-on quelque médicament, mais que put-il contre cette langueur ?

Quand le Père apprit la nouvelle, les femmes préparaient déjà les bandelettes mortuaires. Prostré, amaigri, haletant de faim et de soif, le malade au fond de sa case ne réagit pas à l'auscultation. Il ne réagit pas non plus au discours du Père qui, voulant le sauver à tout prix et inquiet de son état, exigea de l'emmener à Garoua chez le médecin de l'hôpital. Le Père parvint à vaincre la résistance de l'entourage déjà prêt pour l'enterrement ; il chargea le malade sur le plateau de son camion, le bringuebala sur deux cents kilomètres et le livra à l'hôpital où un infirmier maladroit commença par lui administrer une dose de Novar dont il faillit mourir. Tout allait de mal en pis. Sérieusement malade cette fois, le chef, éloigné de son village et des siens, sombra dans un désespoir encore plus profond, fréquent chez les primitifs pour peu qu'ils soient dépayés. Il n'osait plus parler nam-

chi car personne ne le comprenait. Parlant mal foulbé, il se taisait, jurant périodiquement « par son orphelinage » que tout était fini. Stupide, effaré par ce mal qui l'avait saisi et qui ne le lâcherait certainement pas, littéralement rongé par la crainte, il semblait indifférent à son sort qu'il ne cherchait pas à améliorer.

On soigna ce qu'il y avait d'organique en lui puis on prévint la Mission.

Le Père ramena à Fignolé un homme encore plus prostré, plus affaibli, plus dévitalisé que celui qu'il avait emmené. Un homme guéri cependant, sans parasites, sans infection, sans tumeur, mais tellement persuadé de sa mort prochaine qu'il se conduisait comme s'il voulait la provoquer. Il fallut presque de la brutalité pour chasser les curieux, pour étouffer les lamentations, pour assagir les femmes au retour du malade.

Par une longue psychothérapie on rompit enfin le cercle vicieux désespoir-maladie-désespoir. Mis en confiance, le malade crut peu à peu aux paroles de réconfort. Involontairement pour ainsi dire, il reprit ses forces, s'aperçut que son état n'était pas irrémédiable, jusqu'au jour où il rejeta le fatras d'idées malsaines qu'il possédait encore et se leva guéri.

*

* *

Fin de tournée. Depuis que nous avons quitté Djoumté, nous avons traversé une étendue dénudée où passaient les porteuses d'eau revenant du puits. L'une d'elles fatiguée s'asseyait parfois à terre, accoudée à sa jarre, et le soleil se reflétait sur son dos humide de sueur.

À Djoumté, la source est loin en saison sèche ; les femmes doivent marcher longtemps avant d'atteindre une eau chargée de terre et de souillures. Des enfants se lavent, des chèvres boivent, des moustiques pondent mais c'est la seule eau « potable », et chacun y puise. Nous avons dû aussi en passer par là...

Nous abordâmes les rochers. La petite montagne de Djoumté ne dépasse pas deux cents mètres mais, isolée, à une heure de camion de Fignolé et du Hosséré Godé, elle prend de l'importance. Ses deux sommets séparés par un col pour poupees pointent hardiment à travers les éboulis. Des broussailles, quelques pousses

d'arbustes plaquent leurs couleurs vertes sur le fond gris-mauve de la roche volcanique. Au pied de la montagne ces éboulis alternent avec de grandes plaques rocheuses en pente douce creusées çà et là des trous circulaires d'anciens polissoirs à pierre. D'autres zones, blanchies, parsemées de restes de farine, servent avant les fêtes au séchage du mil germé qui deviendra la bière.

Nous n'allions pas jusqu'au sommet. Nous n'étions venus que pour examiner une source récemment jaillie entre deux blocs. Une dizaine d'habitants de Djoumté nous suivaient. Ils n'avaient pas osé toucher à cette eau nouvelle. Ils la craignaient, pour des raisons difficiles à saisir ; cette nouvelle venue était peut-être un bien mais qui savait exactement quel équilibre mystique des choses elle allait rompre en s'immisçant dans un paysage aussi anciennement ordonné ? Personne n'osa puiser l'eau. On fit des sacrifices : quelques tessons de poterie et deux bâtons fourchus dont j'ignorais le sens mais qui nous signalèrent la poche d'eau.

Nous dégageâmes des herbes fraîches puis quelques pierres, mettant à nu un minuscule bassin, à peine un bain de pied où l'eau avait l'air bonne et fraîche. J'en puisai un peu, le trou se remplit assez vite mais ne déborda pas. L'eau n'affleurait même pas à la surface du sol ; une fissure devait l'évacuer plus bas, où nous repêrâmes quelques infiltrations humides.

Le Père réclama un homme pour enlever une pierre lourde. Personne n'accepta, tant on se méfiait de cette source...

« Ils ont là un point d'eau accessoire, plus près des cases que leur affreux marigot ; vous pouvez parier qu'ils ne s'en serviront pas : leur Maître de la Terre l'a déclaré sacré. »

Dominant la source, les éboulis se faisaient plus tourmentés, les blocs plus enchevêtrés ; ils s'empilaient comme des cubes jetés au hasard. Entre eux, des couloirs, des abris, des contre-jours et des obscurités.

Les hommes du village refusèrent de nous suivre plus haut, sauf un jeune garçon, écolier affranchi des croyances de son peuple.

C'est là, dominant maintenant le village et la plaine, que nous découvrîmes les crânes. Ils étaient plusieurs dizaines, sous un auvent rocheux, mal abrités dans des urnes rongées par le vent ou abandonnés entre des tessons éclatés...

Contact impressionnant avec les étranges coutumes funéraires du peuple namchi. Première vision sur ses façons d'honorer ses morts, de conserver leurs crânes pour leur offrir des sacrifices, puis de les abandonner aux lieux les plus inquiétants de la montagne.

De Djoumté à Fignolé, il n'y a pas de vrai village. Par-ci, par-là, à distance de la route, des hameaux groupent deux ou trois familles mais les Namchi n'aiment guère se fixer trop loin des montagnes.

Le camion stoppa.

« Nous allons voir quelques malades par là-bas », me dit le Père en me désignant un sentier.

Autour de nous je ne vis que la brousse : herbes sèches, arbrisseaux, baobabs. Une troupe de pintades se leva à quelques pas et s'éparpilla en gloussant dans les chaumes. Une attardée s'envola lourdement d'une branche. Le sentier parut longtemps désert. Nous croisâmes une fillette que notre vue effaroucha. Après deux bifurcations apparurent des cases. Un vieillard filait son coton ; il nous salua et nous accompagna. Nous nous faufilâmes dans un saré à travers une haie d'euphorbes.

*

* *

Dans l'ombre étouffante de la case du malade se tassaient une dizaine de personnes. Je les fis sortir. L'homme râlait, souffle court, mâchoires crispées, tête renversée sur un cou tendu. Les muscles de son abdomen saillaient en relief dur, ceux des épaules et des bras semblaient gonflés comme pour un portrait d'athlète. Ils demeurèrent bandés une demi-minute puis, lentement, s'affaissèrent et l'homme momifié s'assouplit. Je voulus l'examiner, le soulever légèrement mais je déclenchai une nouvelle crise de contractures. Une femme versa un peu d'eau entre les lèvres serrées du malade, qui put boire grâce à deux dents intentionnellement cassées.

Le tétanos durait depuis huit jours, délai plus que fatal. Je ne pouvais pas le soigner : on ne guérit pas cette maladie lorsqu'elle est déclarée ; seule une résis-

tance exceptionnelle peut sauver un sujet atteint. Par conscience je nettoyai simplement la plaie qui avait déclenché le mal, plaie ancienne de la jambe presque cicatrisée que des grattages répétés avec des brins de paille sales avaient envenimée. J'annonçai au Père qu'il n'y avait pratiquement aucun espoir.

« Vous en êtes sûr ? E n'y a pas besoin de revenir ?

- Je vous l'ai dit, on ne guérit pratiquement pas du tétanos.

- Alors je dois le baptiser. Il venait de temps en temps à la doctrine et, s'il est perdu, c'est mon devoir absolu. »

Chose invraisemblable, le malade guérit ! Il y mit deux mois ; on m'en donna régulièrement des nouvelles jusqu'au jour où je le vis pour la dernière fois ; il était encore très affaibli, mais il vint à moi, soutenu par deux de ses amis et me parla...

Il fut certainement persuadé de l'excellence de nos soins et de la valeur du baptême.

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre VI

AVEC LES MORTS DU PAYS NAMCHI

[Retour à la table des matières](#)

« Vous sentez-vous assez courageux pour en voir encore un ? » me demanda le Père Chauvat, J'aimerais vous montrer un vieux qui va vraiment mal ; il souffre beaucoup, je ne sais pas quoi lui faire. Il est sans doute perdu, et peut-être pourriez-vous le soulager... »

Nous prîmes à droite un nouveau sentier qui ondula pendant quelques centaines de mètres et nous conduisit à un petit groupe de cases, sorte de hameau où vivaient deux ou trois familles. Tout semblait abandonné à notre arrivée.

Le vent agita les gros fruits d'un baobab ; quelques pigeons roucoulaient dans un rônier. Nous avançâmes dans le silence vers les premières cases ; une branche fumait entre trois pierres ; une femme et deux enfants passèrent brusquement la tête au-dessus d'un clôture de secco. nous regardèrent et disparurent.

« Je ne viens pas souvent ici, mais ils me connaissent quand même... C'est votre présence qui leur fait peur. Ah, mais voilà Maadi. »

Le malade, accroupi seul au pied d'un arbre, nous adressa un geste discret. Il remua faiblement le bras droit, le laissa retomber et ne bougea plus.

« Il a encore beaucoup changé ... Je n'en ai jamais vu dans un état pareil. »

Effectivement, Maadi était bien mal. Le visage inexpressif, le regard atone, il nous laissa venir à lui. Ses bras, sa face, son thorax étaient tellement maigres qu'ils paraissaient momifiés ; sa peau sèche, froissée, ses yeux fixes étaient ceux d'un mort.

De temps en temps, il gémissait discrètement et palpait son ventre. On eût dit que toute sa chair avait reflué dans cet abdomen énorme, débordant de toutes parts, tendu à crever, vrai ventre de batracien qui ne lui permettait même pas de s'asseoir tout à fait. Des veines au parcours sinueux faisaient saillie sous la paroi où pointait l'ombilic déplié ; le thorax, comprimé, était presque figé : le malade haletait. Parfois, il promenait sa main trop maigre sur sa poitrine, comme pour tenter d'en arracher un poids.

Il fallait le ponctionner rapidement, sans autre espoir que de le soulager un peu. J'espérais retirer quelques litres de ce liquide qui lui distendait le péritoine, repoussait tous ses organes et l'étouffait. Quant à la cause du mal ! Tumeur ? Parasite ? Cirrhose ? En tous cas, je ne pouvais rien contre elle.

Je décidai donc de revenir le lendemain avec un trocart spécial, « à ponction d'ascite ». En attendant, nous ne pouvions pas partir sans un geste, nous essayâmes quelques bribes de conversation puis je fis une longue auscultation. Tandis que j'étais ainsi occupé, des hommes et des femmes sortirent de leur cachette et se rapprochèrent. Ils firent un arc de cercle assez vaste entre les cases et nous. Je les entendais parler ; certains riaient, d'autres chantaient. Quelques-uns montraient le malade du doigt, l'apostrophaient puis éclataient de rire en se regardant. Ils semblèrent même ébaucher une danse.

« Décidément, j'en apprendrai toujours, fait le Père Chauvat. Savez-vous ce qu'ils disent ? Ils crient au vieux : « Tu es fini, tu vas mourir, regardez-le avec son gros ventre, il a trop bu, il est plein d'eau ; il va mourir. » Et cela les fait rire. Je n'ai jamais vu une scène pareille. Je me demande ce qu'ils ont contre lui. D'habitude, ils sont assez doux envers leurs malades, vous avez dû le remarquer ; je ne les ai jamais entendus injurier un mourant... Ah, si je ne les aimais pas, je les traiterais de sauvages et je les enverrais au diable. Mais, que voulez-vous, je suis né avec une autre vocation. »

Le vieux, quant à lui, parut indifférent aux moqueries. Il esquaissa un vague sourire qui n'ajouta aucune présence à son visage, regarda autour de lui et baissa la tête.

... D'un geste brusque auquel je ne m'attendais guère il me tendit une calebasse d'arachides ; je saisis quelques gousses. Il me fit signe que ce n'était pas assez. Je dus tout prendre, les poches de mon short en furent pleines. Il me regarda en souriant, l'air détendu et presque heureux. Je lui promis de revenir le lendemain pour enlever l'eau qu'il avait dans le ventre. Au salut rituel, il ajouta de nombreux « soko, soko » (merci, merci).

Les rires et les invectives continuèrent autour du vieux Maadi tandis que nous nous éloignions. Nous n'avions pas à intervenir, cela aurait dépassé notre rôle ; étonnés et troublés nous regagnâmes Fignolé.

Je retournai voir mon malade de bon matin. L'air était encore frais, léger répit avant les trop fortes chaleurs.

Gadé m'avait guidé et portait le matériel.

Mais je ne retrouvai pas Maadi ... Personne au village endormi, à la case du malade abandonné personne.

Cela s'était passé la veille après mon départ, Gadé me le dit tandis que nous rentrions. Ils avaient continué à danser, à rire autour de Maadi, à se moquer de son gros ventre. Au coucher du soleil - Gadé me précisa l'heure en tendant la main vers l'horizon de l'ouest - selon la suite naturelle des choses Maadi était mort. Peut-être les gens de son village l'y avaient-ils aidé ? En tous cas ils s'étaient sentis soulagés : les moqueries pouvaient cesser, le péril s'éloignait.

Car ce mal était un mal très, très mauvais. Il fallait enterrer au plus tôt ceux qu'il avait touchés, sans les cérémonies de la Mort ; il fallait les jeter dans un trou spécial, loin de la fosse commune du village : ils étaient maudits.

Gadé me conta aussi que personne ne devait plaindre Maadi, que personne ne devait le soigner, parce que ceux qui ont « le gros ventre plein d'eau » ne sont plus du village. Il ne faut pas les pleurer : on risquerait de devenir comme eux. On ouvrirait la porte au mal et on gonflerait, on se remplirait d'eau et tous les habitants des cases seraient condamnés. Alors on rit, on se moque de celui qui meurt.

Cela fait bien voir au mal qu'on n'est pas du même sang que sa victime, et le mal ne peut pas passer : le village est sauvé ...

... Et je repensais à la scène de la veille : Je compris combien il est difficile d'interpréter les gestes des hommes de ce pays, et impossible de les juger sur ce qui semble leurs actes, tant leur vie quotidienne est baignée de mythes.

De la gamme peu variée des actions humaines, ils jouent différemment de nous. La valeur que donne l'homme à ces actes les diversifie à l'extrême sous l'uniformité des apparences ; cela nous interdit de juger sur les formes. S'il n'y a pas mille façons de rire, il y a bien plus de mille significations à donner au rire : rire de joie, rire d'émotion, rire presque magique qui veut chasser un malheur menaçant, rires de conjuration, d'exorcisme...

... Oui, la « règle du jeu » n'est pas partout la même. En riant autour du mourant, ces gens n'étaient pas cruels. Tout était dans l'ordre des choses, tel que chacun croyait le connaître. Le malade acceptait son état. Il savait qu'aucun sacrifice n'accompagnerait sa mort, et l'arachide qu'il m'a donnée était son sacrifice ; il me l'avait présentée comme on fait une offrande aux esprits ; exclu de la communauté en dehors de laquelle il ne concevait pas de vivre, il ne luttait pas contre la mort ; avant de mourir et d'être abandonné il avait voulu accomplir ce geste pour que son au-delà ne fût pas troublé.

Il savait qu'on ne lui ferait aucunes funérailles, qu'on ne l'enfermerait pas dans les peaux de vache, qu'il n'y aurait pas en son honneur les longues cérémonies, l'affluence des parents venus de loin, les nuits de danse et les libations de bière de mil qui initient le mort à l'au-delà dans une nouvelle circoncision.

Il savait qu'une heure après sa mort, ou peut-être avant celle-ci, on le jetterait furtivement dans un trou et que tout serait oublié. Son offre d'arachides compensait tout cela ; c'était beaucoup plus qu'un cadeau... Ai-je même compris tout ce qu'elle signifiait ?

*

* *

Walo était riche et très vieux. Il avait trois femmes et beaucoup de mil. Il est mort chez lui, à Louguéré, d'un sort qu'on lui avait jeté et sans doute aussi d'un peu de poison. Mais tout cela a peu d'importance et personne ne songerait à une vengeance.

Cette mort fut un grand événement à travers le pays. Trois semaines, on attendit impatiemment les funérailles : elles devaient être de premier ordre ; chacun s'en félicitait et on en parlait tous les jours à Louguéré, à Djoumté et bien au delà. Mais on ne connaît jamais d'avance la date d'un enterrement ; en règle, il a lieu au cours de la troisième semaine après la mort ; il ne devait donc guère tarder.

Les funérailles représentent la grande distraction namchi. Elles éclipsent de loin le mariage, simple palabre commercial, et, comme la guerre n'existe plus, elles demeurent la seule fête collective, la seule réjouissance, la seule occasion de fabriquer abondamment la bière de mil, ce liquide excitant que les Blancs appellent « pipi » en raison de son odeur et de sa couleur mais qu'ils ne refusent pas si on leur en offre.

En attendant d'enterrer Walo, on accomplit tous les rites funéraires. Le lendemain de la mort, quatre vieux enroulèrent des bandes de « penchewöl », sorte de gabak épais, autour du cadavre assis, les jambes repliées et les bras croisés ; ils le ficelèrent dans cette position fœtale. Ils couvrirent sa tête d'une peau de chèvre et enfermèrent l'ensemble de son corps dans une peau de bœuf. Cela fit un gros sac en forme de haricot.

Ils le portèrent sans cérémonie près de l'Arbre de la Mort, au centre du village, dans un abri de secco où une claie sur pilotis l'attendait. A ses côtés on étendit son arc, on posa son carquois, avec deuxalebasses, l'une de mil, l'autre d'arachides. Puis on le laissa seul ...

... Tous les cinq ou six jours, les vieux sont revenus ; ils ont chaque fois enveloppé le corps d'une nouvelle peau de boeuf si bien qu'il est dans un sac à quadruple paroi ; toujours en forme de gros haricot, il laisse sourdre malgré son épaisseur un liquide nauséabond qui s'écroule au sol dans une auréole humide. Un jeune garçon essaie tout le jour de chasser les mouches.

L'enterrement est proche. Je suis sur le qui-vive et je vais matin et soir à Louguéré où il doit avoir lieu. On dirait en effet que la chose se prépare : le tam-tam résonne toutes les nuits, accompagné de chants au rythme lent et monotone. Tel

un frisson, un long cri de femme les parcourt d'heure en heure. Par bouffées, le vent lourd de la nuit apporte puis entraîne les sons qui s'attachent à mes rêves et m'obsèdent.

De grand matin, les sentiers de brousse s'animent ; vers Louguéré convergent de petits groupes . un homme, une ou deux femmes et des enfants. Ils portent des sacs de mil et des nattes. J'en croise souvent qui doivent venir de loin car ils me dévisagent et quittent le sentier à mon approche pour attendre à une dizaine de pas que je sois passé...

Tout a commencé hier à midi. Quand je suis arrivé à Louguéré, de longues colonnes de poussière dominaient le village. On eût dit une tornade sèche. A quelques pas du mort, une centaine d'hommes et de femmes piétinaient le sol en chantant autour d'un jeune garçon qui dansait : il allait de l'un à l'autre en se contorsionnant ; son regard ne se fixait sur personne. Drapé dans la dépouille fraîche d'une vache récemment sacrifiée, il se tordait, hébété de fatigue et d'alcool. Un étrange bonnet orné de deux paires de cornes d'antilope oscillait sur sa tête au rythme de sa danse. La pointe de l'une d'elles éraflait sa joue gauche qui saignait. Je crois qu'il était le neveu du mort, en tout cas son plus proche parent mâle ...

Épuisé, il faisait parfois mine d'interrompre sa danse, mais le cercle reprenait le chant de plus belle, et le rite continuait. Il dura près de trois heures.

Cependant, un jeune homme a chargé le cadavre sur sa tête. Le gros sac offre peu de prises ; il vacille à chaque pas, et tomberait si un aide ne le soutenait. On le promène autour de l'esplanade, suivi d'une dizaine d'adultes qui frappent dans leurs mains. Dans d'autres cas, cette procession peut être très longue, notamment s'il s'agit d'une femme : on la conduit pour un dernier adieu jusqu'au village de sa naissance, suivie de pleureuses. Pour Walo le circuit est bref et ce préliminaire rituel n'est manifestement qu'un symbole. Dès qu'il est terminé, le sac, dont l'odeur se répand dans l'air chaud et attire les mouches, est rapidement enroulé dans une peau de bœuf neuve et reconduit à son abri.

Danses et chants n'ont pas cessé. Le Père Chauvat me traduit les paroles répétées à l'infini : « Il est mort. Le mil qu'il a planté, c'est nous qui allons le manger. Il est mort. Nous ferons la sauce avec ses arachides. Il est mort..., etc... ». De temps à autre, un couple se détache du cercle et esquisse quelques pas d'une danse lubrique tandis que le jeune garçon, de plus en plus épuisé, suit mal le rythme.

Des musiciens installent les instruments qui serviront tout à l'heure : un tam-tam banal, un tambour décoré long d'environ un mètre cinquante, et les instruments proprement funéraires, grelots, trompes de corne, mais surtout la cloche ; il s'agit exactement d'un double gong qu'un homme tiendra pendant toute la cérémonie et dont il fera entendre les deux notes aux moments importants. Ils posent les instruments dans l'enceinte mortuaire, toute proche de la place où l'on danse. C'est un vaste enclos de terre battue, entouré d'une haie d'euphorbes-candélabres. En temps normal il sert d'abri aux vaches ; il contient un seul arbre, un néré fantastique dont les branches l'ombragent tout entier. Trois piquets de la hauteur d'un homme sont fichés en terre ; le plus haut est fourchu et peint en rouge. J'aperçois à travers le feuillage du néré sept ou huit crânes de bœufs accrochés aux branches ; une de leurs cornes est teintée en blanc et l'autre en rouge. Ils proviennent des animaux sacrifiés en l'honneur des ancêtres.

Trois femmes apparaissent, en grand deuil : elles ont badigeonné leur corps avec un mélange d'huile et d'une terre alluviale ocre, le « kalam », et se sont vêtues d'une énorme ceinture de feuilles qui évoque un tutu. Leur peau rougie luit sous le soleil. Elles se couvrent rythmiquement des barres de métal serties d'anneaux, s'approchent à petits pas serrés et se joignent aux danseurs.

Soudain une trompe sonne. Le silence est immédiat ; le cercle éclate ; les femmes et les enfants s'éparpillent en courant dans les cases. Les trois femmes en deuil s'échappent dans une direction différente des autres en abandonnant leurs instruments. Des pierres sont lancées sur l'esplanade. Il ne reste autour de moi que des hommes adultes et des vieillards. Je les suis quand ils se dirigent vers l'enclos sacré ; ils me tolèrent très bien ; ceux que j'ai soignés viennent échanger les salutations habituelles, les autres m'ignorent, sauf lorsque j'essaie de les photographier. Dans l'enclos tous restent debout ; un long moment se passe sans événement notable ; on s'occupe en palabrant et en chantant...

Le mort arrive enfin. On le pose à terre et l'adosse au piquet fourchu. Alors commence une longue cérémonie dont le sens m'échappe souvent malgré les explications du Père Chauvat. Tout est étrange : les hommes, leurs gestes, ce mort dans son sac autour duquel on tourne, à qui on parle, et surtout l'extraordinaire ambiance sonore qui fait alterner le tourbillon chaotique des chants rythmés par le tam-tam et la cloche funèbre, et les silences absolus peuplés de cigales et de poussière lumineuse. On va répéter pour ce mort les rites sacrés de la circoncision tels qu'il les a subis lorsqu'il était jeune. Seule une petite partie des peuples du Nord-Cameroun a adopté la circoncision qui, chez les Namchi, est la phase suprême de l'initiation, elle-même assez réduite. Elle est pratiquée chez les jeunes garçons de dix à quinze ans et leur donne droit au serment suprême : « Par ma circoncision ». Malheureusement, elle est assurée dans des conditions si déplorables que chaque année les accidents sont nombreux, entraînant des mutilations et des décès.

Sur un rythme ralenti du tam-tam quatre hommes s'approchent du mort et s'accroupissent côte à côte, à faible distance de lui. Chacun tient deux brins de paille dans la main droite ; ils font le tour du cadavre en récitant des formules, tandis que l'assistance chante. Tous les deux pas ils s'arrêtent et tendent la paille vers le mort comme pour la lui offrir. Quand ils ont terminé, ils se lèvent, palabrent, s'excitent, font mine de se battre mais s'éloignent bientôt vers le cercle des spectateurs auxquels ils se mêlent.

Les cris redoublent. Je suis frappé par l'air extatique d'un vieillard presque nu ; son regard est perdu dans le ciel, sa tête oseille au rythme de sa danse, la sueur coule sur son visage et sur son dos...

Ils sont cinq maintenant à s'accroupir en quart de cercle face au sac funéraire, une flûte courte à la main. Peu à peu, la foule se tait et s'immobilise. Alors s'élève un son modulé très doux, puis un autre se joint à lui et finalement les chants des cinq flûtes montent en chœur. Il n'y a ni rythme ni mélodie, seulement ce son qui ondule dans l'air et qu'on ne peut localiser, envoûtant, envahissant, véritable musique née de la brousse. Je crois qu'il a duré très longtemps, mais je n'ai repris conscience que lorsqu'il s'est brisé.

Une voix d'homme entonne un étrange chant syncopé auquel le chœur répond, cependant qu'on amène un phallus de bois ; un vieillard le tranche en l'appuyant sur le mort. Les joueurs de flûte se lèvent. Le chant, d'abord angoissant,

s'apaise et se termine en un cri triomphal, car c'est le chant de la circoncision, celui qu'on fait entendre aux jeunes garçons après l'heure douloureuse qui signe leur initiation

... Un tintement de clochettes, d'abord hésitant, se renforce puis vibre puissamment. Le son aigret entraîne la foule dans une transe prolongée. Les hommes ont maintenant l'allure du vieux de tout à l'heure : ils dansent à un rythme accéléré comme s'ils vibraient avec le son, et se reposent ensuite en se balançant sur place, le regard de plus en plus perdu.

En un éclair, deux d'entre eux se détachent du cercle, touchent le sac mortuaire, saisissent l'arc et le carquois sous l'abri et s'enfuient en courant vers la montagne. A peine ai-je le temps de les voir disparaître qu'un autre se précipite, charge le mort sur ses épaules et prend en courant lui aussi la direction opposée. Je le suis avec les autres, qui ne dansent plus. Au pas de gymnastique nous traversons la place et un sentier ; nous longeons une dizaine de cases et passons, toujours aussi vite, devant les trois femmes en deuil. Personne ne s'attarde ; elles regardent emporter le cadavre, et je vois que l'une d'elles pleure, seul signe de tristesse de toute la journée.

À quelques centaines de mètres du village, le coureur s'arrête et jette à terre son fardeau. Des hommes achèvent de dégager l'orifice assez étroit du tombeau. Aucun monument, pas même un tumulus ne signale sa présence ; c'est en grattant la terre qu'on atteint le couvercle de rônier sous lequel s'évase le puits funéraire profond de deux à trois mètres mais encombré de cadavres anciens. Dans cette fosse commune, je distingue les restes de peaux qui les emmaillote ; il n'y a manifestement plus de place. Le porteur saute dans le trou où il piétine ce qu'il peut : les corps se tassent ; quand il juge cela suffisant, il remonte.

Le mort est resté à côté du tombeau. Un homme avance un poignard presque aussi long qu'un glaive et le plante dans le sac au niveau du cou. De nouveau l'assistance a reformé son cercle silencieux ; des femmes et des enfants apparaissent timidement mais demeurent à distance.

Faisant glisser la lame autour du cou, l'homme découpe la première peau de bœuf et en libère un capuchon de cuir qui découvre la seconde peau, blanchâtre. Il sectionne de la même façon les trois autres peaux ; quand il en ouvre une, les vers jusqu'alors à l'étroit se répandent au sol où ils se tordent. Chaque capuchon est

découpé en lanières qui sont lancées vers les spectateurs. Ceux-ci se battent pour les saisir - ils en feront des « médicaments ». Enfin la peau de chèvre apparaît : suintante, à demi rongée par les asticots, elle laisse voir en partie le visage du mort qu'un ultime coup de poignard met à nu. La peau et la chair ont pâli. Des lambeaux de nez frémissent sous le grouillement des vers ; les yeux ont disparu. Sur le front, de larges plaques dénudées montrent les sutures des os crâniens. Un liquide jaunâtre et nauséabond traverse le menton et coule sur les peaux en un filet gluant.

Dans un silence total un coup de pied expédie le cadavre dans le trou qui est aussitôt recouvert. On place de lourdes pierres pour éviter que les hyènes ne viennent l'ouvrir. Deux trompes, deux immenses cornes d'antilope entaillées vers leur pointe, émettent leur son grave. Les spectateurs s'animent, se prennent à partie, s'injurient, semblent se battre et tirent leur couteau ; d'autres regagnent le village. Les femmes et les enfants se tiennent encore à distance ; ils ont l'air d'avoir peur, et finalement s'enfuient comme au début de la cérémonie.

« Regardez bien, intervient le Père Chauvat, voici la fin.

Je ne sais pas exactement en quoi consiste le dernier rite ; chaque fois que je les questionne, ils répondent de manière évasive ; au fond, ils ne savent pas tous de quoi il s'agit. Les mieux renseignés me disent que c'est la Puissance, l'Esprit qui passe... C'est en tout cas autre chose qu'une idole matérielle, plutôt le symbole incompréhensible d'un Dieu. »

Si un non-initié le voit, il est certain de mourir ou de devenir aveugle dans l'année.

Trois hommes et un enfant passent comme dans un rêve à travers la foule figée. J'entends à peine le froissement des herbes sous leurs pieds nus. L'un d'eux porte un objet ; je j'ai mal vu car je ne désirais pas les choquer et je ne me suis pas approché. Venus de la montagne, ils y retournent sans s'arrêter ; ils regardent devant eux, ignorant tout de ceux qui les entourent... Je reconnais les deux hommes qui avaient emporté l'arc.

Tout est achevé. Les uns retournent à leur case, d'autres assis sous l'arbre palabrent. Le soleil se couche et rosit les hautes herbes sèches et la poussière des pas. La nuit va se passer en danses et en beuveries de « pipi ».

Deux ou trois mois s'écouleront, puis le forgeron du village ouvrira le tombeau. Il tiendra dans la main droite un long crochet en fer et descendra vers le cadavre de Walo. Si le crâne est bien sec, le crochet sera introduit dans l'orbite et le forgeron tirera vers lui en tournant : la tête se décrochera, et il la posera à terre avant de refermer la tombe. Il vérifiera si la première vertèbre cervicale n'est pas accrochée au crâne, car cela risquerait de mécontenter l'âme du mort qui reviendrait tourmenter le village. Il le donnera enfin à la famille.

Walo aura son urne, où sera mis le crâne ; on l'installera au pied d'un baobab, à l'entrée du village, à côté des autres crânes. A chaque saison, on viendra faire des libations sur l'urne, en l'arrosant d'un peu de bière de mil.

Un jour peut-être une panthère ou une hyène ouvrira le pot et dévorera le crâne ; on le remplacera par une pierre blanche de la grosseur d'un poing, et les libations continueront jusqu'à ce que personne ne sache qui vécut dans ce crâne. Walo, devenu un ancêtre, sera emporté vers la montagne où il retrouvera son arc et où personne n'ira plus jamais le voir.

À l'entrée des villages namchi, on est ainsi accueilli par un baobab et des urnes ; les libations ont laissé des traînées blanches sur leurs parois. En soulevant le fragment de poterie qui les scelle, on découvre les ossements blanchis où s'est réfugié l'esprit des morts avant qu'on le libère dans les cavernes de la montagne où il achèvera de se dissoudre. Car aucune âme n'est immortelle ; l'esprit meurt seulement moins vite que la chair,

Violente émotion... Beauté d'un spectacle ? Curiosité, exotisme ? Non. Émotion du plus profond jaillie au contact de ces hommes... Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi j'étais ému. Le pittoresque, le répugnant, l'extraordinaire ? Tout cela même est banal.

Des symboles cachés alors ? Sens de ces gestes bizarres, langage de ces chants et de ces danses ? Les connaissant, les comprendrais-je ?

Alors, d'où venait l'émotion ? Émotion qui me serra physiquement la gorge, pendant ces funérailles ... Pourquoi fus-je au bord des larmes devant le jeune garçon qui dansait, épuisé, devant les enfants de trois ans agités du rythme du tam-tam, ou pendant que les sifflets montaient dans l'air en troublant à peine le silence ? La Mort ? Cette mort déjà anonyme d'un homme sauvage du centre de l'Afrique ? Non, ce n'était pas cela.

Non. Ce fut autre chose, difficile à sentir, plus difficile à dire, troublant comme une naissance ou comme une éclosion.

Il faisait chaud, terriblement. Et sec. L'air brûlant râpait ma gorge. De toutes parts, les plantes piquaient, les bêtes dévoraient, les pierres éclataient. Le soleil tordait les herbes sur le sol dur. Tout n'était que lutte, agression, sécheresse. Le ciel n'était pas bleu, l'air n'était pas léger. La brousse n'était pas même un paysage. La place de l'homme n'était prévue nulle part.

À chaque instant, chaque jour, il fallait combattre, sans même ces vacances de la lutte pour la vie que sont une brise, une source, un ciel dans l'eau ou le sourire multicolore du soleil dans une goutte de rosée.

Dans cette brousse hostile où quelques mètres carrés de terrain seulement appartenaient à l'homme, autour de laquelle régnait la masse confuse de la vie animale et végétale ; dans ce lieu où depuis le commencement du monde ne jouaient que les forces naturelles, ils dansaient...

Inutilement, pour un mort, ils revivaient les règles compliquées de leurs cérémonies.

Inutilement, en sachant que ces gestes ne les feraient ni plus riches, ni mieux nourris, ni mieux abrités.

Comme une mélodie qui naît dans un orchestre après la confusion des premiers accords, la pensée humaine sur la mort naissait au milieu d'eux.

Elle était fragile, faible, inconsciente d'elle-même, ignorante de sa place, de son sens, de sa valeur. Mais, de ces gestes inutiles accomplis pour un mort ne devait-il pas naître un jour, un jour terriblement lointain, les *Pensées* de Pascal, les rêves des poètes et toutes les méditations du monde ?

Balbutiements spirituels, émotion de cette pensée naissante, de ces êtres pour qui tout sur la terre est difficile, et qui s'assemblent autour d'un cadavre au lieu de l'abandonner aux bêtes.

*

* *

Mon dernier soir à Fignolé ! Je m'avance sur la terrasse ; mon pas fait timidement craquer le sable. Assis à terre comme un sage oriental, les jambes croisées sous lui, le Père Mègret regarde la montagne et le ciel.

« Venez donc, docteur, regardez comme notre feu est beau ! »

Le soir semble adouci par le vent. Par moments, une bourrasque gronde à travers la brousse, s'approche en vrombissant, se glisse dans le feuillage des arbustes et caresse mes cheveux avant de s'enfuir vers la plaine. Puis c'est le silence, l'arrêt de tout souffle, une pause totale. L'air ni froid ni chaud, ni même tiède, est totalement impalpable, tellement inexistant que je ne sais plus bien où finit mon corps.

Les étoiles commencent à percer la clarté diffuse du ciel et, sur la montagne, des langues de feu rougeoient.

Nous avons, la veille, incendié quelques herbes pour marquer le sommet de notre ascension et le vent a dispersé la flamme qui ceinture maintenant la montagne. Elle descend en un front continu, progresse au gré des rocailles et des traînées d'herbes sèches, s'avance par à-coups en bondissant ou disparaît dans un trou obscur. D'ultimes colonnes de fumée où planaient les vautours au coucher du soleil tournoient après son passage, au-dessus des zones consumées.

« C'est beau, n'est-ce pas ? »

Oui, c'est beau. C'est beau de s'offrir une montagne en feu pour la simple joie de créer la lumière et des ombres. Rome n'était pas si vaste lorsque Néron l'incendia !

La nuit qui s'épaissit avive les lueurs de l'incendie. Parfois une reprise de violence décuple la flamme ; la lumière rouge trace de vagues ombres autour de nous et, pendant quelques secondes, éblouit les étoiles.

Est-ce imagination ? mais je crois sentir la chaleur ... On n'entend aucun bruit, mais je sais comme doivent crépiter les hautes herbes quand la flamme, après les avoir léchées en rampant, bondit soudain et les mord, les brise, les écrase et les anéantit en une poussière noire qui volette au-dessus du foyer ; Je crois entendre craquer les rares troncs qu'elle a embrasés, ces troncs qui vont brûler plusieurs heures en arrière-garde et s'effondreront en étincelles.

« Le feu, c'est une force ici, me dit le Père. D'ailleurs, c'est toujours une force, une voix. Ça ne vous appelle jamais, un brasier ? Pensez aux feux de la Saint-

Jean, quand on se groupe autour des flammes et qu'elles montent, aussi exaltantes qu'une prière ! »

N'est-il pas arrivé à chacun de nous de demeurer longtemps à contempler une flamme, face à face, j'allais dire « les yeux dans les yeux », et de la trouver belle, de ne pas pouvoir se détacher de son miroitement. avant qu'il ne s'affaiblisse et ne meure ? On le cherche même dans ces hésitations incandescentes qui parcourent le brandon qui s'éteint...

Mais ici, c'est autre chose, le feu !

Il règne tellement plus puissant que celui que nous connaissons ! Il domine la brousse, qu'il ravage à chaque fin de saison sèche, et il domine l'homme pour le combattre ou pour l'aider. J'ai vu l'incendie de Garoua : une ville indigène flambe aussi vite que la savane, car ce n'est comme elle qu'un peu de paille sur de la terre. De case en case, au gré du vent, la flamme passe et s'étend ; les ruelles tortueuses ne la gênent guère ; elle n'est brisée que par ces coupe-feux que sont les larges voies européennes. En une nuit, quatre cents cases ont brûlé.

Je pense au feu qui aide l'homme, aux feux de débroussage qui préparent le terrain aux cultures, aux cercles de flammes des chasseurs qui assiègent le gibier, l'affolent et le contraignent à passer là où les sagaies l'attendent ; à la présence du feu familial dans les cases, que les fillettes attisent de leurs joues gonflées avant de faire cuire la boule, ce même feu de case qui brûle les bébés endormis.

Il y a aussi le feu mystérieux, peut-être sacré, comme le feu de foudre qu'on n'utilise jamais et qu'on n'éteint pas. C'est le feu sauvage, le feu premier du monde, le dernier feu libre, le feu que captura un jour le seul être qui n'avait pas peur de lui, cet être qui, à cause de cela, est devenu un homme. Le feu s'Afrique est encore insoumis. Partout présent, il n'est guère apprivoisé et, comme les chevaux des steppes américaines, il court plus souvent à travers la brousse qu'il ne sert l'homme.

... Tandis que nous rêvons en silence, le vent nous apporte par bouffées les cris d'un oiseau de nuit et l'odeur des herbes brûlées. Si je ferme les yeux, des images de France déjà désirées et nostalgiques passent, imprécises, et reviennent avec le souvenir des tas de feuilles mortes qui fument dans les jardins publics.

Illustrations du chapitre VI.

Fig. 17. "On installera son crâne au pied d'un baobab,
à côté des autres crânes."

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 18. "La flamme progresse au gré des rocailles
et des trainées d'herbes sèches".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre VII

TOURNÉE DANS LES MONTS MANDARA

[Retour à la table des matières](#)

Venant de Fignolé nous avons dû nous arrêter à nouveau quelques jours à Garoua ; les rives de la Bénoué bruissaient du travail des lavandières, les artisans s'affairaient toujours autour de la place du marché.

Mais tout cela me parut bien civilisé: les lumières électriques, le kilomètre de chaussée goudronnée, les journaux venus par avion en moins de trois jours nous rapprochaient curieusement d'une Métropole soudain plus présente.

On racontait dans la ville que des menaces d'agitation se précisaient sous l'influence de l'U.P.C. ; l'Administration aurait dû intervenir pour éviter que les Foulbé, sur l'impulsion du Lamido, ne sabrent ces Kirdi du Nord et du Sud qui ne leur disaient rien de bon. Je ne pus vérifier l'origine de ces bruits qui nous rappelèrent, après les heures sereines de Fignolé, le trouble qui s'empare du pays.

Notre route nous fit passer au large du Tingle que je regardai longuement. Les herbes desséchées de la montagne devenaient roses sous les dernières lueurs du jour. Les Fali devaient remonter vers leurs cases, le Père Baillère dans la sienne préparait sans doute son repas, et là-haut, au delà de l'Échelle, à quoi songeait le Maître de la Terre ?

Le camion stoppa quelques heures au cours de la nuit ; le chauffeur nous conduisit vers une paillote d'où venait un brouhaha de conversations. Elle servait de restaurant aux routiers sur cette piste assez fréquentée. On nous prépara une assiettée de riz, un peu de viande et de la bière, servies dans une sorte de cabinet particulier qu'une paroi de bambou séparait de la salle commune.

À l'aube nous n'étions plus loin de Kaélé. Les galeries forestières avaient disparu depuis longtemps. Quelques grands arbres isolés témoignaient seuls qu'autrefois la forêt avait pu régner sur cette terre maintenant couverte d'une savane rabougrie. Les villages par contre se multipliaient, curieux avec leurs cases au toit plat et leurs greniers à mil cylindriques coiffés d'une coupole où béait une ouverture circulaire. Ils avaient l'air d'être les alvéoles de quelque guêpe géante plutôt que des habitats humains.

Traversant Kaélé, poste administratif et commercial, le chauffeur dirigea son camion vers la piste de Maroua et nous déposa après dix kilomètres devant la mission de Lara, notre but provisoire.

Au contraire de N'Doudja, mission balbutiante, de Fignolé à peine mieux accrochée sur un terrain encore en friches, Lara semblait déjà une entreprise solide, bien implantée, maintenant au travail après les dures étapes de la création. Bâtiments de ciment et de tôle, catéchumènes nombreux, va-et-vient dans la cour et devant l'école, niveau de vie des missionnaires peut-être un peu plus élevé qu'à Fignolé : tout affirmait cette assurance, cette stabilité d'édifice déjà mûr.

Un certain rythme de vie aussi, plus lent, moins inquiet, incarné par la tranquillité débonnaire du Père Pasquier, toujours prêt à temporiser devant les ennuis et à transformer les anicroches en plaisanterie souriante...

Lara allait devenir le lieu de notre plus long séjour, où nous resterions jusqu'au retour en France. Mais ce premier passage fut bref - deux nuits de repos, le temps de déposer le reste de nos caisses et d'y prendre quelques objets, et un nouveau camion, saisi en auto-stop sur la route, nous emmenait vers Maroua.

Kaélé-Maroua : cinquante kilomètres, une heure de route ; c'est dire si la chaussée est bonne. Des pointes de quatre-vingts kilomètres-heure font oublier la tôle ondulée, puis un coup de frein brutal nous bloque devant un radier qu'il faut franchir au pas sous peine de déchirer les pneus et de verser dans le mayo desséché.

À mi-chemin, le pic de Mindif. Il est célèbre : Jules Verne le fait contempler aux héros de *Cinq semaines en ballon* ; Gide l'a admiré et le compare justement au Pain de Sucre de Rio. D'où qu'on vienne on l'aperçoit de loin, isolé dans la plaine, pareil à un immense dirigeable qui aurait piqué du nez et se serait pétrifié là. Il domine le village foubé où la route longe les bâtiments blancs d'une école et d'un dispensaire vétérinaire. Dénudé, car ses pentes trop abruptes ne retiennent pas la terre, il se profile brutalement, phénomène minéral. Sa pointe ne trace à midi sur la plaine qu'une ombre minuscule. L'air chaud qui s'élève du sol estompe la netteté de ses contours, et semble l'éloigner. Jusqu'à l'entrée de Maroua on voit ce doigt déconcertant pointé vers le ciel.

De Maroua je ne connaîtrai que l'aspect immédiatement touristique : les allées ombragées de grands arbres, le marché et ses foules, et le mayo qui ne tarit pas même au plus fort de la saison sèche ; à l'entrée de la ville un beau pont métallique le franchit ; les lavandières creusent les bancs de sable de trous où s'infiltre une eau pure et déploient à l'entour le linge qu'elles ont fini de laver.

Depuis notre arrivée, la cour de la mission ne désemplit pas : les colporteurs nous assaillent ; ils savent que des clients probables sont là et ils en font le siège. Ils ont raison d'ailleurs de venir car leurs articles sont beaux : poufs décorés de lanières et de pompons, jouets, sacs, portefeuilles en peau d'iguane et de caïman. Les cuirs de Maroua sont célèbres ; tout un artisanat vit de leur production, souvent d'excellente qualité.

Au marché, entre les vendeurs kiridi descendus des montagnes pour proposer leurs poteries, leurs arcs, quelques légumes, circulent de grands Foubé dégingandés aux bras chargés de coussins et de sacs. Ils harcèlent les étrangers, se disputent à qui les retiendra, proposent des prix exorbitants qu'on rabaisse par une suite d'enchères à l'envers jusqu'à ce qu'ils crient : « À ce prix-là je ne gagne plus rien ! » Ce qui ne les empêche pas de vendre. Savent-ils vraiment ce qu'ils gagnent ? Ils paient eux-mêmes aux artisans des prix dérisoires pour des achats traités en bloc et ne font pu de compte sur la valeur de chaque article. Valeur bien imprécise en effet - elle dépend plus des besoins du moment que des qualités propres de l'objet, le seul élément irréductible étant le prix d'achat de la matière brute ; le travail n'est pas incorporé au prix de revient.

L'achat est-il conclu ? On s'apprête à le régler comme convenu. Le Foulbé s'étonne et explique : « Je t'ai fait ce prix-là parce que j'ai besoin de vendre, mais là-dedans il n'y a pas de bénéfice pour moi ... Donne-moi cinq francs cadeau ! »

Nous ne nous attarderons pas à la Mission de Maroua, si accueillante soit-elle. Nous ne sommes venus là que pour accéder aux montagnes, chez les Matakam et les Mofou ; dès le lendemain de notre arrivée, un pick-up des Ponts et Chaussées nous conduit à Mokolo.

Le soir tombe à quelques kilomètres de Maroua. La piste est bonne ; pendant un quart d'heure elle passe sous des arbres au feuillage léger qui diffuse la lumière poussiéreuse du soleil couchant. L'air fraîchit ; le tracé plus sinueux commence à s'élever, et la nuit nous masque l'apparition des premières montagnes.

Arrivé à un carrefour le pick-up quitte la route de Mokolo, s'engage sur une piste étroite et cahoteuse jusqu'à la place d'un village. Nous sommes à peine arrêtés que des cris, des appels, des gens affluent de tous côtés. De jeunes garçons s'approchent en criant du chauffeur, mais dès qu'ils nous voient, ils se font plus silencieux, nous adressent quelques mots que nous ne comprenons pas et se groupent autour de la camionnette. Les phares percent la poussière où remuent les jambes noires et luisantes. Le chauffeur revient de chez le lamido auquel il a livré un paquet ; le chef ayant appris que deux Blancs passaient dans son village nous invite à nous reposer un moment sous sa case.

Nous traversons la place jusqu'à l'entrée du saré. Un serviteur nous rejoint ; il nous guide à travers une suite de cases et de courettes jusqu'à une cour assez vaste qui nous semble carrée. Une lampe à pression accrochée à un mur nous éblouit ; son halo lumineux nous cache même tout d'abord la petite véranda sous laquelle se tient le chef.

« Je suis très, très heureux de vous voir à Zamaï. Asseyez-vous. .. »

Ce lamido semble bien moderne, pour le chef d'un village assez secondaire ... Il nous désigne des fauteuils de rotin et s'assied face à nous. Bizarrement vêtu d'un boubou trop long et trop étroit, son corps immense contraste avec une tête minuscule aux joues creuses et au crâne rasé. Durant toute la soirée un demi-sourire ne quittera pas son visage qu'il caressera souvent de ses longs doigts bronzés. Il frappe dans ses mains : « Femme ! » Une femme à la peau très sombre s'approche, met un genou à terre et attend.

« Qu'est-ce que vous voulez boire ? Cognac, whisky, orangeade ? »

Nous répondons « orangeade ». La femme revient bientôt avec trois verres, une bourma d'eau et un flacon de cognac. Le lamido de Zamaï saisit amoureusement le cognac, le contemple par transparence face à la lampe, nous le présente et déclare fièrement -

« Ça, c'est mon Martell, une boisson pour les hommes ... Mais l'orangeade ... Pourquoi vous ne prenez pas de cognac ? »

Il a un léger accent nasillard, quelques hésitations dans le choix des mots, mais il parle relativement bien le français. Il remplit nos verres de sirop et d'eau, puis le sien, moitié cognac, moitié eau ; la boisson est fraîche.

« C'est bien comme ça, n'est-ce, pas ? C'est bon ... mais quand j'aurai le frigidaire, on pourra boire beaucoup mieux... J'attends depuis longtemps pour l'avoir... ça finira par venir. »

Il plisse les yeux d'un air finaud

« Le Commandant m'en donnera cadeau ... Oh ! Je n'ai rien demandé. Il ne faut jamais demander, ça vient tout seul mais on doit attendre... Si on demande on a l'air d'être toujours à réclamer et on ne reçoit pas plus... Pour avoir tout, il faut être malin... Ce n'est pas fini, vous savez... il me faut beaucoup de choses ; mais ça viendra... »

Il se tait, savoure son cognac, remplit nos verres et le sien.

« Vous venez de Paris ? C'est beau, Paris... J'y suis parti l'année dernière avec l'avion. Il y en a des choses ! Des belles autos, et les boulevards, hein ?... Je veux y retourner cette année ... Avec la délégation de l'Ateam... Vous savez ? On va au défilé du 14 juillet et aux grands dîners avec le Président de la République... On mange bien, et beaucoup, et tous les jours du champagne ...

« Mais, reprend-il très animé, ça non plus, il faut pas demander ; il vaut mieux attendre : j'ai des ennemis, ils veulent prendre ma place. »

Renversé dans son fauteuil, il a l'air satisfait, et poursuit son monologue. Quand il s'excite son débit s'accélère, et nous ne comprenons guère ce qu'il raconte ; pour avoir l'air de le suivre, j'émetts de temps en temps un « oui » ou un petit fragment de phrase qu'il coupe en reprenant son discours. Parfois il semble

quêter une approbation que je ne lui ménage pas, et je réponds à ses questions d'un signe de tête et d'un sourire.

Tour à tour il aborde la description de Paris, une dissertation sur la beauté des femmes, une autre sur la puissance de Dieu, puis il s'arrête à un pèlerinage à la Mecque. Je ne comprends d'abord pas s'il l'a fait ou si ce n'est qu'un projet ; finalement je saisis que ce serait très bien si le Gouvernement le lui payait comme c'est arrivé à d'autres... Il a l'air de penser : « Qui sait si ces deux-là ne pourront pas m'aider, ils sont peut-être bien vus à Paris ? »

Il parsème son discours de sentences fleuries sur le Paradis et la grandeur de Dieu, sur la parenté des religions, la sienne, de Mahomet, et la nôtre, du Christ. « C'est tout près, vous savez, tout près, tout près ... Mais il faut savoir trouver l'esprit. Rien que l'esprit, continue-t-il en terminant son cognac... Dans les livres, ce qu'on dit c'est la lettre . C'est bon pour le peuple. »

Mais le temps passe et je ne tiens pas à rester là toute la nuit. Prudemment, j'avance que la voiture a encore beaucoup de chemin à faire et que nous ne voulons pas nous attarder.

« Oh, vous avez encore bien le temps... Ne vous en faites pas pour le chauffeur, ce gens-là sont faits pour attendre !... Tenez, poursuit-il en se levant pour prendre un dossier, regardez ça : c'est mon travail. »

Je feuillette un recueil épais de listes où il est question d'hommes adultes, de femmes, de vaches...

« Ils sont riches ici, très riches ; ils ont des vaches, beaucoup... Mais ils ne les font pas voir : elles sont cachées dans la montagne, jusqu'en Nigéria. Alors pour l'impôt j'ai un gros travail... Ici, ils sont des sauvages, tous des Kirdi, c'est très difficile ; on leur demande seulement six cents francs mais ils ne veulent pas donner.

« Cognac ? Non, orangeade ? Moi, je prends un peu de Martell...

« ... Oui, du travail, il y a beaucoup, on peut pas tout faire ; parce que le recensement, il est vieux, il a plusieurs années. Alors ils disent tous qu'ils n'ont pas à payer tout ça d'impôt, et il manque toujours de l'argent... Le Commandant, lui, il veut pas comprendre, alors moi je donne toute la différence... »

Il nous regarde en riant.

« Quand il saura, le Commandant, il ne voudra plus m'enlever les villages des Kirdi... »

Il termine d'un trait son cognac et pose le verre bruyamment sur la table. Il y a encore tellement de sujets de doléances que nous risquons de rester là toute la nuit ! Si seulement le chauffeur klaxonnait ! Il n'osera jamais...

Je fais mine de me lever.

« Alors vous serez bientôt à Paris ? J'ai beaucoup d'amis là-bas, dans la politique, partout. Le ministre, il est venu au Cameroun, chez moi. Alors ceux qui disent que je ne serai plus à l'Atcam l'année prochaine, ils se trompent ... Je ne dis rien mais on verra ! »

Je lui souhaite évidemment tous les succès, puis nous quittons nos sièges. Il vacille un peu, le « grand chef musulman », le représentant démocratique des populations du Nord à l'Assemblée Camerounaise... Il nous fait l'honneur de nous accompagner quoique sa démarche soit légèrement hésitante.

À la case d'entrée nous le remercions de son accueil dont la cordialité nous a touchés malgré quelques défauts trop apparents, nous échangeons nos salutations... avec des promesses de nous rencontrer à Paris. « Soko, soko. Au revoir. » Cela dure une bonne minute, et le pick-up, après avoir patiné sur le sable, démarre bruyamment.

*

* *

Comme tous les montagnards du monde, les Matakam sont marqués par le site où ils vivent. Ils en ont la rudesse, les traits abrupts, l'inaccessibilité. Un charme prenant aussi.

Leurs cases sont uniques en Afrique : les toits hauts, pointus, aux douces inflexions de pagodes, se juchent à tous les étages des pentes, sur les petites esplanades ménagées par les rocailles.

D'abord on ne voit pas les villages, tellement ils se fondent dans l'ocre et le grisé du sol dont ils sont issus, et le pays semble désert. Puis on découvre une

case, par hasard, profilée sur le ciel ou terré entre les pierres. D'autres peu à peu apparaissent, comme semées par un mauvais plaisant sur un paysage auparavant nu. L'œil s'exerce, s'excite, et on aperçoit bientôt une foule de ces petits murs, de ces cases, de ces courettes où jouent les enfants et où les poules picorent la poussière.

En réseau enchevêtré sur les flancs de la montagne, des sentiers caillouteux courent des crêtes au fond de la vallée, desservant les saré, les petits champs où la terre ne tient que grâce à une murette de pierre, et les points d'eau.

Sur la route des Kapsiki, des hommes descendent vers Mokolo. Ils vont au marché vendre le bois de brousse qu'ils portent en longs fagots équilibrés sur leur tête. Ils sont nus, plus nus que tous ceux que j'ai vus jusqu'alors. Une courroie ceint leur taille, et une peau de chèvre y pend, accrochée au niveau des reins. Des femmes aussi descendent vers Mokolo, horriblement chargées. Pour vendre cinq ou six francs d'ignames, elles ont marché plusieurs heures, d'un pas rapide, ample et balancé. Leur taille légèrement cambrée semble figée par le fagot instable sur leur tête. Des anneaux de cuir et de bois alourdissent leurs jambes, des boucles en forme de hameçon parent leur visage. A leur ceinture pend le pagne le plus étrange que je connaisse : un pagne de fer forgé, fait de languettes métalliques fixées côté à côté à un anneau dans un aspect qui rappelle vaguement celui d'un gros peigne aux dents très longues. A Mokolo, plus prosaïquement on l'a surnommé la « grille d'égout ».

C'est que les Matakam sont des métallurgistes de classe, traitant dans leurs hauts fourneaux le minerai de fer de la Nigéria. Délaissant de plus en plus ces techniques complexes ils puisent maintenant la matière première dans les débris de camions, qu'ils fondent, coulent en lingots et forgent. Leurs armes métalliques, lances, couteaux de jet, pointes de flèche, sagaies, les vêtements de leurs femmes, les bijoux, les pipes sont tous l'œuvre des forgerons de village.

Notre passage est bref et nous devons repartir pour le pays des Mofou. À la fin de notre dernière journée à Mokolo, un garçon de la montagne qui descendait en ville passa avec son instrument de musique. Il s'accroupit près de nous sur une roche, posa sur ses genoux la caisse de résonance de sa petite harpe et fit vibrer doucement les cordes. L'air n'était pas riche, le talent de l'artiste bien faible ; les quatre notes se répétaient sur un rythme syncopé comme si, incapable de com-

prendre la valeur d'une mélodie, le musicien revenait malgré lui au tam-tam. Il joua une dizaine de minutes, puis nous sourit et continua son chemin.

Tandis qu'il descendait vers la vallée, je ne voyais plus que son bonnet de peau de rat qui semblait courir entre les rochers.

*

* *

A quelques kilomètres à l'ouest de Maroua, sur le flanc d'une colline. Dans ma poche les sulfamides, dans les bras de Louis des antiseptiques ; le Père Tabart nous guide. Dans la chaleur de cette fin d'après-midi il est dur de monter vers les cases éparpillées de Makabaï, village Mofou. Les enfants meurent là-haut de broncho-pneumonie à la suite d'une épidémie de rougeole. Leur peau mate et granitée, séchée par la fièvre, est bien différente de celle des rougeoleux de chez nous, mais les yeux larmoyants, le nez morveux font le diagnostic. En soi, la chose serait peu grave si ces gosses mal nourris, mal protégés contre le refroidissement nocturne ne faisaient pas tant de complications oculaires et pulmonaires. Leurs parents refusent l'hôpital où d'ailleurs le médecin, seul pour cent mille habitants, ne saurait trop qu'en faire.

... En redescendant, détour par un saré un peu plus isolé, un peu plus grand : celui du chef. Un vieillard, traits fins, regard acéré. Il nous accueille les bras ouverts. Sa femme s'approche en boitant et, me prenant pour Ranchet qui l'a guérie quinze jours auparavant d'une plaie gangréneuse, m'accable de remerciements et m'offre un superbe poulet. Deux fillettes adorablement jolies nous épient à distance du saré. Le Père leur fait signe d'approcher. Elles sont ornées de perles multicolores, d'anneaux de fer, de lanières de cuir ; leurs jambes sont peintes d'une huile ocre ; leurs seins commencent à poindre sur des poitrines encore infantiles. Elles avancent vers nous curieusement accroupies. Impossible de les faire lever. J'insiste, désireux de photographier leurs bijoux. Non, elles ne se lèvent pas. La plus âgée accepte seulement de prendre une posture moins recroquevillée mais reste prosternée ; les jambes tendues, le tronc incliné, les mains sur les genoux...

Elles garderont jusqu'à la fin de l'entretien cette attitude de pudeur et de respect car on ne se met pas debout devant l'homme inconnu.

« D'où viennent-elles ? » demande le Père. « Je ne les connais pas. »

Le chef tend le bras vers le nord : « Douroum. »

On les a envoyées de là-bas en cadeau pour son fils aîné... Au nom de Douroum les deux sauvagesses ont souri.

Au pied de Makabaï, entre le mayo et les montagnes, Maroua étend le vert de ses arbres et le chaume de ses toits. Sans la blancheur des bâtiments officiels groupés sur les premières collines, on croirait à peine une ville mais plutôt un très grand village. Seuls les plus aigus des bruits de la vallée percent la nappe de silence qui la recouvre. Bruits de moteurs, cris d'enfants ; plus proche, brutal et insolite, le chant d'un coq qui doit prendre le crépuscule pour l'aube. Galdima, un des fils du chef, redescend avec nous. C'est un « évolué ». Il vit à la Mission depuis trois ans et parle français, chose précieuse chez un Mofou. Garçon curieux, intelligent, à la fois amical et sauvage, il a quelque chose d'asiatique dans son comportement, et, par on ne sait quoi, il inspire une méfiance que son amabilité et sa complaisance ne justifient pas. Fils de chef, instruit, plein d'orgueil, cet adolescent trop long au visage trop fin est mal à l'aise en face de nous, partagé entre le respect et la fierté. Le Père Tabart l'a choisi comme guide et comme introducteur pour la tournée des jours suivants chez les Mofou de la montagne.

*

* *

Douvangar, massif montagneux du pays des Mofou, a donné son nom farouche à un village et à un clan.

Sur cette terre sans Blancs, sans plaines, sans sol arable, les Noirs ont forcé leur génie pour accrocher leur vie aux rocs hostiles et se sont isolés d'autant plus fortement qu'ils ont enfin pu réussir.

Depuis combien d'années reconnaissent-ils pour chef le vieux Mangalla ? Mangalla qui se vante de n'être venu qu'une fois à Maroua - c'était en 1937 - pour

refuser à l'Administrateur l'autorisation de vacciner son peuple... Mangalla aujourd'hui en fuite, tandis que pour la première fois on a pu pénétrer dans son village, vacciner les hommes, et repartir sans recevoir de flèches.

Il est vrai que le saré du Vieux a été brûlé. Par qui ? ... Que bien des Anciens l'ont accompagné dans sa fuite à travers les montagnes et ont promis de revenir, vengeurs. Mais que pourront-ils ?... Si les Mofou veulent les Blancs, si le nouveau chef, fils renié de Mangalla, réclame un missionnaire, si les Mofou descendent vers la plaine, si la fissure de l'Afrique s'insinue jusqu'à Douvanger et les sépare de leur peuple ? Ce peuple qui a laissé partir le Maître de la Terre en prison, la corde aux pieds, entre deux soldats ...

Nous arrivons dans une ambiance tendue par cette révolution. Qui sommes-nous ? Que voulons-nous ? Le jeune chef encore craintif a posté des guetteurs à toutes les passes, et régulièrement ils se hèlent de roc en roc. Leurs lances se découpent sur le ciel lorsqu'ils sortent de leur poste de garde.

Quelques hommes à la mine austère, cérémonieuse, peu cordiale, nous accueillent dans le campement au pied de Douvanger. Ils nous tendent les calebassés d'eau, des poules et un mouton, hommage du chef. Galdima les remercie : « Cissé, cissé gadek », et ils remontent par les éboulis sans avoir souri...

Nuit vaguement inquiète. Un feu s'éteint dans la cour. Un autre brûle sur la montagne, rouge à côté de la blancheur des étoiles. Parfois un cri ou un aboi de chien. Ou, plus près, comme des pas autour du campement.

Douvanger est encore trop en émoi pour que nous y montions dès notre premier jour. Ce matin nous partons pour Douroum qui commande le massif suivant, à une dizaine de kilomètres.

...La montagne est devenue un amphithéâtre aux gradins de un mètre de haut et à peine plus profonds, succession de petites terrasses où traînent des restes de tige de mil de la saison dernière. Nous escaladons péniblement, les jambes chargées de trois heures de marche rapide, par 35 ou 40°, les gourdes vidées, le casque ramolli de sueur. Je comprends le prix de la terre retenue par ces constructions, terre remontée de la plaine à dos d'homme et renouvelée à chaque saison sèche, après les grandes pluies.

Des guetteurs là aussi nous annoncent. Je ne les vois pas mais leurs cris ricochent à la façon des échos. Marche fatigante, que le Père, poussé par sa foi et son enthousiasme, semble trouver légère : il est le premier missionnaire à évangéliser les Mofou.

Un énorme cheval de frise, ceinture d'épineux entassés, fait le tour du massif et nous barre le chemin. Galdima nous le fait traverser par un passage en chicane : nous pénétrons dans le Douroum. Galdima, à demi caché par un rocher, déploie un mystérieux paquet qu'il n'avait jamais voulu lâcher... Il revient dans un pantalon blanc au pli à peu près impeccable, vêtu en vrai fils de chef.

Un sentier moins rude maintenant ; il s'élargit en une véritable allée bordée de curieuses petites pierres levées. Ça et là des cases où j'entrevois des visages tendus vers nous. Un tournant, un dernier bloc. Le sentier s'infiltré entre d'énormes tables de pierre certainement alignées de main d'homme.

Solennel, le chef du Douroum. nous attend sous un arbre, à cent mètres de son saré :

« Ze-zeï ?

- Iô oua ... Cissé, cissé gadek ¹⁰ », répond-il d'une voix grave en joignant ses deux mains qu'il balance onctueusement.

Nos cinq porteurs posent les provisions, les cadeaux et les médicaments sur les pierres tabulaires. Premier hommage, nous offrons deux pintades tuées en chemin par Louis. Sur un signe du chef, des serviteurs amènent un mouton, nous le font palper et le ramènent.

Nouvel échange de compliments. Galdima et le Père expliquent leur visite, disent qu'ils sont très heureux de l'accueil des Mofous du Douroum, qu'ils viendront bientôt s'installer près d'eux et que certainement ils s'entendront bien avec eux, que d'ailleurs ils allaient le prouver tout de suite en les aidant s'ils en avaient besoin, par exemple en soignant les malades. On me présente, expliquant que je suis un docteur, un vrai, comme celui de Maroua. Le chef répond par de nouveaux souhaits de bienvenue et dit qu'il sera bientôt un grand ami du Père. Puis il appelle un homme, lui murmure quelques phrases, et l'homme part en courant jusqu'au pied d'une paroi rocheuse concave qui domine la vallée. Là il hurle. Il répète la

¹⁰ Ça va ? - Oh oui... Merci. merci beaucoup.

phrase du chef, que le roc répercute jusqu'au plus lointain malade... A plusieurs reprises, le héraut lance son appel ; un dernier cri, presque un chant, et la voix se tait.

Les malades vont monter de toutes les cases, que le saré du chef domine ; ils vont monter clopin-clopant, courbés sur leurs bâtons, traînant leurs jambes ulcérées enrobées dans des pansements de feuilles ...

Le chef du Douroum nous invite chez lui. Un véritable château-fort. Murailles de pierre hautes de plusieurs mètres, incroyables portes de bois, planches uniques débitées à la hache dans quelque tronc équatorial.

Puis une cour. À droite un escalier à demi couvert, entre des constructions. A gauche, surplombant l'abîme, deux hautes pierres levées minces, fines, symbole de quelles magies ? Objet de quel culte ? À leur pied, des urnes, des fragments de poteries... Nous devons être discrets, et je repars avec mes questions.

Le chef nous précède dans l'escalier. Sa chéchia rouge, son boubou blanc, vêtements de grand luxe ici, lui donneraient l'air d'un quelconque marchand foulbé s'il n'avait très grande allure, un visage noble et surtout le Collier, ce fameux collier de dents de panthère que les chefs du Douroum. se transmettent et enrichissent des canines des plus belles bêtes tuées à coups de lance dans la région ...

Nouvelle cour, nouvel à-pic. Là encore une pierre dressée, coiffée cette fois d'un chapiteau sculpté. Sur un trône de pierre le Chef s'assoit et nous invite à prendre place face à lui. Tout se déroule alors avec une solennité protocolaire. Quatre vieillards vêtus de peaux de bête passent pliés en deux et s'assoient à droite du chef. Derrière nous dans une case, contre des tam-tams gigantesques, d'autres vieillards semblent nous ignorer et boivent en palabrant la bière de mil autour d'un feu.

Le Père sourit au chef, qui lui répond. Les vieillards joignent les mains à plusieurs reprises. Nouveaux compliments :

« Zé-zeï, commence le Père.

- Iô oua. »

Silence. Nous donnons des cigarettes et de menus cadeaux. Remerciements, nouveau silence.

Les vieillards commencent alors à claquer curieusement leurs doigts en chœur, rythmiquement, en balançant la tête tandis que le chef ne nous quitte pas des yeux et nous contemple d'un air à la fois amical et cérémonieux. Longtemps les doigts claquent... puis un nouveau silence, car tout le cérémonial est rythmé d'instant muets qui font sa noblesse. Un vieux s'agenouille maintenant devant nous ; il a peine à se prosterner à nos pieds, mais son front touche quand même péniblement le sol qu'en tournant la tête il effleure d'une joue puis de l'autre. Ses compagnons battent lentement des mains... Le chef nous regarde toujours ; il palpe le collier...

L'un après l'autre, les vieillards se relaient dans l'hommage puis, sans se faire remarquer, s'en vont. Détendu, moins digne, moins raide, le chef se lève et, devenu un hôte affable, nous pilote à travers son saré ; des couloirs sombres où s'ouvrent des cases rondes, des femmes accroupies, un bébé au sein, des chèvres, des hommes qui s'effacent à notre arrivée et s'inclinent devant le chef, de la fumée, des lueurs de ciel à travers un chaume qui s'effrite, quelques rythmes de tambour, et l'éblouissement d'une cour où deux hommes à coups de hache déchiquètent le mouton de tout à l'heure et jettent les morceaux dans une jarre sur un feu de bois ; l'odeur fade du sang frais se mêle à celle, douce et âcre à la fois, de la bière de mil.

« Votre repas », nous indique le chef.

Encore des couloirs, des cases, des obscurités, les traînées rougeâtres d'un feu tapi entre trois pierres, des tam-tams immenses au milieu d'un bric-à-brac à mystère ; saré interminable, tortueux, aussi compliqué qu'un décor de cinéma, de roman d'aventures ou de rêve.

Dernier couloir, derniers secrets et nous débouchons dans la lumière contre l'escalier d'arrivée, à quelques marches de la cour. Bref coup d'œil aux pierres dressées, aux objets de sacrifice toujours énigmatiques devant la perspective de la vallée morte de chaleur. Mais le chef semble pressé, comme s'il ne tenait pas à nous garder plus longtemps chez lui maintenant qu'il a rempli ses devoirs. Par bonheur, mon regard s'arrête sur un curieux objet qu'il ne comprend pas tout d'abord. C'est blanc, irrégulier, incrusté dans le mur d'une case près des pierres levées : mosaïque d'ossements empilés sur cinquante centimètres de haut et un mètre de large, encastrés parmi les pierres de la construction, assemblés comme

elle sans ciment, faisant corps avec l'édifice. Ce sont presque uniquement des mandibules de chèvres ou de moutons tassées, serrées ; le soleil les a séchées, blanchies et fendillées. Au centre du motif, une mandibule de bœuf, isolée.

Le chef a suivi mon regard, mais il ne dit rien et précède le Père jusqu'à la porte du saré. De ce côté, le mur de sa forteresse est doublé d'un entassement d'épineux qui jouent le rôle protecteur des tessons de bouteilles sur les clôtures des maisons bourgeoises de nos campagnes...

... Le Père Tabart attribue une grande valeur au sens sacré de ces mâchoires de bêtes. Ce sont les dépouilles des animaux sacrifiés à chaque enterrement. Ici, dans le saré de ce chef qui cumule puissance politique et prestige religieux, ils sont les représentants des Ancêtres. Chaque année, dans une cérémonie puissamment symbolique, on sacrifie un animal en l'honneur des Mofous des temps révolus, et à sa chair consommée en commun on mêle un peu de poudre prélevée sur tous ces ossements, unissant ainsi ceux qui furent des vivants à ceux qui le sont encore.

On parle d'« animisme » en face de cette forme de la pensée religieuse, mais n'avait-on pas là autre chose, une manifestation proche de la communion des chrétiens où l'on pourrait voir bien plus qu'une ressemblance de forme ? Cependant l'analogie est illusoire, et là comme sur tant d'autres points des gestes identiques créent des valeurs bien dissemblables : rien dans cette communion ne s'évade du cadre étroit de la population du Douroum, rien ne tend à l'universalité, rien ne la fait même désirer, nulle part le ciel ne s'entrouvre.

Si le groupe affirme sa conscience collective en face des autres groupes, c'est surtout pour renforcer la perception de son existence ; jamais la communion ne dépassera ce niveau. Elle ne peut avoir lieu entre ceux qui n'ont pas les mêmes ancêtres, car, au-delà de ce qu'on peut appeler leurs âmes, il n'y a aucune force universelle, aucun Dieu.

Cet aspect est d'une importance extrême, car il donne aux croyances une portée restreinte, purement locale par définition et qui se reconnaît comme telle, quelle que soit l'ampleur de la mythologie qui les sous-tend. Il n'est pas question de chercher à unir, à instruire, à convertir. À chacun ses Dieux, ses Ancêtres et ses cultes. L'animisme n'est pas, ne peut pas être conquérant, car il est un état d'esprit et non une doctrine, une perception et non une croyance, peut-être une spiritualisation des forces immédiates mais pas une religion. Cette incapacité de diffuser,

cette absence de tout prosélytisme expliquent deux autres caractères de l'animisme : sa plasticité et sa vitalité. Étant limité et ne prétendant pas résoudre des problèmes qu'il ne pose même pas il contraste avec les constructions plus vastes dont l'ampleur éblouit parfois les « sauvages » et les attire...

Mais grâce à son caractère individualiste étroitement adapté aux conditions locales, l'esprit qu'il suppose et les comportements quotidiens qu'il suscite survivent sous toute religion nouvelle. Ce syncrétisme est rendu possible justement par cette non-universalité : le Dieu des chrétiens ne descend pas jusque dans les détails, et les cas particuliers, les petites histoires demeurent le domaine des anciens modes de relation avec l'inconnu...

Pensée complexe, moins exigeante et plus enchevêtrée que la nôtre, car elle se meut sans cesse, se contorsionne avec souplesse le long des méandres impulsifs de la vie. Pensée sans abstraction, pensée vivante. Mythes vécus. Et donc toujours fluides, jamais figés.

*

* *

Devant les pierres tabulaires, nos boys étaient en grande conversation avec les malades venus à l'appel du héraut. Je déballai l'alcool, le coton, les pinces et les sulfamides. Je les installai sur une des tables de pierre qui jamais n'avaient vu un médecin ni aucun des instruments bizarres que mes consultants examinaient avec une curiosité avide.

D'un coup de ciseau je tranche une lanière de paille tressée qui soutient les feuilles encore vertes utilisées comme pansement. Sur la plaie nettoyée, j'applique une gaze blanche et le malade s'en va modernisé sinon guéri. Le suivant, à son tour, tend son primitif bandage...

Je n'oublierai jamais mon premier consultant de ce jour. Il m'intrigue encore. Pourquoi vint-il aux soins ? Il n'avait rien. Rien qu'une minuscule écorchure qu'aucun Mofou ne songerait à panser. Il s'assit devant moi et me regarda de ses yeux plissés par l'âge et par la malice, les lèvres tendues par un demi-sourire ; sur sa tempe sinuait le relief d'une artère ; ses traits étaient d'une inhabituelle finesse.

À son cou pendaient trois objets : une lame de bois, un sachet de cuir, une dent de panthère. Qui était-il ? Pourquoi inaugura-t-il cette consultation ? Je n'en sus jamais rien.

En tout cas, il paraissait tenir à un véritable pansement et Je ne lui ménageai ni la brûlure de l'alcool ni la douleur d'un lavage un peu brutal. Il eut l'air satisfait, me remercia d'une brève inclinaison de la tête accompagnée d'un « Cissé gadek » et se posta à trois pas de moi, accroupi sur la roche comme un oiseau de proie. Peut-être était-il le sage auteur de ces pansements, de feuilles que je faisais sauter avec tant de désinvolture ?

... Je ne vis pas de cas bien sérieux. Seulement des ulcères phagédéniques, de petites plaies et un enfant en crise de paludisme. Lui seul bénéficia certainement de mon passage ; quant aux autres, je me demandais à quoi pourrait leur servir cette consultation isolée, à ces gens qui ne recevraient pas de nouvelles visites et qui ne possédaient pas de médicaments, qu'ils ne sauraient d'ailleurs pas employer. Problème d'efficacité sur lequel j'achoppais.

Pourquoi ce geste thérapeutique en passant, sur un malade qu'on abandonne en s'en allant ? Pourquoi se limiter à quelques privilégiés et ne pas imposer les mêmes bénéfices aux autres ? Cette pauvre consultation, où ne défilaient que des curieux, et peut-être ce sorcier, ne prenait-elle pas le temps dû aux enfants, aux femmes sans doute gisant dans les cases du voisinage, curables mais abandonnés ? Et je regrettais mon passage inutile... En faire plus ou ne rien faire : mon travail n'était, médicalement, qu'un gaspillage de forces.

Mais fallait-il tant demander ? Je voyais le Père Tabart à l'œuvre, ces premiers jours de la création de sa mission. Il ne cherchait ni à convaincre, ni à prêcher. Simplement à se faire connaître, à dire son amour pour ceux qui lui étaient confiés, à pénétrer dans leur amitié. Le reste ? On verrait plus tard. A chaque étape son heure, et le temps d'agir n'était pas venu : on n'en était qu'aux travaux d'approche.

Voulais-je, moi, mettre les bouchées doubles, ignorer les hésitations des débuts, les incertitudes devant lesquelles on doit redoubler d'assurance, les lenteurs et les reculs de toute marche ? Ou agir à tout prix, rudement, brutalement ? Mais mon rôle, mon véritable rôle, ce n'était pas de soigner, de guérir des malades en grand nombre, dans l'abstrait, par n'importe quel moyen, mais d'accomplir quel-

ques gestes, quelques premiers gestes vers ceux qui ignoraient qu'on pût les avoir envers eux.

Le mouton nous fut amené dans la jarre où il avait cuit, baigné dans une sauce grasse. On nous apporta en même temps la boule et deux calebasses de bière de mil. La sauce était bonne, pimentée, mais alourdie de toute la graisse trop forte de l'animal. On la versait par grandes cuillérées sur le pâté compact de la boule de mil qui forme sinon des tampons épais et étouffants dont je me demande encore comment ils n'ont pas asphyxié toute l'Afrique Noire. Il est vrai qu'on se passe rarement d'une sauce, à la vérité moins riche que celle que nous consommions, et faite de quelques arachides dans un bouillon.

Chacun trempe dans une calabasse centrale le morceau de boule qu'il tient entre ses doigts, le laisse un peu s'imprégner, le retire et d'un geste élégant du poignet brise le filament gluant de la sauce trop épaisse sans en répandre au sol.

On mange aussi, rarement, des légumes, des fruits, mais tout cela n'est pas bien pris au sérieux. Jamais on ne fera un repas sans boule, à tel point qu'il est impossible de faire croire à un boy qu'il a mangé s'il a pris le même repas que son maître. Car la boule de mil est le fondement de l'alimentation de toute la savane. C'est en mil qu'on évalue les richesses d'un saré, du mil que dépend la vie de ses habitants. Exemple pur d'une monoculture non industrielle...

Sur ce point aussi le Nord s'oppose au Sud qui se nourrit de bananes, de manioc et d'ignames. Le mil non décortiqué, pilé longuement en farine grossièrement vannée dans le courant d'air entre deux calebasses, est riche en vitamines, et cette richesse, conjointement à la lumière tonique du Nord explique peut-être la vigueur et la beauté des Hommes du Mil.

Autre source de vitamine, vrai médicament même, si on veut l'envisager sous cet aspect en négligeant les dangers, d'ailleurs modérés, de son caractère enivrant, la bière de mil se prépare, elle aussi, exclusivement à partir de la céréale providentielle.

Sa recette ne change pas de Poli à Bongor, et sans doute sur tout le continent : sa complexité limite les initiatives locales.

Il faut d'abord piler très légèrement le mil dans un mortier de bois ou entre deux pierres. Contrairement à celui qu'on broie pour la boule, le grain n'est pas

réduit en farine : à peine éclaté, il est versé dans une bourma d'eau fraîche où il séjourne vingt-quatre heures avant d'être réparti en trois ou quatre lots dans des bourmas plus petites qu'on recouvre de feuilles. L'humidité et la tiédeur de la poterie font en trois jours germer les grains demeurés vivants. Dès qu'ils sont à point, une femme les étale sur une dalle de pierre ou sur des nattes de paille pour qu'ils sèchent au soleil et les retourne jusqu'à ce qu'ils prennent une teinte blanc-jaunâtre. Nouveau broyage, à peine plus poussé que le premier : on écrase le grain « comme pour les poules ».

La farine est répartie également dans deux bourmas d'eau où elle surnage quelques heures jusqu'à ce qu'on la brasse en pâte légère. On porte une des bourmas à ébullition puis on y verse le contenu de l'autre. Le mélange refroidit jusqu'au lendemain.

Alors se révèle tout l'art de la préparatrice qui va guetter l'apparition d'un léger goût sucré dans le liquide épais et trouble qu'elle filtre à ce moment à travers une feuille de rônier. Le procédé est bien loin de la perfection, mais il retient quand même les plus volumineuses impuretés. Replacé sur le feu dans des bourmas propres, le produit est à nouveau bouilli. Les déchets montent à la surface en un voile grisâtre que la cuisinière écrème soigneusement. Il ne reste plus qu'à mettre en fermentation cet extrait de mil "germé, cuit et légèrement digéré.

Encore chaud, il est inégalement réparti : un peu dans une calebasse où il refroidira très vite, le reste dans quatre bourmas où il refroidira plus lentement. Quand celui de la calebasse est bien froid, on le verse dans le Saint des Saints, une petite cruche à ouverture étroite où il se mélange avec un peu de vieille levure.

On attendra quelques heures pour collecter définitivement toute la production dans une grande bourma. Une journée d'impatience, et le village boira au delà de toute soif le liquide jaune d'odeur fade, presque aussi gazeux qu'un soda, qui fera résonner les tam-tams et chanter les danseurs.

Mortel midi. Sieste à l'ombre des énormes pierres. Pas un bruit vers le saré du chef. Pas un mouvement dans les cases sur la colline d'en face.

... On désirerait un nuage dans le ciel mal bleu, nuage qui le laverait de tout ce blanc diffus, éblouissant. On désirerait un bruit de source entre ces pierres trop sèches, la tache sombre d'un recoin humide sur le sol trop clair, trop pierreux, trop minéral. On désirerait ...

Rien, peut-être. Ou peut-être autre chose qu'on a déjà oublié ; une terre autrefois vécue où le sol herbeux caressait les cheveux, un ciel où l'air doux était bleu, et quelques fleurs surtout, avec trop de couleurs...Mais sur les collines anguleuses rien ne vit.

... Le Père s'est endormi.

Cinq ans ici... Seul. Il va rester cinq ans ici, incompris sauf de lui-même. Un congé, puis il reviendra. Jusqu'à la fin.

Destin tant de fois déjà vécu, et pas moins admirable, pas moins exceptionnel. A beaucoup incompréhensible.

Moi, déjà, je désire ... Quoi ?

Un dernier éclat du ciel me heurte, me fatigue et je dors...

À Douvanger, par ce dernier après-midi, j'ai vu le jeune chef. Regard inquiet, visage apeuré, il n'avait ni accepté ni refusé nos promesses, mais je sentais combien nous lui paraissions importuns. Autour de nous le saré brûlé, sans toits, aux murs rougeâtres léchés de fumées comme les parois de grottes préhistoriques, des gens craintifs, des enfants que le moindre geste faisait fuir, symbolisaient les convulsions d'une terre qui s'arrache à son passé.

Deux militaires, des « goumiers » Sara, dormaient sous un abri. Deux autres assuraient la garde et se distrayaient en manipulant leur fusil.

Le jeune chef nous laissa redescendre du campement après un bref salut ...

... Douvanger était déjà remontée bien haut dans le ciel nous avions encore une dizaine de minutes à marcher. Alors, comme un adieu du pays des Mofous, apparut une procession de femmes chargées de jarres ; elles montaient lentement de la plaine, sans parler, sans rire, inconsciemment mais totalement harmonieuses, sans doute épuisées mais si belles dans leur pose, si souples dans leurs mouvements que la charge semblait légère. Cinq... six... dix ? Je ne me souviens que de la pureté de leur défilé, de la noirceur de leur peau nue, et du bijou de fer que la dernière avait accroché à sa lèvre.

À quelques pas, trois hommes les suivaient, portant leurs sagaies et leurs ares. Ils répondirent aux cris des guetteurs...

Illustrations du chapitre VII.

Fig. 18a. Photo p. 127.
Le soleil se reflétait sur son dos humide de sueur.
Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 18b. Photo p. 128. Personne n'osa puiser l'eau.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 18c. Photo p. 142a. De hautes pierres levées.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 18d. Photo p. 142b.
Ses yeux plissés par l'âge et par la malice.
Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 18e. Photo p. 143a.
Ses quatre notes se répétaient sur un rythme syncopé
Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 18f. Photo p. 143b.
Une longue parade d'initiés qui serpente au gré du sentier.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 19. Les toits hauts, pointus, aux douces inflexions de pagodes, se juchent à tous les étages des pentes, sur les petites esplanades ménagées par les rocailles.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 20. "Qui sommes-nous ? Que voulons-nous ?

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 21.

"Pas un mouvement dans les cases sur la colline d'en face."

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 22. Le salut d'une femme.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

Fig. 23. Le salut de deux jeunes filles mofou.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 24. Repos.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre VIII

ROUTIER D'APRIQUE

[Retour à la table des matières](#)

J'ai retrouvé Maroua. Le pays des Mofou est maintenant perdu. J'aperçois encore ces premiers contreforts estompés dans la brume ; au delà, déjà réduites à un souvenir, s'étagent les cultures en terrasse et descendent les processions des porteuses d'eau.

Le moment était venu de quitter définitivement la région : je devais poursuivre mon périple à travers cette mosaïque camerounaise étonnamment variée. Après les terres rudes des montagnards, je voulais gagner Yagoua dans la vaste plaine qui, par delà de Logone, s'étend jusqu'au Tchad. Je rôdai en ville à la recherche d'une « occasion », c'est-à-dire d'un véhicule qui acceptât de me prendre à son bord. Je demandai à tous les commerçants s'ils ne connaissaient pas un camion en partance pour Yagoua. Chacun en avait vu la veille ou l'avant-veille, « mais aujourd'hui ! »...

On me parla enfin du quinze-tonnes de Richard qui faisait

le trafic du riz entre Yagoua et Maroua. « Il va décharger à l'aérodrome ; vous avez toutes les chances de le trouver au campement ! »

Ce campement de Maroua est un véritable hôtel. Il groupe six grandes cases circulaires bâties en pierre et couvertes de paille, une case encore plus vaste qui

sert de salle à manger et une terrasse où les Européens viennent boire leur apéritif le soir. Chaque case est une chambre avec électricité et eau courante ; celle-ci provient d'un « gongon » qui traverse le mur et qu'un boy remplit matin et soir avec un seau.

J'entrai dans la salle à manger. Il était midi et demi ; une dizaine d'hommes déjeunaient en parlant à voix haute. La patronne du campement s'avança vers moi. Je lui demandai si monsieur Richard était là ; elle me répondit qu'il ne devait plus tarder et j'allai l'attendre à une table. En buvant un soda, j'écoutai les conversations. Tous ces hommes étaient des routiers de passage ; dans quelques heures leur groupe aurait éclaté dans toutes les directions : vers Mokolo, vers Mora, vers le Sud on vers Léré, le Tchad et l'Oubangui. Chacun donnait quelques nouvelles de son voyage et des camarades croisés en route. L'un d'eux venait de ramener un camion neuf par le Sahara. Il s'adressa à son voisin mais parla un peu fort afin que tous pussent l'entendre :

« Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé à Tamanrasset ? Une passagère ! Mais ne riez pas comme ça vous autres, c'était une bonne dame de soixante-quinze ans au moins, tout ce qu'il y a de bien. Une Belge ... Elle avait laissé tout son monde à Bruxelles et elle se baladait en Afrique. Elle n'avait rien trouvé de mieux que de louer un quatre-quatre et un chauffeur pour faire Alger-Lamy, mais voilà qu'à Tamanrasset son engin tombe en panne ... Et rien à faire pour réparer ! Ça faisait huit jours qu'elle rissolait dans le coin quand je suis passé. Elle m'a mis le grappin dessus et j'ai dû la rouler jusqu'à Lamy. Elle en avait tellement assez de l'Afrique qu'elle a pris le premier avion pour Paris ! »

Soudain les ventilateurs s'arrêtèrent. Je sentis la démangeaison de la sueur sur mon cou et sur mon visage. Après un instant de silence général, un métis hurla depuis sa table

« Alors, quoi, il n'y a plus de courant ? »

« Remboursez, cria un homme assis à côté du métis, on crève de chaud là-dedans ; c'est pas la peine de payer si cher pour être traités comme des chiens ».

Un personnage obèse et congestif se leva de sa place, se dirigea vers les plombs où le boy-service essayait en vain de remédier à la panne de courant.

« Quel foutu crétin que ce nègre, dit-il en revenant. Alors, Léon, tu ne sais même pas ce que c'est qu'un disjoncteur, je parie ? Tête de nègre, va ! »

D'abord lentes comme si l'air épaissi de chaleur les freinait, les pales se remirent en marche ; leur souffle aspira peu à peu la moiteur des bras et des visages. Dans un silence, j'entendis passer rapidement la voiture d'un lamido. La salle vibra au son aigre des trompettes de son escorte, la poussière pénétra avec le courant d'air.

Un camion s'arrêta devant le campement, une portière claqua. Quelques instants plus tard, un grand jeune homme qui semblait un étudiant de retour d'un cours entra dans la salle à manger. Il échangea deux ou trois mots avec les autres transporteurs et alla s'asseoir seul à une table.

« Monsieur Richard, on vous attend », lui dit l'hôtesse en me désignant de la main.

*

* *

Les camions ne peuvent pas rouler vite la nuit ; la route en mauvais état, ses trous, ses irrégularités leur imposent cette lenteur ; cependant la plupart d'entre eux partent au crépuscule pour éviter l'éblouissement et la brûlure du soleil. L'air projeté par la vitre ouverte rafraîchit un peu les visages, mais le dos appuyé au siège est rapidement humide ; les jambes sont moites et la plante des pieds brûle comme après une longue marche. Parfois on longe un mayo ou quelques arbres, et l'air s'adoucit. Mais cela ne dure pas : après une gifle torride, une nouvelle nappe de chaleur s'appesantit sur les poumons.

Richard avançait sans accrocs, aussi rapidement qu'il le pouvait. Les pistes ne deviennent vraiment mauvaises qu'assez loin des centres ; plus on s'écartait de Maroua, plus elles se rétrécissaient et s'accidentaient, défoncées par les routiers. Le trajet montagneux fut bref ; il commença peu après la ville indigène et se termina par une descente sinueuse. On serpenta dès lors aux confins de la cuvette du Tchad, terre plate et sablonneuse où les roues s'enlisaient souvent. Dans la nuit, le camion semblait brusquement désaxé ; il hésitait, il déviait, prêt à quitter la piste

et à se diriger à travers la plaine indistincte où son chemin s'était fondu. Les obstacles et les ombres s'effaçaient dans la poussière. Mais le lourd engin dérivait peu ; il traversait la zone sableuse et retrouvait sa voie. La marche vrombissante reprenait.

Quelques cases indigènes se profilaient çà et là dans les phares ou rougeoiaient près d'un feu. La fumée piquait les yeux lorsque le vent la rabattait sur la route. Dans la pénombre autour de la flamme, des hommes nus palabraient. Un chien maigre, museau pointé vers le ciel, aboyait. Richard conduisit en silence un long moment, pendant lequel je m'imprégnai des parfums denses de la nuit, puis il me dit :

« Il faut toujours faire très attention dans ce sable ; si on l'aborde trop rapidement, on risque de verser, si on passe trop lentement, on s'ensable. Le mieux est de se mettre en première dès qu'on l'aperçoit et d'arriver à une vitesse suffisamment grande. »

Il cessa de parler. Le bruit du moteur nous assourdissait. La piste redevint justement sablonneuse. Je regardai Richard : il conduisait d'une façon sèche et précise ; les vitesses ne craquaient jamais ; ses mains tenaient fortement le volant qui n'oscillait. Pas ; sur son visage attentif, ses lunettes fines et ses lèvres pincées accentuaient cette allure d'intellectuel qui m'avait étonné à Maroua. Le short gris et les espadrilles de matière plastique soulignaient encore cet aspect.

Peu avant le départ il m'avait dit :

« Voyez, ce n'est pas un camion comme les autres ; j'ai voulu que tout soit clair, propre et confortable. »

Il avait ouvert la portière et, montrant l'intérieur du camion :

« Il faut absolument cela par ici quand on vit dans de telles conditions. Cette cabine n'est pas seulement l'endroit où je travaille, c'est là que je vis la plupart du temps, alors il faut qu'elle soit vraiment impeccable ; je suis en guerre contre les bruits de ferraille, contre la saleté qui tend toujours à envahir les camions. »

Effectivement, la peinture beige clair des parois et la housse du siège étaient dignes d'une auto de luxe.

« Je peux dormir étendu sur la banquette, elle est assez longue et assez large ; c'est un vrai lit ; j'aère en ouvrant les vitres. »

Cela ne lui porta pas toujours bonheur : il dut un jour gagner Mokolo en slip parce que les rôdeurs lui avaient dérobé ses vêtements pendant la nuit.

« J'ai aussi des livres, un peu les livres du naufragé, ceux qu'on choisit avant de partir pour une île déserte... Regardez ma radio. »

Il montra un petit récepteur portatif à ondes courtes.

« On imagine mal les services qu'elle peut rendre. Je l'écoute rarement en marchant, mais aux arrêts je cherche un beau concert. Cela civilise un peu le pays, et puis vous comprenez ...Oh, ce n'est pas un camion comme les autres ! »

Ensuite nous avons roulé pendant une heure en silence jusqu'à ce que je demande à Richard :

« Vous ne restez donc jamais en place ? Vous ne roulez tout de même pas en permanence !

- Oh, presque ! Vingt-six à vingt-sept jours par mois pendant la saison sèche, et ce ne sont pas des journées de huit heures !... Je roule parfois des nuits entières ; j'arrive à cinq heures du matin, je dors un peu, puis c'est le chargement ; on charge du riz, du mil ou du bois dans le Sud. Il faut que j'y assiste sinon les Noirs feraient tout de travers. Un camion, cela ne se remplit pas n'importe comment ; on doit répartir la cargaison en l'équilibrant au mieux... Et c'est le départ, en fin d'après-midi ou au début de la nuit, après avoir encore dormi deux heures au campement et mangé. Et on roule de nouveau la nuit. Le lendemain, cela recommence. Il m'est arrivé de rester trois semaines à ce rythme, avec la chaleur que vous connaissez.

« Vous ne croyez pas que je deviendrais complètement abruti si je ne me forçais pas, si tous les jours je ne me disais pas : il faut maintenant que je me rase, il faut maintenant que je lise, que j'oublie ce pays, que je retrouve la vie des hommes civilisés... Vous ne croyez pas que je serais rapidement un déchu ? On en voit beaucoup, ici, des ratés qui n'ont pas pu lutter dans la civilisation et croient qu'en dehors d'elle ils seront plus forts ! Ils s'imaginent qu'on peut s'abandonner mieux qu'ailleurs à ses passions et survivre quand même. Puisque les gendarmes et les lois sont loin, toutes les libertés sont permises. Et ils en profitent !

« Mais ici plus que partout au monde la moindre défaillance est guettée par le climat, par la maladie, par les Noirs.

Alors, on devient un « petit Blanc ». Vous en avez connu, maigres, basanés, jamais rasés, le regard fixe et brillant ; ils vivent dans les quartiers nègres ou dans des postes de brousse ; ils ne sont pas rentrés depuis longtemps en France, et ils s'en vantent. Ils accomplissent n'importe quelle besogne et partagent l'argent gagné entre l'alcool et les négresses dont ils ont des gosses et qu'ils méprisent. Les Blancs ne veulent pas les recevoir, et les Noirs ne les acceptent pas. Si on leur parle, c'est surtout par amour du pittoresque : ils tranchent de haut, d'un air dégoûté, sur tout ce qui concerne le pays, les Noirs, et la politique, et l'économie, etc... Quelques-uns remontent à la surface, quittent tout et vont traîner en France dans les hôpitaux ; les autres finissent mal. Ils disparaissent un jour, partis vers un autre territoire, ou morts... C'est l'échec total ; il est de leur faute sans doute, mais il nous menace tous si nous ne sommes pas tendus vers un but. Moi, J'ai choisi l'Afrique parce qu'elle est plus terrible que la France. »

Le camion sursauta ; un cahot plus violent l'avait ébranlé.

« Ce n'est rien », dit Richard.

Inquiet, je l'avais en effet regardé d'un air interrogateur.

Ce n'est rien. D'ailleurs là-haut, le motor-boy surveille la cargaison, c'est son rôle... C'est le seul travail des motor-boys, lorsqu'ils ne dorment pas. »

Quelques instants plus tard, des coups frappés rapidement sur le toit secouèrent la cabine. Le camion s'arrêta sur quelques mètres. Richard ne coupa pas le contact et le moteur tourna au ralenti avec un bruit d'horloge.

« Écoutez ça, le boy cogne du pied... Ça va, tais-toi ! »

Et se tournant vers moi : « C'est le signal employé dans tout le pays, et sans doute dans toute l'Afrique, pour indiquer un événement anormal. »

Nous descendîmes. Le motor-boy, agité, faisait des signes en direction de la brousse ; à droite de la piste, en avant du camion, brillaient des yeux jaunes écartés et immobiles, des yeux de panthère. Richard m'offrit de tirer et me prêta son fusil. Je marchai à côté du faisceau lumineux jusqu'à une portée suffisante. L'animal, dont la taille me surprit, tournait la tête vers nous ; il avait l'air prêt à reprendre une marche interrompue. Lorsque le coup partit, il rebondit presque verticalement à plus de deux mètres du sol et retomba d'une masse dans l'obscurité des herbes. Le Noir quitta le sommet du camion et, sur un geste de Richard, commen-

ça à pénétrer en brousse. Il cachait l'éclat de son poignard dans un chiffon. L'animal avait disparu,

Richard déplaça de nouveau les phares, balayant lentement la brousse ; les lueurs jaunes réapparurent à une centaine de mètres du lieu où la bête avait été blessée, On entendit un grognement rauque... Des chants lointains agitèrent le silence. J'ajustai rapidement et tirai un second coup. Couteau à la main, le boy accourut et égorgea la bête.

« Mais c'est un serval ! » s'esclaffa Richard.

Dépité, je contemplai le gros chat sauvage.

Le camion roula jusqu'à un village.

« Nous arrivons à Madjilla. Voulez-vous que nous nous arrêtions une petite demi-heure ? »

Des femmes au torse nu se précipitèrent vers nous.

« Demande-leur de l'eau et remplis le radiateur », dit Richard au boy avant de me proposer : « Si vous voulez partager mon repas, j'ai quelques boîtes de conserves, un peu de pain ; nous ferons le thé... Acceptez... Nous pourrions bien faire le trajet en une seule étape ; mais pour aller vite dans ce pays il faut prendre son temps, sinon on se fatigue trop et on en fait encore moins. »

Il sortit la caisse-popote et le réchaud à alcool. Une petite lampe de chevet branchée à l'intérieur du véhicule éclairait le talus.

Une femme s'approcha ; elle frappait ses mains l'une contre l'autre puis faisait quelques pas en balançant les hanches et s'accroupissait en chantonnant. Elle disparut, revint et nous tendit à bout de bras une pièce d'étoffe.

« Antoine... viens là. Demande à la femme combien elle en veut.

- Cinq cents francs, m'sieur.

- Cinq cents francs ? Elle veut rire

- Mais non elle rit pas, msieur.

- Dis-lui qu'elle se moque de moi. Je lui en donne deux cents. »

Le motor-boy lança quelques mots sonores, puis -

« Elle dit que c'est pas assez, m'sieur. Elle veut trois cents.

- Fais voir ! »

Le motor-boy déploya la pièce, à peine moins large que l'envergure de ses bras ; c'était une cotonnade blanche, épaisse, tissée de gros fils et décorée de figures géométriques rouges et bleues.

« Vous connaissez le godon ? C'est une étoffe qu'ils font ici avec leur coton ; ils le filent avec deux bâtons qui leur servent de rouet puis ils tissent de longues bandes qu'ils cousent côte à côte : ça forme le tissu... Voyez les bandes, là, cousues ; on les décore pour cacher les coutures. Assez joli, n'est-ce pas, et d'ailleurs typique... Les cotonnades du Nigéria sont en train de faire disparaître tout cela.

« ... Bon, dis à la femme que je le prends. »

Quelques enfants encerclaient la pénombre et nous regardèrent terminer le repas avec des yeux immenses. Aucun tam-tam, mais une voix aigre de femme dans l'obscurité : quelques paroles, psalmodiées s'achevaient dans un cri aigu. Elles se mêlaient aux aboiements des chiens qui se répondaient de case en case.

Le chant paraissait triste ; peu rythmée, sa longue mélodie montait, se coupait brusquement et retombait, par sanglots dans le silence.

« Qu'est donc ce chant ?

- Je suppose qu'une femme pleure son mari ; après la mort elles chantent tous les soirs une complainte pendant un ou deux mois. »

Nous mangions lentement. La lumière de phares puissants puis des bruits de ferraille annoncèrent un camion. Il traversa le village sans s'arrêter et disparut dans un halo de poussière que perçaient ses feux rouges.

« Un du coton... Il ramasse les graines avant les pluies et les expédie à l'usine. »

Dans l'air moins chaud, le camion reprit sa marche, pesant et puissant. Sous les phares, les vagues figées de la « tôle ondulée » barraient une piste de plus en plus saharienne, les agglomérations se raréfiaient.

« Vous avez l'air en pleine forme, dis-je, peu de gens soutiendraient votre rythme ... »

Richard eut un rire triomphant :

« Si, tout de même, il y en a ; mais je tiens bien le coup, c'est vrai. J'ai pourtant perdu plus de dix kilos... Le véritable ennui, c'est le sommeil. Tous les transporteurs sont comme moi, ils s'occupent plus des besoins de leur travail que de ceux de leur corps. Je me suis couché ce matin à trois heures, j'ai dormi jusqu'à six, et cette nuit ça recommence. Je tiens le coup. Mais, si le corps tient bon... les nerfs peuvent flancher...Le métier épuise, mais j'aime mieux cet épuisement qu'un effort médiocre. Il faut comprendre cela pour découvrir ma raison d'être ici ; enfin, pour en découvrir une partie ...

« Il y a aussi la liberté, totale. Pensez à l'histoire du loup et du chien. Ce que je fais est dur, terrible ; je me torture de travail dans un pays sans joie. Je suis libre... Personne ne me force... Il ne tient qu'à moi de m'arrêter tout de suite et de dormir trois jours sur la route. Aucun homme au monde, ne pourra protester... Mais je ne veux pas, reprit-il avec une conviction que je lui enviai. J'ai choisi mon sort, et je joue le jeu jusqu'à la fin. Vous verrez... si je ne me brise pas en route... Nous autres, les Routiers d'Afrique, nous sommes les derniers Chevaliers, les derniers nomades indépendants qui vivent comme ils l'ont rêvé. »

Hors de ce camion, l'emportement romantique de Richard aurait pu sembler ridicule ou artificiel, Mais la voix passionnée s'encadrait dans le voyage de cette machine isolée sur une plaine torride d'Afrique.

Il y avait des insectes mourant dans la lueur des phares, le vrombissement du moteur qui étouffait certains mots, la moiteur du visage et la sécheresse douloureuse des lèvres, la brûlure des paupières irritées par les poussières et le vent de la nuit, et, par-dessus tout, ce monde étrange où un homme était le seul objet à la mesure d'un autre, homme.

La nuit poussait à l'extrême la perception de notre solitude et le désir de la rompre. Pendant quelques heures, Richard me raconta son passé, son enfance, la guerre. Il appartenait à cette génération qui se jeta à dix-huit ans dans le maquis, s'y consuma en bravoures inconscientes, revint désaxée, instable, ambitieuse et écœurée. Incapable de reprendre ses études ni de s'adapter à un monde trop ordonné, il emprunta quelque argent et se lança dans l'Aventure. Volé, escroqué dès son arrivée à Yaoundé, il traîna misérablement pendant des années, parvint à s'acheter un camion d'occasion et commença son travail colossal. Quand je le vis,

il possédait les deux meilleurs engins du pays, une clientèle régulière, et espérait bientôt remplacer son cabotage par une ligne de transport.

Parfois pris d'une sorte de pudeur, il paraissait vouloir se taire, mais se reprenait vite et poursuivait sa confidence...

Je découvris un intellectuel orgueilleux et raffiné, qui souffrait dans ses contacts avec les autres Européens, « laideur, bêtise, vulgarité », qui ne pouvait accepter pourtant une autre vie, plus étonnant que bien des héros de roman, lancé à corps perdu dans ce que tant d'hommes se contentent de désirer.

Plus abandonné que le navigateur solitaire...

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre IX

TERREUR AU PAYS DU LOGONE

[Retour à la table des matières](#)

Yagoua, ce ne fut qu'une escale.

J'avais quitté Richard le lendemain de notre voyage, en venant lui souhaiter bonne route. Il surveillait le chargement du riz à l'usine ; accroupi, le dos calé contre quelques sacs, somnolent et nerveux à la fois, il veillait à ce que les boys ne déséquilibrent pas le camion en le chargeant malencontreusement... Absorbé par sa tâche, luttant contre le sommeil, il ne prêta guère attention à mon adieu...

Je ne l'ai plus revu. Le hasard des routes n'a plus fait surgir devant moi le nuage de poussière d'où émergeait son beau camion ; mais son visage tendu, son ardeur inquiétante, la passion de sa voix, je les ai retrouvés souvent quand la route devenait trop dure, quand la fatigue me serrait la gorge, quand la chaleur m'asphyxiait...

La mission de Yagoua m'accueillit fort bien malgré ses moyens trop modestes, mais je ne pus m'y attarder : elle ne comportait pas de dispensaire, en raison de la proximité de l'hôpital où régnait un médecin fort jaloux de ses prérogatives.

Mais je pus ainsi connaître le pays Banana, le pays Massa, aller à Bongor sur les bords du Logone et pousser jusque chez les Toupouri de Doukoula. Il faudrait,

je le sais, dire qui sont les Banana, les Toupouri, ces grands peuples qui vivent dans les terres plates ou coule le fleuve. Est-ce possible devant les impressions qui montent à l'évocation des jours vécus chez eux ?

Car ce printemps 1955 était tellement étrange aux pays du Logone... ! Des rumeurs invérifiables couraient à fleur de brousse. Sur des réunions, des palabres, des attitudes agressives. Sur des danses, des processions. Sur des sacrifices humains aussi. De Garoua à Maroua on en parlait, les uns renchérissant, d'autres affirmant que tout n'était que légendes. Le désir d'étonner et celui de ne s'étonner de rien s'affrontaient en déformant chacun les nouvelles dans un sens opposé.

À Yagoua on était plus lucide. Par bribes, en écoutant les conversations des missionnaires, car aucun n'avait le goût de m'expliquer l'affaire en détail, je reconstituai une partie des événements. On s'inquiétait. On s'étonnait. On ne comprenait pas. Banana et Toupouri traversaient une période extraordinaire. Les écoliers fuyaient, les catéchumènes délaissaient la Doctrine, Les adolescents et les hommes quittaient les villages. On les voyait parfois le soir autour des cases en troupes hurlantes, dissimulées dans les fourrés. Mais le jour ils disparaissaient, terrés au plus profond de la brousse.

Des Foulbé s'étaient plaints d'avoir été attaqués. Les peuplades voisines, les Européens isolés avaient peur. Certains se réfugiaient à Yagoua, ramenant de brousse des nouvelles inquiétantes. On me conseilla la prudence . « Ne vous écartez pas trop de la grande route en ce moment ; on ne sait jamais ».

Tous les travaux étaient arrêtés. Depuis un mois, on ne trouvait plus un manoeuvre, plus un pêcheur, plus un marchand. À mes questions, des réponses divergentes évoquaient les Mystères de l'Afrique ou laissaient entendre qu'il y avait « un mouvement politique là-dessous ».

Pour y voir un peu clair il fallut écarter bien des bavardages hasardeux, interviewer les missionnaires et écouter les administrateurs. J'eus la chance de courir le pays de Bongor à Doukala ; je vis quelques scènes curieuses, quelques danses, une poignée de faits épars que je dois rapporter pêle-mêle pour éviter de les déformer. Mieux vaut un reste d'incohérence qu'un exposé plus charpenté mais moins honnête.

Dix ans auparavant, alors que le pays était presque dépourvu de Blancs, les mêmes événements avaient, paraît-il, eu lieu. On n'en connaît pas grand-chose à vrai dire ; Lembezat n'y fait qu'une brève allusion interrogative dans son étude sur les Kirdi ; l'administration nota simplement que des cérémonies s'étaient déroulées à cette époque ; quant aux missions, elles n'existaient pas encore.

Près de Bongor, au Tchad, sur la rive droite du Logone, là où le fleuve égrène ses îles...

Les îles du Logone sont anonymes et fugaces, simples bancs dénudés ou lambeaux de rivages cernés par le fleuve qui s'infiltre au gré des crues. Les hautes eaux les immergent entièrement et recouvrent leur sol d'un sable fin, légèrement doré. C'est là que les oiseaux se posent : grues couronnées, aigrettes, marabouts, hérons, mouettes de toutes sortes et petits échassiers qu'une émotion fait parfois s'envoler en palpitant nuage. C'est là que le caïman paraît dormir, la gueule entr'ouverte, pendant que des oiseaux blancs picorent entre ses dents. Sur les plus hautes de ces îles croissent des broussailles et des arbustes, tourmentés comme ceux de la Terre de Feu.

Terre de Feu. Ce nom conviendrait tellement au pays ! Un fleuve aux reflets métalliques, à peine bordé d'une frange verte, des sables, des terres rôties. L'air est plus pesant qu'ailleurs dans l'étouffante humidité du bord de l'eau. Le vol des grands oiseaux, ample, lent, semble lui-même empâté de chaleur. Des pierres criblent le sol, des épineux hérissent le rivage, des poussières durcissent l'air. Sur l'eau qui passe dans son prestigieux silence plane cependant un parfum de terre humide.

Un soir de pêche. Les femmes et les enfants ont piétiné pendant des heures la boue du marigot ; de leurs cris les femmes ont effrayé le poisson, et l'ont emprisonné dans leurs pièges coniques de bambou d'où elles l'ont retiré en y plongeant la main... Il fait maintenant trop sombre ; dans l'eau troublée, on ne pourrait plus

apercevoir les scintillements des écailles qu'il faut au plus vite immobiliser d'un geste preste comme un coup de harpon. Elles rentrent au village, leurs engins sur la tête, jacassantes, sautillantes.

... Dans la broussaille des îles des guetteurs les surveillent.

Un cri. Des claquements secs comme des coups de revolver, et les pillards dissimulés derrière une vague de sable se dressent, hurlent, brandissant des fouets dont ils frappent l'air et le sol à la manière des dompteurs... Les femmes se sont regroupées, serrées les unes contre les autres ; elles n'osent plus bavarder et attendent, vaguement inquiètes.

Comme en dansant, les agresseurs les encerclent. Ce sont tous de jeunes garçons, à part deux adultes qui se tiennent à distance. Ils sont bariolés d'arabesques rouges ; une peau de chèvre, dont les poils à demi arrachés sont eux aussi teints en rouge, leur pend aux reins. De la main droite ils continuent à brandir leurs fouets, tandis que leur main gauche cache leur visage et déforme leur bouche.

Ils ont isolé une femme autour de laquelle ils s'agitent. Elle leur lance enfin deux poissons encore vivants qui frétille sur l'herbe sèche, et s'en va tranquillement. Une seconde femme jette maintenant des poissons et, à son tour, chacune abandonne une part de sa pêche. Les garçons affectent de ne rien voir et continuent à lancer des coups de fouet tandis que les pêcheuses rançonnées reforment calmement leur procession.

*

* *

Le même soir, un peu plus tard, près du village...

On croirait des Indiens sur le sentier de la guerre. Ils rampent sur les genoux et sur les coudes, s'arrêtent un instant derrière un tronc d'arbre ou dans une dépression du terrain, inspectent les environs, et reprennent leur avance prudente vers les cases.

Ils sont déployés en cercle, enveloppant un saré d'où ne vient aucun bruit, où ne brûle aucune torche. Du côté du couchant le crépuscule les dessine en silhouette contre le fleuve. A l'opposé, on distingue déjà mal leurs peaux sombres fondues dans la nuit qui monte... Un fouet claque. Confusion. Mêlée autour du saré, puis reflux des garçons dans le caquètement affolé des poules qu'ils ont volées.

C'est ainsi qu'ils vivent maintenant, en marge de leur village, ainsi qu'ils se nourrissent de cueillette et de rapines, affranchis de toute contrainte, apparemment parvenus à la sauvagerie la plus totale. Des bandits ? Des révoltés ? Une réaction du genre Mau-Mau ?

... Ils ont entre dix et vingt ans. Depuis un mois, ils ont quitté leurs familles sous la conduite de quelques aînés pour cette équipée inquiétante, dangereuse, passionnante, qui fera d'eux des hommes : l'Initiation.

On a pris l'habitude d'englober sous ce nom un ensemble de rites qui, à travers leurs variétés locales, gardent dans toute l'Afrique, et, bien au delà, dans presque toutes les sociétés et sous les formes les plus diverses, une signification équivalente à celle d'un passage et d'une intronisation. Avant, on n'est rien. Après, on est un homme, on a des droits, des devoirs, un rôle.

Pendant ? C'est tout le mystère : bien des explorateurs se sont acharnés à le percer à travers le monde. Ici ce sont de tout jeunes garçons qui reçoivent des applications de fourmis rouges (Amérindiens de Guyane), là des circoncisions, ailleurs des flagellations, des tatouages, des jeûnes. Toujours au premier plan, de la douleur : douleur-épreuve, douleur-purification, douleur-témoin de la valeur de celui qu'elle déchire et qui ne bronche pas, gage de son appartenance à une nouvelle classe d'hommes.

Mais l'initiation consiste surtout, par un cérémonial moins spectaculaire, moins sauvage, moins connu, en l'enseignement par les Anciens d'un faisceau de connaissances ésotériques et traditionnelles. Parfois, une véritable école de la brousse éduque pendant plusieurs années les jeunes garçons, car en général les filles demeurent de perpétuelles mineures, et leur apprend les actes nécessaires à leur vie d'adulte : la chasse, la guerre, la danse, le travail, la fréquentation des femmes. Un luxe de rites symboliques en souligne le caractère sacré.

Un lien de fraternité se crée entre tous ceux qui ont été initiés à la même époque : ils font partie d'un groupe au sein duquel ils sont égaux, une de ces « classes d'âge » dont les analogues lointains se retrouvent chez nous entre les « conscrits » de nos campagnes.

Aux pays du Logone, chez les Toupouri et les Masa Banana dont la communauté d'origine ressort à cette occasion, la classe d'âge englobe des individus très différents entre eux, l'initiation n'ayant lieu que tous les sept ans ou tous les dix

ans, et souvent un retardataire âgé de vingt-cinq ou trente ans, autrefois malade ou absent, se joint à ses cadets auxquels il sera définitivement assimilé.

Ceux qui ont subi l'épreuve autrefois sont classés selon le nombre d'initiations auxquelles ils ont assisté. Au sommet de la hiérarchie, tel vieillard en aurait vu six ou sept... Généralement à la deuxième initiation après la sienne, donc environ vingt ans plus tard l'homme est habilité à conduire à son tour les jeunes ; il va les quêter de village en village et se les fait confier par leur père ; pour la prise en charge il reçoit un cadeau qui varie entre cent cinquante et quatre cents francs.

Alors commence « Labana », l'initiation.

Ce qui se passe est l'objet de ces soupçons qui troublaient les esprits bien au delà du Logone. On parle de tortures, de sacrifices humains dans les îles ou sous les arbres de la brousse. On sait que des enfants partis pour l'initiation ont disparu et que personne n'a osé demander des comptes, et l'on parle d'anthropophagie, de cadavres abandonnés aux vautours. On murmure que l'Européen qui, voici dix ans, fut retrouvé noyé dans le lac de Fianga avait voulu voir de trop près certaines choses ... En fait on ne sait rien.

Un administrateur me déclare : « Cette année, il y a au moins soixante morts mais je n'y peux rien : ça se passe dans des endroits inaccessibles, et tous nos mouvements sont repérés. » Plus modéré un missionnaire affirme connaître de source sûre sept morts dans son district, mais un autre soutient qu'il s'agit de morts naturelles dues à une épidémie de rougeole dont les complications pulmonaires sont terribles sur ces garçons placés dans des conditions matérielles très dures... Car l'initié, qu'il soit sur les îles ou dans la savane, doit rester entièrement nu pendant le premier mois ; il ne doit utiliser aucun outil, aucun objet achetés ou donnés : il doit tout faire lui-même ; il n'a pas non plus le droit de se laver, et il faut qu'il nettoie avec de la terre sèche la seulealebasse qu'il puisse conserver pour ses repas.

On ignore tout de ses activités, perdues dans les secrets de la brousse, gardées par des hommes qui signalent l'approche d'étrangers en agitant de longs bâtons fourchus décorés de grelots, ces sistres dont tout non-initié doit fuir le son sous peine de mort.

Après ce mois secret commence une vie moins recluse. On voit les troupes de garçons passer à proximité des villages, on les entend rythmer au large des habita-

tions des chants profonds, graves, lourds. C'est alors qu'ils vont rôder à l'affût de vols qu'on tolère, de menus pillages et d'actes de banditisme pour rire. Mais il ne fait pas bon les contrarier. Leurs souffrances leur ont acquis des droits que nul ne peut contester, une puissance qu'ils veulent affirmer. Malheur à la femme qui ne leur donne pas aussitôt son poisson : ils la fouetteront jusqu'au sang, fût-elle leur mère.

D'ailleurs il leur est interdit de connaître leur mère, pas plus que quiconque de leur vie antérieure : ils sont morts à tout leur passé d'enfants, morts à tout ce qu'ils avaient appris jusqu'à ce jour. Défense de savoir où était son village, qui furent ses parents. Défense même de savoir parler, de savoir marcher. Symboliquement, tout est à découvrir.

Nu, rampant, le garçon refait de premiers pas, redit de premiers mots. On lui enseigne le nom de l'igname et celui de la calebasse, celui du mil et celui de la lune, quelles choses sont bonnes et quelles sont à craindre ; on lui révèle que l'homme et la vache sont créatures des forces bienfaisantes, que la femme et le serpent sont nés des puissances du mal tandis que la plupart des autres êtres procèdent de la terre, comme le chien ou le chat. On lui fait distinguer la lune mâle, en demi-cercle, de la lune femelle, toute ronde, et on élève enfin son esprit jusqu'à ce grand mot qui veut dire à la fois « Dieu » et « la voûte du ciel ».

Mais, à ces mots déjà connus qu'il feint d'ignorer, s'ajoute un vocabulaire nouveau, un langage spécial, vrai code de reconnaissance qu'il n'utilisera plus tard que dans ses relations avec d'autres initiés, un langage réservé aux vrais hommes et que ne comprendront ni les femmes ni les enfants. On lui donne enfin un nouveau nom qui consacre sa nouvelle naissance, et sur lequel il doit forger sa personne d'adulte. Mais il n'est encore qu'un blanc-bec : il doit respect et obéissance absolus à ceux qui ont longtemps vécu et qui ont vu beaucoup d'initiations, à ces vieillards dont le prestige ravive les forces déclinantes.

Une troupe d'initiés traverse le sentier où chemine un vieil homme, squelette aux yeux vivants, appuyé sur un bâton. Les garçons s'éloignent respectueusement. Pour éprouver leur valeur il crie : « Saga ! » Aussitôt les adolescents s'étendent pêle-mêle dans la poussière en signe de soumission et n'en bougent plus, même s'il prend à l'Ancien fantaisie de les bâtonner. Sur un ordre seulement, ils se relè-

veront pour imposer à leur tour la même loi à la première femme qui croisera leur route.

On voit ainsi parfois, près des cortèges de jeunes gens, un de ces vieux hommes trop semblables aux sorciers des récits d'aventures qui paraît les dominer de sa présence silencieuse. Au cours de ce second mois, les initiés ne sont plus nus. Ils ont vêtu les pagnes de peau de chèvre ornés de perles, taillés en une pointe qui pend dans leur dos jusqu'au sol, ce qui a valu au costume Banana le surnom de « queue de pie ».

Midi. Prés d'un mayo, vers Yagoua. Je guette le retour du vol de canards que mon coup de fusil a fait fuir ; Michel, le boy de la mission tient par les pattes mes trois premières victimes. Des chants. Ces chants que j'avais déjà vaguement entendus sur le Logone. Dans la brousse récemment brûlée, entre les arbres noirs qui se détachent çà et là, quelque chose semble marcher.

... Ils approchent, imposant leur chant grave et puissant à la chaleur silencieuse de midi. Longue parade d'initiés en file indienne par rang de taille qui serpente au gré du sentier d'un pas dansant, rythmé par le balancement cadencé des bras droits qui tiennent de longues tiges de roseaux. A demi-courbés, ils paraissent balayer le sol. Devant la bouche, chacun porte un bâtonnet qui doit en principe le défigurer de manière à ce que personne ne le reconnaisse, et qu'il ne lâchera pas pendant toute l'initiation. Sous un arbre un vieillard les attend. Il s'est péniblement dressé à leur arrivée ; rassemblement autour de lui, palabre, et il retourne s'asseoir à l'écart.

Ils ramassent maintenant à terre des grelots de paille tressée qu'ils ficellent à leurs genoux et dont ils vérifient le bon état en frappant du pied. Cela résonne un peu comme les « cha-cha » sud-américains. La procession se reforme, les plus petits sont toujours en tête, un géant de plus de deux mètres clôt la marche. Et le pas reprend son balancement, et le chant repart sur son rythme prenant, soutenu par la vibration des grelots. Dans le contre-jour, les initiés semblent drapés par les palpitations lumineuses des particules de poussière qui montent du sentier.

...Devant un saré où une dizaine d'hommes les attendent, ils forment rapidement un cercle, et c'est la danse, une ronde africaine, interminable, piétinante, avec des retours imprévus, des saccades et des accélérations frénétiques. Parfois un garçon est tiré hors du cercle par un de ses aînés qui le jette à terre. Les peintu-

res rouges de son corps brillent de sueur, la poussière ternit les perles de son pagne. Immobile, le visage toujours enfoui dans la main gauche, il subit un simulacre de fouet puis on le renvoie dans le manège des danseurs.

Le vieillard, chancelant, décharné, arrive, s'assoit sur un tronc d'arbre mort et longuement contemple la danse d'où la poussière monte comme dans un tourbillon de vent. Moi non plus je ne bouge pas et je regarde, trouvant cela beau, totalement beau, tellement l'accord est parfait entre les gestes, les chants, les pagnes colorés, cette frénésie et l'âpre sobriété du paysage. Brusquement le groupe éclate, se disperse, s'éparpille vers les cases où tous s'engouffrent. En un clin d'œil tout s'est achevé ; seules traces de la scène : des empreintes sur la terre piétinée, et des cris derrière les parois du saré.

« Ils vont boire le « pipi » maintenant, conclut Michel le boy. Vous pouvez partir, monsieur, ça va durer longtemps... Tout ça, c'est très mauvais... c'est païen... les Pères, ils ne veulent pas que les chrétiens viennent là. »

*

* *

Toujours, même au sein des événements les plus purement africains, toujours ce rappel annonciateur des grands bouleversements. Signes de mort sur les anciennes coutumes. Signes de leur fin, de leur expiration. Toujours, toujours ce leitmotiv : les plus isolés eux-mêmes abordent notre monde et s'apprêtent à se fondre en lui.

Initiation, si profondément ancrée, semble-t-il, dans la substance sociale africaine, tellement indispensable à sa vitalité. Initiation qui meurt sans le savoir encore. Que sera, dans dix ans, ta prochaine séance ?

Les symptômes sont encore fugaces, légers, et paraîtraient bénins si ce n'était l'exemple, le contexte de l'irréversible abandon des peuples voisins, de leur irrémédiable évolution.

Il n'est pas question de juger des valeurs. Bon ou mauvais, l'abordage aura lieu. On devient déjà citoyen, baptisé, électeur, et l'équilibre ancien s'effondre à mesure que les éléments qu'il régissait se dévitalisent. Certains ne voient que cet effondrement, d'autres n'acceptent de connaître que la construction nouvelle, chacun refusant d'envisager dans le bilan le bénéfice ou le prix de la transformation.

Mais, dans cette rupture d'équilibre comme dans celle qu'on impose à l'enfant pour le contraindre à marcher et qui peut aboutir à un premier pas ou à une chute, tout dépend de celui qui oriente les forces. Toutefois, si l'on avait maintenu l'état statique ancien on aurait, en éliminant le risque, fait avorter tout espoir de progrès.

L'élan moteur, comme les désirs de stagnation, est fondé sur les jugements de valeur. Eux seuls ébranlent assez fortement les hommes pour les pousser à détruire ou à créer. Mais, plus que de leur force, c'est de leur valeur, de leur efficacité que dépendra le nouveau monde.

*

* *

Les missionnaires n'aiment pas l'initiation. Leur attitude va de la simple méfiance à la farouche hostilité, selon leur caractère et leur souplesse intellectuelle. Quoi qu'il en soit, ils font tout pour y soustraire le plus grand nombre possible de leurs catéchumènes. C'est là que passe la faille, là que l'ancestrale règle se brise : oser contester l'Initiation, oser la refuser, acte impensable il y a peu. Maintenant, convaincus que c'était chose du Diable, certains enfants préfèrent la fuite à la soumission à ces rites de sauvages qui terniraient leur âme de futurs chrétiens.

Depuis quinze jours ces quatre adolescents sont cachés dans l'école de la mission. Ils s'y sont réfugiés dès qu'ils ont vu apparaître les moniteurs de l'Initiation auxquels leurs pères voulaient les confier. Volontairement séquestrés, ils ne sortent que la nuit de la vaste salle de classe où leurs anciens condisciples, maintenant en brousse, ne viennent plus...

Combien de temps vont-ils se terrer ainsi, en butte aux ressentiments de leurs pères qui les renient, de leurs camarades qui sont prêts à les enlever de force ? Pourquoi, par quel courage résistent-ils ? Car la pression est forte qui les sollicite de rejoindre la brousse. Il est encore temps. Qu'ils courent se faire peindre d'huile rouge, qu'ils se fondent dans une troupe, et bientôt ils seront eux aussi des initiés, des hommes comme les autres. Déjà l'un des réfugiés a fléchi. Il est parti cette nuit rejoindre ceux de son village. Les missionnaires comprennent qu'il est dur de résister à un appel et ne lui en veulent pas ; cependant, à lui comme à tous ceux qui les ont abandonnés, qui ont délaissé l'école et la Doctrine pour les rites païens, ils refuseront cette année le baptême promis. Leur position est inflexible, malgré quelques tolérances individuelles : il faut condamner cette trace inassimilable du

paganisme, l'effacer, et les moins intransigeants acceptent seulement de pardonner.

Cette rigueur s'enfonce comme un coin dans l'âme du village et la brise : d'un côté la masse qui semble encore intacte, de l'autre ces quelques garçons déjà prêts à tous les sacrifices plutôt que de trahir leur nouvelle foi. Et la masse à son tour se déchire et doute. Déjà on n'ose plus officiellement approuver l'Initiation. Le chef de Yagoua se défend d'y conduire ses fils, et bien des hommes semblent honteux de leurs danses et de leurs chants. Ils en parlent comme de choses qu'il faut excuser, qui ne sont certes pas très bien, mais que bientôt on ne fera plus ...

*

* *

Ainsi allait la vie en ce printemps aux pays du Logone. Entre les rites encore vivants et les doutes qui un jour les tueront, un peuple sauvage et nu percevait les frissons de la grande tornade.

J'aperçus une dernière fois les Initiés, sur la route qui me ramenait à Lara. C'était la fin du pays Toupouri, une plaine au sol craquelé, marécageuse en saison de pluies, assoiffée en saison sèche, où, entre de grands arbres les termitières élevaient leurs profils fantastiques et croulants de châteaux engloutis. Ils se reposaient sous un arbre ; quelques-uns s'amusaient à ce jeu très répandu qui consiste à disposer des noix de cola dans de petits godets, d'autres dormaient.

Le camion stoppa. Je descendis et m'approchai. Ils me regardèrent sans se déranger, les plus proches esquissèrent un salut ; je tirai l'objectif de mon appareil de photo.

Un claquement de fouet. Plusieurs adolescents se lèvent au moment où je prends le cliché et brandissent leur bâton ; d'autres me lancent des pierres, et un adulte doit s'interposer pour les calmer en me faisant signe de partir. Je retourne vite à la cabine du camion tandis qu'ils trépignent, sifflent et hurlent : « Mafi ! Mafi ! » (va-t-en, va-t-en).

Ces mots qu'ils nous diront peut-être un jour dans d'autres circonstances ...

Illustrations du chapitre IX.

Fig. 25. "Les pagnes de peau de chèvre ornés de perles, taillés en une pointe".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 26. « Les adolescents s'étendent dans la poussière et n'en bougent plus ».

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 27. "ils forment rapidement un cercle, et c'est la danse".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 28. "Les femmes et les enfants
ont piétiné la boue du marigot..."

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 29. "On voit les troupes de garçons passer
à proximité des villages".

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 30. Ils marchent dans la brousse.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

Fig. 31. Femme Tupuri.

Voir : [Les Classiques des sciences sociales](#).

[Retour à la table des matières](#)

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre X

MON « HÔPITAL » CHEZ LES MOUNDANG

[Retour à la table des matières](#)

« Les femmes Moundang sont d'ordinaire complètement nue. »

Phrase maintenant bien fausse ! Depuis que Gide les décrit dans son *Retour du Tchad*, elles ont découvert les cotonnades et s'en sont vêtues. Mais les villages n'ont guère changé. Je retrouve à Lara, gisant sous la même chaleur, le campement et son grand arbre, les roches volcaniques, les greniers aux ouvertures béantes, qui frappèrent l'écrivain. Seule différence en vérité, l'apparition de ces femmes qui sortent de leurs cases bizarres, leur panier sur la tête, le pagne de cotonnade multicolore serré au-dessus des seins.

Car nous étions revenus chez les Moundang qui seraient cette fois mes patients pendant de nombreux jours, mes derniers Kirdi avant le retour en France, Après les images trop rapides de la récente tournée, je n'étais pas fâché de pouvoir, comme à Fignolé, vivre en profondeur un nouveau peuple. Mais la réputation des Moundang n'était guère engageante, On m'avait décrit leur attitude orgueilleuse, belliqueuse, leur fringale d'évolution, qualités peut-être intéressantes mais que tous s'accordaient à déclarer peu sympathiques.

Il est vrai que les Moundang avaient eu besoin de leur caractère hargneux pour survivre. Kirdi de plaine, ils avaient su résister à l'emprise foulbé, autrement que par la fuite. Grâce à leur courage, ils avaient préservé de l'agression les terres de la tribu et les avaient même élargies par une lente migration vers le Nord. Guerroyant sans cesse avec leurs voisins, ils s'étaient imposés par leur vigueur et leur audace. Depuis la tutelle française, ils ont posé leurs armes, mais prenant l'offensive sur un autre plan ils sont en voie de constituer l'élite du Nord-Cameroun par leurs éléments évolués. Le peuple n'a toutefois pas oublié son amour des querelles que le moindre prétexte libère.

Le 2 septembre 1939 l'administrateur du poste de Kaélé fut mobilisé et dut quitter la région. Aussitôt, le pays Moundang tout entier fut persuadé du départ définitif des Blancs ; on palabra beaucoup, on s'excita, on commença à s'agiter enfin les hommes se rassemblèrent, sortirent leurs plus belles armes, et la guerre commença. Pénétrant dans Kaélé, les hommes de la brousse tuèrent le garde indigène et saccagèrent le poste abandonné ; les troupeaux foulbé furent massacrés et les combats de village à village reprirent entre Moundang ou entre Moundang et Gisiga, aussi fréquents qu'avant l'occupation européenne.

Depuis cette époque pourtant proche, la situation a bien changé. Les Moundang sont toujours aussi batailleurs et leur caractère constitutionnel n'est pas près de se modifier, mais ils ont subi de façon extrêmement marquée l'influence des Blancs qui affluent dans la région : on compte actuellement soixante Européens à Kaélé et une dizaine à Lara, à douze kilomètres de là. Une usine à traiter le coton, des commerçants, des missions se sont installés à partir de 1947 et le pays évolue rapidement. Les Moundang suivent bien le mouvement ; à la différence d'autres peuples, ils l'accueillent favorablement et font tout pour l'accélérer. Dans chaque village traversé par une route, les jeunes gens ont abandonné les coutumes anciennes ; les femmes ont revêtu le pagne de cotonnade importée et les garçons le short. Certains chefs commencent à couvrir leur case d'une tôle ondulée qui les enlaidit certainement mais qui abrite bien mieux que le chaume. Les écoles « du gouvernement » ou des missions refusent des élèves et doivent même en éliminer par une sorte de concours, car les Moundang ont une véritable rage d'apprendre et de devenir semblables aux Blancs.

Nous ne sommes plus à Fignolé, et loin de la candeur namchi... Car Lara ce n'est déjà plus la brousse sauvage, « l'Afrique mystérieuse ». Lara sur la brisure

du continent, fragment détaché déjà en route vers notre monde, aspect nouveau, visage plus inquiétant, terre mouvante où l'on s'enlise plus qu'ailleurs dans l'illusion. Illusion de calme, illusion de progrès, car l'Etrange qui se fait au grand jour ailleurs commence à se cacher ici et n'apparaît qu'en secret, masqué par la pudeur naissante d'un peuple qui apprend à douter de ses légendes mais ne sait pas encore s'en détacher.

Les contacts sont moins directs, moins simples. Déjà certains éléments les plus évolués sont coupés de la majorité de la population paysanne demeurée très kirdi et s'éloignent des leurs. J'ai vu un jeune garçon que tourmentaient ces problèmes ; il hésitait à suivre des cours à Garoua, inquiet de ce qu'il deviendrait par la suite ; mais cette attitude est assez rare et la plupart de ceux qui le peuvent se lancent avec une ambition extrême sur toutes les voies que nous leur offrons : médecine, prêtrise, administration.

Je suis revenu à Lara pour mettre en route un dispensaire dont la mission vient d'achever la construction. Un amoncellement de blocs volcaniques qui ressemblent à la montagne de Djoumté, quelques cases, un marché, des ruelles bordées de murs de potopoto : c'est tout le village. À trois cents mètres, deux longues cases blanches couvertes de tôle ondulée : la mission. Le dispensaire où je loge est vide, impressionnant de nudité. Un Père donnait des soins bien avant sa construction, mais le fonctionnement normal requiert le docteur que le village attend. Par bonheur nos caisses contiennent de quoi meubler l'« hôpital » et soigner les malades. Il faudra plusieurs jours pour mettre au propre l'installation, journées épuisantes où il faut être menuisiers et déménageurs, dans la chaleur et la poussière. Toutes les deux heures nous allons sous la douche, un gongon que le boy ne cesse de remplir et qui se vide par une pomme d'arrosoir.

Enfin, au rythme africain, tout s'aménage. Louis, heureusement, sait l'art d'improviser un bricolage et, torse nu, nerveux, suant, il travaille avec acharnement et mène tout à bien. Un dernier clou et nous sommes prêts ; le dispensaire trop propre peut s'ouvrir aux consultants qui le marqueront de ces mille cicatrices qui signent un local vivant.

Foule sombre, tache noire, peaux qui se confondent pour peu que le regard se trouble ! Énorme et repoussante mêlée obscure... Comme dans ces tableaux d'orgie romaine, on voit des bras, des seins, des dos, des fesses, en ne sachant plus

bien ce qui appartient à chacun des convives ni si l'enchevêtrement des corps accumulés pourra se dénouer. Dans cette masse on parle, on rit, on tête, on joue. On sue, on mange, on crache, on tousse, et l'odeur et les bruits et les couleurs se mélangent. À quelle bouche cette voix ? À quelle chevelure ce parfum, et ce regard à quel visage ? Masse confuse et remuante, écœurante et passionnante, comme l'humanité tout entière : mes malades

Chaque matin c'est le même choc. Ils me guettent, obstinés, patients, comme le chat devant la souricière. Selon les jours ils sont déjà cent, cent cinquante à mon arrivée. Dès l'aube, par petits groupes, ils ont convergé vers le pavillon. Ils se sont assis dans les moindres coins d'ombre et depuis ils palabrent sans fin. Quelques bébés pleurent, d'autres têtent, certains dorment sur le dos de leur mère ; des enfants plus grands s'amuse en criant, d'autres intimidés à mon approche mais bien plantés sur leurs jambes écartées, se sucent les doigts, le dos cambré, l'abdomen coiffé de la perpétuelle hernie ombilicale. Par-ci, par-là, les teintes vives d'un boubou de notable, la blancheur d'un godon qui drape une épaule nue ; plus souvent des chemisettes en lambeaux sur les hommes, des pagnes de cotonnade imprimée serrés à la taille des femmes.

Des Toupouri, grandes sauvagesses aux lèvres étirées par leurs six plateaux de bois, de rares Guisigas font bande à part, séparés de ces gens qui les méprisent et qu'ils méprisent.

La véranda du dispensaire est étroite, l'ombre rare, si bien que les jours d'affluence on doit se tasser. Mais les malades le font de bonne humeur ; ils savent que je ne peux les prendre tous à la fois, et la première heure se passe sans bousculade. Mais la chaleur monte, la foule ne semble pas diminuer avec le temps qui passe. On commence à s'inquiéter ; on s'agite. Et chaque matin, à partir de dix heures, c'est le désordre... Je soigne dans la plus grande pièce ; dans les autres s'empilent les médicaments.

Un lit d'examen en bambou, une table avec les instruments et les principaux remèdes, un gobelet pour faire avaler les comprimés, un seau pour l'eau et une cuillère pour les potions, voilà tout le matériel. Dans un angle de la salle, Roland, mon aide-infirmier que j'instruis tant bien que mal panse les ulcères phagédéniques, roule les bandes et compte les comprimés.

Il fait aussi entrer les malades : il entrouvre la porte-fenêtre de la véranda et les laisse filtrer par deux ou trois. La moitié se plaint de vagues douleurs que je n'ai ni le temps ni les moyens ni peut-être le courage d'étudier plus à fond et s'en tire avec un encore plus vague comprimé. L'autre moitié comprend des cas simples : conjonctivites, plaies, ténias dont le traitement est automatique, et par-ci, par-là ce que les médecins appellent un beau malade, qu'il faut approfondir et soigner à loisir. Alors je décide l'hospitalisation.

Le terme est prétentieux : je dispose de simples paillotes circulaires, de « boukarou » où le malade est hébergé avec sa famille qui assurera son entretien. Matin et soir j'en fais la visite, je donne les traitements, je contrôle les arrivées et je décide les départs.

Un matin vint à la consultation un homme qui poussait devant lui une fillette. Le cas devait être grave car la foule s'écarta au passage et les laissa venir vers moi. La fillette haletait, exactement elle était comme secouée par un sanglot qui lui serrait la gorge de minute en minute. Son état général paraissait bon malgré une température à 39°. Roland me traduisit les paroles du père de l'enfant, homme âgé qui pleurait en me disant :

« Ça lui a pris hier, d'un seul coup ... Elle n'a pas arrêté d'être comme ça cette nuit ... Quand elle peut parler, elle dit que ça lui fait très mal. »

J'examinai le larynx, m'attendant à y trouver quelque lésion, voire un corps étranger. Rien. Rien non plus aux poumons. Cependant, tandis que je l'auscultai, l'enfant fit entendre trois fois un sanglot accompagné d'un cri rauque.

Je l'hospitalisai avec un calmant, sans avoir posé de diagnostic.

À la fin de la sieste je retournai la voir, accompagné du Père qui désirait toujours connaître les malades graves. Il remarqua alors une blessure cicatrisée au cou-de-pied gauche. La mère de l'enfant m'expliqua : « C'est un chien qui l'a mordu il y a une quinzaine de jours. »

La rage ! Aucun médecin européen ne l'a rencontrée dans sa pratique courante. Elle semble un grand mal disparu, historique, presque légendaire. Pendant les études de médecine, on ne nous la décrit pour ainsi dire pas ; elle ne fait l'objet d'aucune question de concours. Et cependant...

Cependant en Afrique elle est un cauchemar permanent. On en parle dans les campements, dans les cases, on la craint, on la sent à l'affût ; dans certaines régions comme à Garoua une petite épidémie se déclenche périodiquement chez les animaux domestiques et les bêtes errantes. C'est alors une véritable terreur. Tous ceux qui ont été mordus, léchés, frôlés même par un chat ou un chien inconnus se font vacciner. Chaque matin le médecin du poste reçoit des dizaines de personnes qui réclament le traitement. Il n'ose jamais le refuser, même aux cas les plus improbables, car « peut-on savoir ? ». Tout le monde se souvient de ce vétérinaire de Moundou qui mourut après avoir été griffé par un lion apprivoisé ...

Je la rencontrai donc, cette terrible maladie. Porter ce diagnostic, c'était condamner la fillette, car on ne peut rien sur le mal déclaré, absolument rien. Il ne subsiste même pas ce faible espoir que l'on garde devant un tétanos.

Je plaçai l'enfant avec ses parents dans un boukarou, interdisant à quiconque d'en approcher. Le soir, son état empira. Les spasmes pharyngés, plus fréquents, s'accompagnaient de véritables crises de délire. Comme hallucinée, l'enfant roulait à terre, les bras tendus en avant. Son père la maîtrisait tendrement en la serrant par la taille et tentait de la calmer par de pauvres gestes. Elle avait soif, mais le moindre effort de déglutition déclenchait une crise, et elle renversait la calebasse.

Elle avait peut-être dix ans, cette fillette, mais en une demi-journée son état s'était tellement altéré, elle s'était déshydratée déjà à un tel point dans ce pays implacable pour qui ne boit pas, que sa petite tête aux joues creuses n'avait plus d'âge. Ses doigts où la peau se plissait paraissaient ceux d'une vieille.

Il y eut un orage cette nuit-là, tornade sèche où le vent ne charriait que du sable. Une tôle de la toiture se décloua. A chaque bourrasque elle crépitait comme une mitrailleuse. Puis l'enfant enragée hurla. Ce furent d'abord quelques cris discrets qui se confondaient avec les bruits de la nuit. Ils s'amplifièrent, plus anxieux, plus violents, plus étranges aussi : voix rauque et profonde qui bientôt domina tout ; seuls les claquements de la tôle ondulée la couvraient.

Ce cri inhumain, cet appel d'animal fou me tinrent éveillé jusqu'à l'aube, où ils se turent. L'angoisse de cette voix qui affrontait l'orage me troublait, comme ces questions auxquelles on ne sait répondre. Elle résonnait comme une confrontation tragique entre l'appel de l'homme et l'indifférence du monde. Ce fut un de ces

rares instants où, toutes les activités mineures cessant, on perçoit avec acuité l'isolement, la brièveté et la fragilité de l'être humain.

Au matin l'enfant allait très mal. Les crises soulevaient un corps à bout de forces où de grands yeux qui ne me lâchaient pas semblaient implorer mon aide. Épuisée, la mère dormait recroquevillée au fond de la case ; le vieillard avait rempli unealebasse et tentait vainement de faire boire la malade. Pour atténuer les crises je lui fis une injection qui parut l'assoupir. Je dispersai les curieux et demandai à Roland de les tenir à l'écart. Elle mourut vers midi et, sans cérémonie, on l'enterra près de la mission.

Je n'ai pas de difficultés en général à faire accepter ma thérapeutique. Je jouis en effet d'un préjugé favorable : des docteurs blancs, il n'y en a pas tellement dans la région ! Malgré sa bonne volonté et sa conscience, le médecin africain de Kaélé n'a pas le même prestige. Roland ne m'a-t-il pas, expliqué qu'aux yeux de bien des gens les médicaments faits par les Blancs doivent être donnés par les Blancs ? Sinon, ils ne sont pas bons : ils ont perdu leur pouvoir.

Le thérapeute traditionnel suit des cheminements bien différents des nôtres. Il considère le mal comme un objet invisible qui a pénétré en cachette dans le corps du malade. Logique et naïf, il cherche donc à l'enlever. Par exemple, il sait que le mal aime le sang. On combine donc une mise en scène destinée à capturer ce « mal » comme on piégerait un gibier. On égorge un poulet ; son sang arrose le malade et est immédiatement recueilli dans unealebasse ; le « mal » qui était sorti pour se repaître du liquide chaud tombe dans laalebasse qu'on enfouit en terre le plus vite possible. Le tour est joué : le « mal » prisonnier et enseveli a cédé la place. Pour terminer le traitement le malade doit ensuite avaler le poulet, ce qui n'est pas toujours très favorable à son état.

D'autres méthodes sont plus simples ; telles les ventouses. Que de fois, apercevant un consultant, j'ai fait le diagnostic de son point douloureux par le simple examen de leurs traces sur sa peau ! Car on fait des ventouses pour tout, et partout. Un lumbago, une douleur abdominale ? Ventouses ! À tous âges, on en applique sur la région malade. On utilise une corne de vache percée à sa pointe. La base est appliquée fortement sur la peau ; l'« infirmier » aspire de toutes ses forces par l'orifice et crée une dépression qu'il maintient à l'aide d'un petit bouchon

de feuilles mâchées. La ventouse est gardée jusqu'à sa chute. Spectacle curieux : un dos qui se promène hérissé de cornes de vache !

Nous aurions mauvaise grâce à nous moquer de ces pratiques alors que des métropolitains, en principe instruits, venaient régulièrement me conseiller les remèdes de bonne femme les plus ahurissants. Par exemple, si on est mordu par un serpent, le sérum antivenimeux est avantageusement remplacé par une cuite avec une demi-bouteille de cognac. Je revois encore celui qui était persuadé d'avoir évité la bilieuse hémoglobinurique en prenant le matin à jeun le broyat d'un rein frais de porc.

Ces à-côtés donnaient un peu de pittoresque à une consultation par ailleurs bien monotone. Je m'étais organisé : chaque matin dès mon arrivée je disais à Roland : « Les ténias ! » Au début j'avais contrôlé ce diagnostic mais, voyant que mes malades ne se trompaient guère, je me fiaï par la suite à leurs dires, Les « ténias » entraient et se mettaient en rang. Je leur distribuais les capsules de calomel fougère mâle dont je contrôlais l'absorption. En trois semaines, ils épuisèrent mon stock prévu pour six mois et comme chaque jour de nouveaux porteurs de vers arrivaient j'en fus réduit au médicament héroïque et peu orthodoxe que m'avait conseillé un vieux missionnaire rompu aux astuces africaines : l'essence.

« Une cuillerée d'essence le matin à jeun » : curieuse ordonnance ; mais l'effet est radical, et le parasite est chassé au milieu de coliques. Deux précautions cependant qui exigent naturellement un contrôle... médical : ne pas donner de supercarburant en raison du danger du plomb, ne pas fumer aussitôt après administration d'un produit inflammable !

Après les ténias, les yeux. Même appel de Roland, même alignement de patients : toutes les conjonctivites reçoivent de l'Argyrol ou des antibiotiques.

Trente malades ont déjà défilé au cours de cette première demi-heure. Maintenant cela menace d'aller moins bien. Les plaies : Roland s'en charge et me demande souvent conseil ; quant aux consultations diverses c'est un mélange pénible et souvent décevant de bricoles et de cas sérieux.

« Et celui-là qu'est-ce que c'est ?

- Il a mal à tout le corps, docteur ! »

Roland me regarde en souriant.

« Demande lui s'il a mal à la tête

- Non, docteur.

- Au ventre ?

- Non, docteur. Au ventre ça ne lui fait pas mal.

- Ici dans la poitrine ?

- Non, docteur.

- Mais alors où a-t-il mal ?

- À tout le corps, docteur. Ça ne va pas ; il n'est pas bien dans tout le corps. »

Alors on les maudit ! On les enverrait au diable, eux, leur chaleur, leurs moustiques et leurs maladies. Par habitude professionnelle on palpe cependant celui qui a « mal a tout le corps ». Il brûle. Sa peau est sèche, sa rate énorme ; la température dépasse quarante.

C'est vrai, il a mal à tout le corps... Trois Flavoquine la fièvre sera tombée demain.

Les variantes sont innombrables : tel a « mal au foie » qui me montre sa hanche. Examen négatif, ni boiterie, ni température ; rien objectivement. Aspirine. Tel autre a « le ver dans le bras ». Cherchez ce que cela veut dire ! « Souffre-t-il ? Non. Peut-il bouger ? Oui.

« Alors, ça le gratte ?

- Non, docteur.

- Mais de quoi se plaint-il réellement ?

- Le ver, docteur... il a le ver dans le bras. »

Ou plus tard : « Et celui-là ?

- Il dit qu'il ne peut pas dire, docteur.

- Hein ? Alors, il ne veut pas que je le soigne ?

- Oh si, docteur !

- Mais explique-moi ce qu'il a, nom de nom

- Il le dira pas, docteur ... Regardez par là, docteur. »

Avec mille précautions je découvre une « maladie dont on ne parle pas », cadeau de quelque femme foubé.

Un couple toupouri s'approche maintenant. La femme souffre du ventre depuis plusieurs jours. Je commence à l'examiner debout et déjà je perçois une masse dure et douloureuse au niveau de l'appendice. Je fais dire à la femme de s'étendre sur le lit de consultation. Elle nous regarde d'un air affolé, et scandalisée s'enfuit en entraînant son mari, persuadée que j'ai voulu abuser d'elle !

Autant que possible, je contrôle moi-même la prise des médicaments qui doit se faire au dispensaire, mais certains produits requièrent plusieurs administrations quotidiennes. Je les confie au malade en lui expliquant à force de gestes la manière de les prendre. En règle, cela se passe bien.

Mais il y a des anicroches - certains mauvais plaisants viennent par curiosité et se débarrassent du produit s'il n'est ni sucré ni parfumé. A l'opposé, des consultants pèchent par excessive bonne volonté. Imaginez que le malade, généralement un bébé, n'arrive pas à avaler le comprimé ; sa mère, voulant le lui faire prendre à tout prix, tente de le lui enfourner de force. L'enfant impitoyable crache le médicament : que faire ? La mère n'a plus qu'une ressource : avaler elle-même ce qu'il en reste. Et par la suite elle recommencera jusqu'à la fin du tube... Si la mère ne peut pas, on trouve toujours un frère ou une sœur, un oncle ou un cousin de bonne volonté, prêts à aider ainsi le petit malade à guérir.

Cette conduite semble assez générale. L'union des membres d'une famille, leur communion, est tellement intime qu'ils ne conçoivent pas que ce qui affecte l'un n'affecte pas les autres. Par un raisonnement qui ne tient pas compte de la liaison matérielle de la cause à l'effet, on attribue au traitement un « pouvoir en soi » qui ne dépend pas de son lieu d'application mais de sa nature : l'essentiel est qu'il soit exécuté, qu'importe au fond sur qui. Il en va un peu de même dans ces prières faites chez nous « à l'intention » de quelqu'un et dont on croit que l'effet sera reversé sur celui auquel elles sont destinées.

Cette confusion du réel et de l'imaginaire est présente à chaque acte de la vie. L'ignorance de la vision objective et matérielle des choses, une paresse à s'affranchir du monde intérieur et des phantasmes qu'il projette aboutissent à ces conduites paradoxale, apparemment stupides, et que justifient les croyances dont elles découlent.

*

* *

« Roland, fais-les taire ! »

J'ai parlé d'un ton sec, nerveux, qui m'étonne. Mais ils exagèrent. Ils ne cessent pas de crier, de hurler. Que les gosses glapissent, que les chiens aboient, d'accord, on n'y peut rien : c'est leur rôle. Mais que tous ces grands dadais qui ne viennent ici que parce qu'ils n'ont rien à faire ailleurs braillent de cette façon devant le dispensaire, non ! Non et non !

Roland ne les a pas calmés. Il a dû leur faire quelques signes, leur baragouiner un petit reproche, mais il n'a pas osé crier.

« Alors, Roland, c'est comme ça qu'ils se taisent ? Tu trouves que ça suffit, que maintenant il n'y a plus de bruit ?

- Non, docteur.

- Alors, qu'est-ce qui t'empêche de les enguirlander un bon coup, et que ce soit fini ? »

J'ai fermé les volets et les portes à claire-voie, Silence relatif, Roland revient. Dans la clarté tamisée, il fait très chaud. Je nettoie un ulcère phagédénique. Il est pansé à la mode indigène, un emplâtre de feuilles, maintenu par une cordelette. Il paraît que cela calme la douleur, mais je ne connais rien de tel pour faire macérer une plaie : dès que je décolle la dernière feuille, un pus blanchâtre coule le long de la jambe ; son odeur agressive m'écœure : ce type de plaie sent si horriblement mauvais que cela lui valait autrefois en France le nom de pourriture d'hôpital. Meticuleusement, soigneusement, je nettoie le mal.

... Mais qu'ils se taisent ; je veux parler à mon malade, impossible de se faire entendre !

Je confie à Roland la fin du pansement et je bondis vers la porte. Bousculade, hurlements ; ils croient que je viens appeler le suivant : ils veulent tous entrer. Des bébés pleurent, une femme déchire son pagne, un garçonnet trébuche. Et là-bas un grand gaillard qui rit en agitant son godon, qui rit... Qui rit tellement que toute mon exaspération, l'énervement du bruit, du désordre, de la chaleur, de cette chaleur qui semble annoncer un orage toujours remis, cristallise sur lui. Remontant la pression de la foule, j'atteins l'homme, je l'attrape par son vêtement et lui crie de

se taire, de ne plus rire comme ça. Il ne comprend pas, mais son rire s'efface. Il a l'air impressionné. Je fais venir Roland et, décidé à faire un exemple, je le charge d'annoncer que je ne soignerai pas ce braillard, qu'il n'a qu'à partir tout de suite, et que je ne recommencerai à soigner les autres que lorsqu'il sera loin.

Ma colère monte. Je m'emporte contre ces fainéants qui rient pendant que je travaille pour eux. Il ne fait pas assez chaud dans leur sale pays ? Je voudrais leur faire comprendre que si je les soigne, c'est parce que je le veux bien, que je suis le maître ici, et que si je décide de me reposer, ils n'ont qu'à se faire soigner ailleurs.

Je referme la porte violemment en repoussant deux jeunes gens qui tentent d'entrer. Roland me regarde en souriant et termine son pansement. Je m'affale devant la table, appuyé aux bras du fauteuil, et je n'ai plus le courage de me relever.

La fatigue fit tomber ma colère, et le calme me décontenança. Le silence extérieur me sembla un reproche ainsi que le travail pondéré de Roland. Je feuilletai le cahier où jour par jour je notai les malades et le traitement, avec un bilan quotidien : 80, 100, 75, 120 malades selon les jours, sans compter les hospitalisés. Dans la colonne « diagnostic », toujours les mêmes mots : ténia, serpent, ulcère, lèpre, bilharziose, et de nombreux points d'interrogation. La colonne « traitement » signalait notre impuissance par manque de moyens, de temps, de compétence ; j'étais bien loin de la satisfaction naïve de certains missionnaires persuadés d'avoir guéri des centaines de malades avec des diagnostics erronés et des traitements boiteux.

La vanité, l'inutilité absolue, la stupidité même de mon travail m'apparaissait. A quoi bon guérir provisoirement une bilharziose par un traitement prolongé et coûteux quand, six mois plus tard, le malade reviendra avec une nouvelle infestation ? Ou chasser des ténias chez des gens qui en auront à nouveau d'ici quelques semaines ? C'était vouloir épuiser l'océan avec une petite cuiller.

Non, me dis-je. On n'arrivera jamais à rien comme cela. On panse l'ulcère, et le malade garde sa carence alimentaire, on nettoie une conjonctivite, mais demain les mouches et les poussières la réensemenceront. Et dans tout cela s'engloutissent des millions, des années d'efforts, des existences entières d'hommes qui usent inutilement leur vie ; inutilement, car, de leurs actes, il ne reste rien, rien.

Je compris les paroles de ce médecin militaire . « Moi, je ne m'occupe pas du cas particulier. S'il fallait que je voie personnellement tous les malades graves, j'en traiterais au maximum dix ou vingt par jour... dans un secteur de cent mille habitants ? Je préfère les laisser tomber, tant que le paludisme, la syphilis, la trypanosomiase continuent à atteindre des milliers et des milliers de gens. Par le dépistage de masse et la thérapeutique systématique, ce ne sont pas quelques cas particuliers, mais l'état de santé de la population en général que je prends en main.

« Croyez-moi, tant que nous ne sommes pas plus nombreux, c'est ainsi qu'il faut procéder. Dans l'intérêt des malades, des innombrables victimes des grands fléaux, nous ne pouvons pas nous disperser dans les bricoles. Ici, on attaque une maladie, une seule, partout à la fois. Il n'y a pas d'autres façons d'être efficace ! »

La conscience de leur vanité me fit paraître mes efforts plus pénibles, la chaleur plus lourde. Un écœurement, une inquiétude me saisirent. « Que suis-je venu faire ici ? À quoi rime cette équipée ? » J'eus l'impression d'être pris dans une illusion qui faisait agir mon entourage et dont je venais d'apercevoir la véritable nature. Une duperie.

Mais qui dupait-on, qui dupent-ils, ces missionnaires, ces religieuses, et Schweitzer, et Aujoulat ? Leurs malades, les foules qui les admirent, eux-mêmes ?

Sans me placer à leur niveau, J'étais sur la même voie qu'eux, et j'en découvrais l'infécondité. Aucun de ces efforts privés n'a obtenu le moindre résultat, même dans le petit secteur qu'il s'est assigné, tandis que le travail anonyme, coordonné, intelligent de quelques médecins de colonisation a enrayeré en peu d'années la maladie du sommeil et vaincu la fièvre jaune. La conduite romantique des isolés, des hommes de bonne volonté, l'anarchie de leur travail ne stérilisaient-elles pas leur œuvre ?

Roland avait terminé le pansement. L'homme se releva, vint à moi, tira d'un sac deux œufs et un poisson séché et me les tendit.

Je le remerciai vaguement, et posai sur la table les menus cadeaux. Je repensai à Fignolé, à la « mère » lépreuse, à la vieille Killa ; là-bas non plus nous n'espérons pas vaincre la maladie... simplement nous occuper de quelques cas particuliers ; nous en occuper directement, d'homme à homme, sans chercher à faire mieux que du quotidien.

Quant à l'efficacité... L'efficacité ? Et bien, était-elle vraiment notre but ?

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre XI

MON PÈRE, IL EST NÈGRE

[Retour à la table des matières](#)

*« Mon père, il est nègre,
mon mère, il est nègre,
alors moi je suis nègre ... »*

Tchin répète de sa voix éraillée et gouailleuse cette chanson de sa composition. Deux jeunes Toupouri, hébergés quelques jours chez nous, l'écoutent en riant. Elevés par les missions, tous parlent des rudiments de français dont ils se servent entre eux. Un Moundang et un Toupouri ne pourraient pas se comprendre dans leur langue maternelle.

« Toi, t'es pas un vrai nègre, t'es un Moundang.

- C'est les Toupouri qui sont pas des vrais nègres

- Tais-toi, Moundang, tu sais pas chanter !

- Bah, les Toupouri, vous savez rien. Vous savez pas faire la boule ... Nous on mange tous les jours ; on n'a pas le ventre plat. »

*« Mon père, il est nègre,
mon mère, il est nègre,*

alors moi, je suis nègre... »

La discussion durera toute la soirée. Accroupis sous la véranda, ils se disputent sans se fâcher, en jouant aux osselets avec de petits cailloux. De temps en temps, Tchín reprend son couplet et les deux autres chantonnent.

Soirée pénible. La chaleur de midi s'attarde encore dans l'air, épaisse comme une lassitude. Louis est allé dormir. Il s'est épuisé à aménager la réserve de médicaments : à demi nu, le torse ruisselant et le visage congestionné, il a scié et cloué des rayonnages tout l'après-midi sous la véranda du dispensaire. Acharné comme il peut l'être parfois, il n'a pas voulu écouter mes conseils de modération, jusqu'au coup de pompe de ce soir.

Je suis presque dans le même état que lui mais, moins fatigué physiquement, je n'ai pas sommeil. J'essaie de lire en plein air à côté de la lampe à pression qui attire les insectes. De la chapelle montent les chants que le Père enseigne aux catéchumènes. Par une heureuse idée, on ne leur fait guère apprendre les fades cantiques que serinent les enfants de France. Des mélodies indigènes doublées de paroles religieuses sont empruntées à tout le folklore africain. Les plus beaux chants proviennent des rites d'initiation mais les missions, n'aimant guère évoquer ces cérémonies qui sont leur principal obstacle, ne les transposent que d'un peuple à l'autre : on écrit des paroles moundang sur un air massa, ou des paroles toupouri sur un air moundang ; cela évite de réveiller de vieilles idées animistes dans l'esprit des chanteurs.

Là comme ailleurs, construction et destruction sont habilement combinées par l'Eglise. Sur le seul plan musical, on y gagne une réussite parfois totale, et, ce soir, j'écoute avec plaisir un chœur sur une danse d'initiation banana. Aucune monotonie. Mélange du rythme africain et d'une puissance, d'une grandeur de marche funèbre.

Go-o, didi, tati, neï-i.

Joï, joï è go, sobadjo

awari djamna ¹¹

¹¹ Un, deux, trois, quatre, cinq, six, camarade es-tu bien arrivé ?

Un nouveau chant de Tchín couvre les voix de la chapelle. Chant allègre, léger, qu'il mime en se pavanant avec des gestes de danseuse. De sa voix aigre, il raille les Foulbé nomades qui traversent périodiquement la savane derrière leurs troupeaux, voyageurs sans but qui partent toujours et n'arrivent jamais.

« ... awari djamna ? » reprennent les deux invités en ébauchant une danse. L'accord s'est fait avec les Toupouri. Union des sédentaires contre le nomade, des Kirdi contre l'envahisseur. Plus simplement de gamins gouailleurs contre leurs victimes.

Car Tchín n'est qu'un gamin. Ses importantes fonctions de cuisinier n'y changent rien : âgé de plus de vingt ans, il en paraît quinze et se conduit comme s'il en avait douze. C'est un petit Moundang, malin, voleur, toujours gai, espiègle comme un Kim africain, mais avec ce rien de lenteur qui rappelle l'Afrique rurale.

Le matin, il arrive en brailant quelque chanson, dégingandé, vêtu d'un short délavé et d'un maillot de coton en lambeaux qui mérite la plaisanterie quotidienne.

« Dis-donc, Tchín ! Es-tu bien sûr d'avoir passé ton bras dans ta manche ? J'ai l'impression que ce trou-là est plus grand. »

Il gagne aussitôt sa cuisine, tanière enfumée où personne ne pénètre, et se lance dans la confection de son pain.

Il faut supposer que les conceptions moundang sur le pain sont bien différentes des nôtres. Certains jours, le pain le plus frais est tellement dur que le couteau se tord sans l'entamer ; d'autres jours, sous une croûte correcte suinte un magma de pâte visqueuse et de grumeaux de farine. Mais Tchín, imperturbable, affirme : « Oh si, il est bon ce pain ! », d'un air de dire : « Vous n'y connaissez rien ! »

Il est vrai qu'il n'y goûte pas. On a cru longtemps que c'était parce qu'un bon Moundang ne se nourrit que de mil et d'un peu de viande. On l'a cru. Mais on a eu tort. On s'en est bien aperçu le jour où, entrant par exception dans la cuisine, on y a découvert trois magnifiques petits pains cuits à point, bien dorés, que Tchín avait commencé de manger avec son poisson sec !

Régulièrement, le Père Pasquier lève les yeux au ciel comme pour implorer la clémence du Seigneur qui n'y peut mais et soupire :

« Ah, ce Tchín ... ! Je commence à en avoir assez. Je vais le mettre à la porte un de ces jours. »

Puis il reprend :

« Mais il me tient, le gaillard ! ... Vous vous demandez comment ? Ecoutez sa dernière trouvaille. Il ne me restait plus de bois pour faire la cuisine. Du bois ? La brousse en est pleine. Eh bien, mon Tchin, sans rien dire, a démolé et a brûlé toute la palissade du jardin. Les chèvres ont dévoré les manguiers que je venais de planter ! Tout est à refaire... Je lui ai promis que s'il n'avait pas reconstruit la clôture à la fin du mois je paierais sur son salaire un manœuvre pour le faire.

« En attendant, je suis bien forcé de patienter... Il ne perd rien pour attendre. »

Tchin se moque bien des reproches. « Aucune importance,

tout ça, c'est « histoire de Blancs », aucune importance », semble-t-il penser en nous quittant, les lèvres projetées en avant dans une attitude qui semble du dédain mais qui doit être un tic.

Les « histoires de Blancs », les « manières de Blancs », ça n'intéresse personne ici. C'est un ensemble d'actes bizarres, de besoins incompréhensibles, de procédés déconcertants qui tiennent du miracle et de la supercherie. Les Blancs trouvent tout cela très important, en réalité c'est sans intérêt. Alors devant une montre qui marche, une moustiquaire, des dents artificielles, on hausse les épaules, on rit, on dit « Dabaré Nazara » ! Et on laisse tomber. Quelle idée ont-ils de planter des manguiers ? En verront-ils les fruits ? Seront-ils là dans cinq ans ? Qu'est-ce que ça peut bien leur faire si les chèvres mangent les jeunes pousses ? Décidément, même les Pères, ces demi-blancs, c'est tout pareil ; on ne comprendra jamais. Vouloir protéger des manguiers !

... « Dabaré Nazara », conclut Tchin en croquant un morceau de sucre volé.

Car il vole aussi, le bougre ! D'une façon assez astucieuse et que je recommande à qui ne veut pas se faire prendre. Un couteau abandonné au fond d'une potiche lui plaît-il ? Premier geste : renverser la potiche sans toucher au couteau. Attendre vingt-quatre heures. Deuxième geste : remettre le pot en place en laissant le couteau là où il est tombé. Troisième période, qui dure plusieurs jours : pousser méthodiquement l'objet vers un coin obscur, derrière un meuble, sous un napperon, par petits déplacements de quelques centimètres. C'est la période critique : ou bien le propriétaire s'aperçoit de la disparition, cherche le couteau et le

trouve vite, puisqu'il est bien visible, ou bien il ne s'en aperçoit pas : Tchín a déjà virtuellement gagné la partie.

Il ne reste plus que la quatrième phase, un dernier mouvement envoie le couteau sous un meuble, à l'abri pour quelques jours. Après ce délai, il est bon à récolter. On peut être tranquille : personne ne le cherche plus.

Cette petite opération marche bien, très bien ; aussi est-elle souvent pratiquée. Vous étendez du linge ? Un premier « coup de vent » le fait tomber. Un second l'éloigne un peu. Quelques autres l'éloignent tout à fait. Quant au dernier, bien malin qui saura où il entraîne vos mouchoirs, vos torchons, vos chemises !

Tchín, à quelques nuances près, représente le Moundang. Moins que Roland il est un produit mixte, au bord de la pente qui conduit à l'« Evolué », avec ses lunettes, son casque colonial, sa mise guindée et son affectation. L'éducation chez lui ne va pas loin, et le naturel qu'elle chasse bouleverse bien souvent ses fragiles constructions quand il revient au galop. Dans l'ensemble, Tchín est resté Moundang. Vraiment et totalement Moundang.

Etre Moundang, c'est habiter un monde bien différent de celui du Blanc. C'est découvrir sur la face d'ombre des choses mille empreintes, mille signes du passage des esprits. C'est se soumettre aux devins, aux sorciers, aux hommes-qui-voient-lesyeux-fermés ; c'est demander de l'eau au Maître de la Pluie et cultiver son champ à l'heure où le Maître de la Terre le commande.

C'est respecter un ensemble de rites : éventrer les greniers à mil lorsque le chef de famille vient de mourir et les laisser béants, comme affamés, jusqu'à ce que la tornade les efface en coulées de boue ; craindre le « zémouri » qui vient rôder vêtu de cordes noires après la mort d'un sage ; éviter le Bois Sacré où, dans une case, sont abrités les Masques, les grands Masques qui incarnent le Mal à la Fête du Mil.

C'est voir aussi dans les reflets des eaux, dans les retours du vent, dans la palpitation des feuilles, dans la chute des pierres et dans la mort des hommes l'intervention d'êtres impalpables qui font mouvoir tout ce qui bouge, qui suscitent les amours et les maux et qui s'insinuent entre les vivants.

Etre Moundang c'est se soumettre à des règles sociales incroyablement strictes : dans nos sociétés où, contrairement au préjugé courant, l'individu est telle-

ment plus libre, nous n'avons qu'une faible idée de leur complexité et de leur intransigeance.

Témoin les cérémonies du mariage telles que les conta Bouba.

Pauvre Bouba ! Il s'est longtemps demandé s'il arriverait à épouser un jour Asta !

Elle avait environ neuf ans lorsqu'on les fiança : Bouba devait en avoir dix-huit. Son père n'était pas très riche mais, en bon père de famille, il savait que le premier devoir quand on a un fils est de commencer à lui acheter une femme. Une année où la récolte avait été bonne, il avait donc rendu visite au vieux Beidi. On s'était longuement salué ; puis on avait échangé des nouvelles ; on en vint à parler de la famille, des enfants naturellement. « Asta, une fille si parfaite. » Mais « Bouba est mon fils et je ne suis pas pauvre... »

On tomba finalement d'accord sur la dot que recevrait Beidi pour donner sa fille à Bouba. Dans une rasade de bière de mil, les deux pères scellèrent l'union. Pour commencer, Beidi reçut quelques Calebasses de mil, deux chèvres et deux houes de fer.

Depuis ce jour, Asta est devenue la « mawin bé », en quelque sorte la fiancée de Bouba. On devrait exactement dire qu'il avait « pris une option sur elle ».

Depuis cette époque aussi Bouba et son père ont travaillé à payer la dot, car celle-ci est assez élevée actuellement en pays Moundang. L'introduction du coton a enrichi la population si bien que le prix des femmes a beaucoup augmenté. Bouba m'a énuméré un jour tout ce qu'il devait donner : quatre bœufs, vingt chèvres, quinze houes, trente pagnes et autant de fichus de tête, quatre-vingts tasses de mil, deux parapluies, deux paires de sandales de tennis, des noix de cola, du sésame, du gombo, des cigarettes, des parfums, un sac de sel et une cuvette de natron.

Il n'a pas pu payer tout cela en une seule fois. Cela ne se fait d'ailleurs pas. En deux ans, il arriva à en fournir à peu près la moitié.

Mais le drame éclata.

Asta et Bouba commençaient à s'éprendre l'un de l'autre. Bouba travaillait ferme pour payer Asta ; il n'en avait plus que pour deux ou trois ans ; maintenant qu'il était un homme, il gagnait beaucoup plus. Asta jugeait Bouba magnifique. Il était à ses yeux le sommet des perfections humaines, son « Dego ». D'autres pro-

noncent « Degôl ». Ils ont raison, car un « Degôl » qu'est-ce dans leur esprit sinon un De Gaulle, ce grand Chef que certains ont vu, et dont le nom, longtemps encore, désignera au fond de la brousse ce qu'il y a de meilleur, de plus prestigieux ?

Tout paraissait aller pour le mieux quand survint Oumarou. Il était riche, il vit Beidi, lui parla plusieurs fois, lui fit de belles promesses ; le vieux, impressionné, après avoir cherché quelques mauvais prétextes, annonça à Bouba :

« Je vais te rendre la dot, ça ne va plus entre nous Asta épousera Oumarou. »

Car Oumarou avait offert deux bœufs de plus. Mais l'histoire est éternelle. Oumarou était vieux, laid ; il avait déjà deux femmes, et malgré sa richesse il ne pouvait devenir le « Degôl » d'Asta, d'Asta qui ne voulut rien entendre, d'Asta qui s'enfuit une, deux, trois fois de chez son père pour ne pas voir ce vilain fiancé. Beidi renonça, après avoir vainement sermonné sa fille, à un gendre si riche et rappela Bouba.

L'affaire était terminée ! Bouba put reprendre le paiement de sa dette. Peu de temps après ces graves événements il acquit, selon la coutume, le droit de recevoir les visites d'Asta. Pendant les trois ans qui suivirent, elle vint tous les quinze jours dans sa case. La règle est précise : une jeune fille ne peut venir voir son fiancé que la nuit et elle doit passer toute la nuit avec lui. Mais il faut rester sage ! Une autre jeune fille chaperonne obligatoirement le couple et lui tient compagnie dans la case ; elle se mêle à leur conversation, elle regarde la fiancée oindre d'huile, dans un geste biblique, le corps du jeune homme fatigué, ou bien elle dort à côté d'eux à même le sol.

Bouba avait déjà payé plus des deux tiers de la dot. Asta était suffisamment grande : on pût célébrer la première vraie cérémonie de ce mariage compliqué. Asta vint tout d'abord vivre un mois chez le père de Bouba ; chaque soir, suivie d'une compagne, elle se rendit chez son fiancé, faisant ainsi mieux connaissance avec lui mais toujours « sera neki yo ». Après cette période elle rentra chez elle, emportant la partie de la dot que Bouba venait de lui offrir : un sac de sel, quelques pagnes et des ornements pour elle, du mil, des cigarettes, de la noix de cola et des nattes pour son père. Elle arriva dans son village au milieu d'une grande affluence, accompagnée des parents de Bouba qui conduisaient deux chèvres. Beidi avait convoqué tous ses parents ; même ceux qui habitaient à plusieurs jours de marche étaient venus participer à la fête et attendaient les cadeaux.

Chacun les examina, fit son commentaire sur les pagnes et sur le mil, palpa les étoffes et les nattes, et surtout prit part à un palabre sans fin au sujet des chèvres. Etaient-elles assez fortes, pas trop vieilles, assez grasses ? On tâta leur poil, on mesurait leurs cornes, on éprouvait leurs muscles. Bouba et son père, tenus à l'écart du palabre, scrutaient les visages d'un regard inquiet : et si les bêtes ne leur plaisaient pas ? Si la famille de Beidi ne les jugeait pas assez belles ? Ils auraient bonne mine en rentrant tous les deux au village avec leurs bêtes refusées ! On les traiterait d'avares, sans compter qu'il faudrait encore travailler des mois et des mois pour en acheter deux autres !

... Mais tout se passa bien. Un des parents de Beidi égorga les deux bêtes, laissa leur sang imprégner la terre et les dépeça. La mère d'Asta répartit la viande entre tous ; les uns la gardèrent sur leurs genoux, d'autres la glissèrent dans leur pagne. Ce qui restait fut mis à cuire dans une bourma. Alors seulement on alla chercher Bouba et son père. « Les chèvres sont bonnes », leur dit-on ; lorsque la viande fut cuite, Beidi, Asta et les assistants la mangèrent avec la boule de mil.

Ce n'était qu'un début ! Les affaires du pauvre Bouba avançaient bien, mais si lentement ! Il fallait attendre encore, toujours attendre. Un an plus tard, il n'était pas marié. Les Moundang font de la préparation au mariage une longue épreuve, vraisemblablement destinée à éviter toute déception conjugale.

On avait sacrifié les chèvres au début de la saison sèche. Avec des camarades Bouba dû en profiter pour récolter de belles branches et amasser en petits fagots des herbes sèches. Ils les ramenèrent en procession au village de sa belle-mère et ils construisirent pour elle une vaste case, « avec un beau toit », précisa Bouba.

Puis vinrent les pluies. Bouba ne retourna pas travailler au champ de son père. Il prit sa houe sur l'épaule et partit sarcler le mil de son beau-père. Il y consacra six mois. Chaque soir il eut le droit de voir Asta et de lui parler.

*

* *

... Nouvelle saison sèche ; avec elle, les travaux quotidiens se ralentissent : on a le temps de penser au mariage. Bouba est rentré dans son village et attend.

Il fait presque nuit lorsqu'elles arrivent, cortège criard que j'ai pris pour un enterrement. Braillant, hurlant, manifestant à grand bruit un désespoir spectaculaire

un groupe de femmes s'avance vers la case de Bouba. Elles lèvent les bras au ciel, le visage couvert de larmes, les cheveux défaits. Leurs clameurs ont alerté les enfants du village qui rient à leur passage.

Devant chez Bouba, elles pleurent de plus belle. La mère d'Asta dirige le concert, ses « sœurs » (les tantes d'Asta et leurs filles) reprennent les cris discrètement rythmés.

Bouba, sur sa porte, les accueille. On palabre une demi-heure, puis comme pour leur dire : « Ça suffit, allez-vous en et laissez-nous tranquilles », il leur offre des cadeaux : un poulet à la mère d'Asta, quelques billets de cinq francs à chacune de ses soeurs.

Elles disparaissent, laissant seuls les deux fiancés ... seuls, ou presque !

Dernière transition, pendant trois jours Bouba ne verra sa fiancée que la nuit, comme autrefois, tandis que le jour elle se réfugiera chez ses beaux-parents, chaperonnée même alors par une jeune fille, la fille de la tante la plus proche d'Asta. Puis, celle-ci s'en ira ; Bouba est assez riche : il lui donnera en cadeau une chèvre. S'il était pauvre, il lui aurait offert un coq. Le jeune couple est officiellement marié.

Une vingtaine de jours de tranquillité, et Beidi se rendra chez Bouba, avec une chèvre. Il aura convoqué ses soeurs et toute sa famille. Ce jour, le dernier de l'interminable cérémonie, sera marqué par quelques gestes d'un symbolisme touchant.

Toutes les femmes présentes collaboreront au creusement du foyer du jeune ménage, le consacrant ainsi comme un nouvel élément de la cité. Beidi sacrifiera ensuite la chèvre. Il répartira les morceaux dans les « ustensiles de cuisine » que la mère d'Asta aura apportés pour sa fille.

Et l'on inaugurera le nouveau foyer. La chèvre sacrifiée sera cuite, excepté le meilleur morceau qu'on aura mis de côté. On préparera la boule de mil pour tous les assistants. Ce premier repas donnera vie à la maison de Bouba. Lui seul, nouveau chef de famille, demeurera à jeun ...

Il mangera plus tard, quand tout le monde sera parti. le morceau de choix qu'on lui aura réservé et qu'Asta fera cuire spécialement pour lui. Il invitera ses amis à le partager. La nouvelle vie d'Asta et de Bouba aura commencé.

De nouveau le silence tant aimé des nuits d'Afrique avec les rares cris d'un insecte perdu qui semble lancer aux étoiles un inutile défi.

Le sommeil me prendra bientôt, et déjà brouille ma lecture. Les chants de la chapelle ont cessé, la prière simplement murmurée, me parvient sourdement...

Dans un brouhaha de collégiens en récréation. les catéchumènes libérés sortent enfin. Noirs, dans le noir, ne tachant l'obscurité que de leurs vêtements clairs. Curieux effet, ce short qui se promène seul...

Ils vont rentrer chez eux. Certains sont venus de loin, par petits groupes, écouter la « doctrine » (on ne dit jamais le « catéchisme » ici). Ils avaient pris leur arc et un bâton en cas de mauvaise rencontre, et se dépêchent de se mettre en route. Les autres sont de Lara ou des hameaux environnants. Ils s'attardent dans la cour, rient bruyamment. reprennent de leurs voix nasillardes le texte d'une prière ou d'un chant.

Tchin a disparu. En principe, il assiste à la « doctrine » comme tout le monde... Les deux Toupouri dorment sous la véranda, nus sur le ciment, une planche sous la tête. Mais leur sommeil est si lourd que les allées et venues ne les gênent guère.

Il est vrai que le lit kirdi n'est pas plus moelleux que le sol de la terrasse. Bien souvent ce n'est qu'une planche large à peine d'une trentaine de centimètres, où le relief léger de l'indispensable oreiller est taillé dans la masse à coups de hache. Si, comme les Namchi, on ne sait pas travailler le bois, on se confectionne un lit en aménageant le sol de la case, rehaussé, mieux battu et lissé, garni d'un oreiller de terre bien tassée. On orne de lignes rouges et de figurines ce mobilier.

Sur ces lits, il n'y a pas trente-six façons de dormir. Il faut s'étendre sur le côté, les jambes plus ou moins repliées, les mains jointes sous la tête, et ne plus bouger sous peine de chute. Ce doit être assez difficile au début mais on s'y habitue si bien qu'il est pratiquement impossible d'obtenir d'un Kirdi qu'il s'étende autrement pour un examen médical.

Encore mal entraînés, des enfants troublés par un rêve s'agitent, tombent en plein sommeil, roulent au sol et peuvent se brûler profondément au contact du feu qui couve au centre de la case.

Ni les missionnaires ni aucun Européen de passage en brousse ne peuvent s'adapter à ce genre de couchette. Gros progrès, le lit foubé est copié de plus en plus chez les moins imperméables des populations du Nord. Il est bâti en tige de bambou, comme un panier rectangulaire que l'on retournerait pour dormir sur son fond. C'est souple, vaste, frais et confortable, assez haut pour être à l'abri des serpents ; c'est meilleur que le sommier sans matelas où je dois m'étendre, séparé des ressorts par une natte de paille tressée.

... Chaque soir, après la veillée à la mission, je regagne ma chambre au dispensaire. En ligne droite, il n'y a pas deux cents mètres, mais gare aux serpents ! Il faut éviter de couper à travers les herbes. Ma lampe-tempête me brûle la main ; les ombres des arbustes tournent à mon passage comme si elles se cachaient derrière les troncs ; les lucioles, les moucheron, les papillons de nuit me heurtent et viennent s'achever dans la flamme.

Un soir j'entendis un chuintement continu, mal localisable, semblant à la fois immobile et instable, bruit léger, qu'on eût dit fredonné par des lèvres mi-closes, glissant comme un papier de soie qui frémissait sur des graviers. Mais l'air était calme. Ni vent ni pluie, personne autour de moi.

Masquant la lampe d'une main pour atténuer l'éblouissement, je scrutai la brousse. Rien dans les herbes, rien sur les branches. Ni oiseau ni chauve-souris. Le bruit multiple, ondoyant, parut s'approcher. Inquiet, je me remis en marche...

...C'est alors que je vis les fourmis. Ma brève halte les avait dérangées. La lampe détournait vers moi leur troupe que mon arrivée fit refluer avec un semblant d'intelligence qui me troubla : elle paraissait suivre ma lampe tout en gardant une certaine distance. Si je m'avançais trop, elle reculait, si je me retirais, elle me suivait. Tout s'accomplissait en bloc ; la colonne entière, plus large qu'un sentier de brousse, suivait le mouvement à l'exception de rares isolées. J'y plantai une grande herbe sèche. Deux fourmis la saisirent et s'accrochèrent si bien que je ne pus les en séparer même en secouant la tige. Je frappai du pied. A chaque fois, elles s'écartèrent avec des mouvements de foule effrayée. Mais la colonne, pour une fois disloquée, reformait vite son immense mille-pattes.

Je les laissai cheminer en paix dans la nuit. Pendant quelques pas, j'entendis encore leur marche frémissante, puis j'atteignis le dispensaire et mon lit dans la grande pièce nue dont la lueur jaunâtre du pétrole n'éclairait pas les coins ...

*

* *

Un de mes hospitalisés est mort ce matin.

Il était arrivé dans la nuit, déshydraté à l'extrême par une dysenterie trop longtemps négligée.

Je n'ai pas vu son cadavre. Au fond du boukarou quelques hommes et deux femmes regardaient sa forme blanche, voilée d'une pièce d'étoffe ; une vieille achevait la toilette de ses pieds. Je suis sorti de la case. Il n'y a pas d'état-civil ici, pas de constat de décès, aucune formalité. L'homme mort n'appartient plus à notre civilisation vers laquelle sa souffrance l'avait porté : les siens le reprennent.

Pour proclamer le décès une femme heurta deux houes, fer contre fer, en faisant le tour de la case. Elle sanglotait, hurlait, poussait des cris aigus, puis se taisait pour frapper ses houes. Une autre femme la rejoignit et souligna les lamentations d'amples gestes des bras. Peut-être spontanées, peut-être rituelles, les manifestations de douleur furent reprises par toutes les femmes présentes.

Silencieux au contraire quatre hommes saisirent le sac blanc au niveau des épaules et des jambes et le portèrent jusqu'à la fosse préparée de bon matin au pied d'un arbre, à l'entrée du village. Au milieu des cris des femmes, ils y jetèrent sans un mot leur fardeau. Une natte et quelques fagots recouvrirent le corps puis on combla la tombe.

Le groupe se dispersa ; certains me saluèrent, d'autres semblèrent m'ignorer. La sobriété de cet enterrement, le premier que je vis depuis celui de Walo le Namchi, m'étonna. Je rôdai dans le village, je m'informai auprès de Tchín. Mais il ne se passa rien d'autre : le soir fut calme, la nuit sans tam-tam, sans danses, sans beuveries...

La suite, je la dus au Père Pérennou :

... La mise en terre n'est qu'une sorte de prélude qu'il faut bien accomplir pour se débarrasser du corps, mais les véritables funérailles auront lieu plus tard, lors du grand sacrifice. En attendant, chaque soir les femmes du mort se lamenteront

pendant une heure environ, chantant ses louanges à l'arrivée de tout visiteur. Le style de ces chants ne varie guère d'un peuple à l'autre. L'air est assez poignant, les paroles disent les qualités du disparu, demandent ce que va faire la malheureuse sans lui et implorent la consolation de l'assistance.

Le grand sacrifice n'a pas de date imposée. On le fait en saison sèche, pour réunir le plus possible de parents et d'amis. Si la mort est survenue en saison des pluies, on accomplit en hâte un petit sacrifice provisoire et on retourne au travail des champs.

Le Pakendan, le Devin des Pierres, ce que nous appelons communément un sorcier, règle le sacrifice. Il en fixe la date, dans un délai de trois semaines à six mois, et lui donne tout son sens. Chez les Moundang, le rôle de cet homme est grand : il dit l'avenir en alignant des cailloux qui représentent la vie des habitants du village, il préside les cérémonies, il est l'interprète et le gardien des symboles mystiques.

On fait le sacrifice pour que « l'âme du mort rejoigne les autres » ; mais cela n'implique pas forcément l'idée d'un au-delà. Pas plus que les Namchi, les Moundang ne semblent croire explicitement à la survie. L'âme du mort au contraire va s'effacer définitivement à la suite de la cérémonie, et c'est ainsi qu'« elle rejoint les autres ». En l'absence de sacrifice elle survivrait sans doute, dangereusement ; elle risquerait de devenir agressive.

Le sacrifice est moins fait par souci du sort du mort que par désir de protéger les vivants. Les signes de Joie qui l'accompagnent sont, eux aussi, empreints de ce désir de protection : ils affirment qu'on n'a pas peur, qu'on ne craint pas la mort, qu'on ne se soucie pas d'elle, qu'elle est sans pouvoir sur les survivants.

On commence par danser chaque nuit, deux semaines de suite. Au rythme affolant du tam-tam on se libère du poids de la chaleur, on s'excite, on se déchaîne, danse frénétique, licencieuse à l'extrême, comme tant de danses sacrées. Cette licence n'est-elle due qu'à une occasion de plaisir dont on profite au passage ? Où à une tension émotive amenée à son point culminant, dans une confusion des sensations extrêmes ?

Au matin de la dernière nuit de danse, le fils aîné du mort accomplit le sacrifice. Dans le saré de son père, dont on a crevé les greniers à mil pour qu'ils ne ser-

vent plus, en présence de tous les membres de la famille, il égorge un bœuf choisi par le Pakendan.

Un poignard fiché dans le cou, l'animal s'effondre. Le sang gicle des carotides tranchées et arrose les spectateurs. L'homme en remplit unealebasse et en asperge les pieds de tous les habitants de l'ancien saré. Il en verse aussi sur des débris de calebasses qu'on va déposer sur tous les sentiers qui aboutissent à la case : ce sont les cadeaux aux Esprits, cadeaux qui doivent les distraire et les retenir loin du lieu mortuaire.

Aussitôt après, le bœuf est découpé, et ses morceaux sont répartis entre tous, jeunes et vieux : après l'immolation, la communion...

Dans le pays, c'est alors une hécatombe. Selon leur fortune et leur rang les « frères » du mort et tous les vieux égorge une bête, chèvre ou coq pour se joindre à la cérémonie. Dans les villages éloignés on immole aussi une chèvre ou un poulet, puis on se met en route chargé de calebasse de « pipi ».

L'Esprit va maintenant posséder le Pakendan. Le devin inspiré proclamera à chaque enfant son avenir, et la conduite à tenir pour l'assurer au mieux. Il indiquera le sacrifice apte à prévenir telle maladie menaçante. Il ordonnera parfois des remèdes pires que le mal : j'ai vu un chef abandonner un splendide saré neuf pour un coin insalubre parce que, lui affirmait le Pakendan, c'était le seul moyen de guérir la stérilité d'une de ses femmes...

Après les prédictions, la danse reprend jusqu'à l'aube.

Le lendemain, autour des calebasses de « pipi », on règle les choses sérieuses, le partage des biens du mort, en présence de sa famille et de ses amis. L'héritage n'est réglé par aucun testament ; la coutume le régit plus strictement qu'une loi. Le stock de mil, en parts égales, est attribué à tous ses enfants, les beaux vêtements à ses fils, les vêtements usagés à ses « frères ». Quant aux femmes, elles n'héritent de rien, car dans ce protocole elles ne sont pas considérées comme partie prenante, mais comme objet. Elles suivent le sort des vieux vêtements et sont distribuées aux « frères ».

Ses affaires matérielles et spirituelles étant réglées, le défunt a, en quelque sorte, passé les pouvoirs à ses descendants. On n'a plus besoin de lui sur terre : on ne s'occupera plus de lui. Tout au plus l'évoquera-t-on devant un petit autel, urnes

remplies de sable, où son souvenir imprécis, perdu, à peine individu, se fendra au sein de cette grande force collective qui sous-tend la vie des hommes, des animaux, des pierres.

Le soir de la cérémonie, on laisse dans la case la tête du bœuf égorgé. Le mystérieux zemouri viendra l'emporter dans la nuit.

KIRDI AU BORD DU MONDE (1957)

Chapitre XII

CREATEUR DE L'AVENIR ?

[Retour à la table des matières](#)

La Land-Rover nous secoua brutalement. Mon front alla heurter la nuque de Favre. Nous avions hâte de regagner Lara ; la nuit tombait déjà et nous voulions que Tchinn nous prépare sa soupe au pili-pili avec les trois pintades que nous venions de tirer...

Nous quittâmes l'étroite piste de Bohoyo, sur laquelle nous avions chassé. Favre accéléra. Sur la tôle ondulée de la grande route Maroua-Kaélé, la voiture bourdonna mais ne nous secoua plus. C'est alors que Favre me demanda à brûle-pourpoint -

« Au fond, les Pères vous ont fait venir ici pour appâter le catéchumène ? Pendant que vous le soignez, ils le baptisent ! »

Son air à demi-goguenard et une trace d'accent du midi lavaient sa remarque de toute nuance déplaisante.

« C'est un peu ça, évidemment, dus-je convenir, un peu... Mais je crois qu'ils désirent aussi, très sincèrement, faire du bien aux gens du pays.

« Je vous assure que lorsque le Père Tissot passe des journées et des nuits à soigner les épidémies de méningites, ce n'est pas pour appâter le catéchumène ; il n'a même plus le temps de prêcher !

- Oui, dans ce cas ; mais vous ne soignez pas que des méningites ! J'ai l'impression qu'on accepte aussi pas mal de « fumistes » dans vos dispensaires, et les Pères sont tout contents de voir tant de monde : un cachet, une prière, avalez le mélange et que Dieu vous bénisse !... Et puis, ça pose une mission, tout ce va-et-vient ! »

Je n'étais pas très éloigné de ce point de vue. Quelques mois de médecine en mission, de nombreuses conversations, la façon dont on pratiquait parfois les soins médicaux m'avaient troublé. Plus que le désir réel de soigner, d'être efficace, n'y avait-il pas chez certains la tentation de se servir de toute occasion pour accroître leur influence ? Pourquoi soignaient-ils ? Pour guérir des malades ou pour les convertir ?

Je convins que j'étais peut-être un « appât pour le catéchumène », peut-être...

Mais la vérité n'était-elle pas tout en nuances ? Car ces hommes, des prêtres, ne pouvaient juger comme nous. Comment auraient-ils séparé le corps de l'esprit, accepté d'aider l'un et d'abandonner l'autre ?

Ils voulaient à la fois soigner et convertir, inséparablement. Et je n'étais pas un appât pour leur oeuvre, mais une partie de cette oeuvre ; l'action médicale, suffisante à mes yeux, était aux leurs incomplète, bien peu satisfaisante, car elle laissait dans l'ombre l'essentiel de ceux auxquels elle s'adressait. Elle était indispensable cependant . la simple résignation n'est plus de mise en notre temps où quelques efforts suffisent à créer santé et richesse. On doit soigner un malade et enrichir un pauvre avant de leur parler de Dieu.

... Plus j'y repense, plus la question de Favre me paraît procéder d'une fausse vision.

Une bête bondit en travers de la route, vint heurter légèrement l'avant de la jeep, sembla culbuter mais se redressa et courut devant nous.

« Une biche-cochon ! » dit Favre.

Je préparai le fusil. Favre voulut poursuivre l'animal tant qu'il serait sur la piste, et accéléra, mais la biche bondit de côté et disparut derrière un éboulis de rochers. L'apparition et la chasse n'avaient pas duré plus de quinze secondes mais coupèrent court à toute réflexion jusqu'à l'arrivée à Lara.

Tchin posa sur la table une soupière qui sentait le piment : sa fameuse soupe à la pintade ! Je n'eus pas le temps d'avalier la première cuillerée. À son contact, je sentis mes lèvres emportées, ma langue brûlée ; je dus devenir très rouge et cesser de respirer. Je m'apprêtais à boire quand le Père Pasquier, interrompant son rire, me conseilla :

« Ne buvez surtout pas, vous ne ferez qu'aviver le feu. Pour calmer la brûlure du pili-pili, il faut mâcher de la mie de pain. »

J'essayai le remède, qui réussit tant bien que mal. Louis, dans le même état que moi, poussait à son habitude de grands cris et de forts jurons. Imperturbables, le Père et Favre avalaient le terrifiant potage.

« Tchin y a été un peu fort ; combien de pili-pili a-t-il mis là-dedans ?

- Cinq ou six gouttes, pas plus. Ça ne fait pas tellement, je vous assure : moi, je tolère jusqu'à la douzaine, mais quand on n'a pas l'habitude ... »

Je fus héroïque et, avec quelque difficulté, je terminai mon assiettée.

On me proposa naturellement une seconde ration. « Je ne prends jamais beaucoup de potage », dis-je, et l'on sembla me croire. Ma langue devait être énorme, congestionnée, immense, plus vaste que ma tête. La chair de la pintade bouillie la ramena heureusement à des proportions plus normales.

« Il faudra que j'en rapporte en France de votre pili-pili !

- C'est bien facile. Allez au marché jeudi . pour cinq francs vous en aurez une grosse poignée. De quoi enflammer un régiment ! »

Le pili-pili est un très petit piment rouge qui ressemble à celui qu'utilisent les Arabes pour faire la sauce forte du couscous. Sa coque renferme le produit actif à l'état très concentré : il suffirait d'humecter un grain de pili-pili et de le frotter sur la peau pour obtenir une révulsion. En pratique, on utilise une macération de grains dans du cognac ou dans de l'huile ; deux ou trois gouttes pimentent fortement un plat.

Peu avant la fin du repas, des lumières clignotèrent sur le sentier qui joignait la grand'route à la mission. Un groupe venait vers nous. Notre lampe à pression et les deux lampes-tempête de nos visiteurs, nous firent mal distinguer un cheval qui

portait un enfant étendu ; tout autour, les boubous blancs de quatre ou cinq hommes et quelques femmes. Tout ce monde attendit en silence à l'entrée de la cour.

« Ce doit être un malade », me dit le Père.

Ça ne pouvait être que cela. Sur un geste du Père, un homme s'approcha, les autres demeurant immobiles. Il expliqua que son fils avait été mordu par un serpent du côté de Mindif et qu'il l'amenait pour le faire soigner.

« Bon, j'y vais. »

Procession toujours semblable : le soir ou au cours de la nuit, un père inquiet qui tient une lampe, un enfant étendu sur un cheval, quelques hommes avec leurs nattes de paille et des femmes portant du mil, tous affolés, l'enfant geignard, assommé par l'action du venin, un membre plus ou moins enflé selon l'ancienneté de la morsure.

Car les serpents sont très nombreux à Lara ; leurs victimes sont le plus souvent des enfants, toujours imprudents. À la tombée du jour, ils mordent le promeneur qui passe sans précaution, dans les herbes. Réfugiés dans la paille des toits pendant la journée, ils mordent aussi les dormeurs étendus sur des lits trop bas ou sur le sol des cases.

J'hospitalisai l'enfant dans un boukarou. Sa famille commença la popote autour d'un feu, tandis que le cheval attaché à un tronc frappait le sol de son sabot. Le tableau évoquait un camp de bohémiens.

« Encore un Sou-hi », dis-je en revenant.

Le « Sou-hi », c'est le Serpent-qui-tue. Les Moundang' groupent sous ce nom plusieurs espèces de vipéridés qui ont en commun leur caractère très venimeux.

« Vous obtenez toujours de bons résultats ? me demanda Favre. Moi-même, j'ai plusieurs fois soigné des mordus et je n'ai jamais eu d'ennuis. »

En effet, le sérum anti-venimeux utilisé en Afrique Equatoriale, sérum AO de l'Institut Pasteur, est extrêmement efficace. Sa préparation résulte d'une découverte déjà ancienne de Calmette en Indochine, et l'injection d'une ou deux ampoules suffit toujours à juguler le danger mortel de morsure de serpent.

« Le mois dernier nous en avons encore eu quarante Tous guéris : cela fait un beau total pour cette année.

- Et sans vous tous ces gens seraient morts ?

- Tous, non ! Les Sou-hi ne tuent pas à tous les coups, loin de là. Mais il y aurait certainement eu de la casse. Ils sont bien plus exposés que nous avec leurs cases de paille et leurs pieds toujours nus. Nous, nous ne risquons pas grand'chose, quoique trois Pères se soient fait mordre en quatre ans.

- Avant-hier matin j'ai tué une couleuvre dans la salle à manger à côté du frigidaire. A part ça, nous n'avons pas eu à nous plaindre... Si on nous entendait parler comme cela en France on croirait le pays effroyablement infesté ! Le risque n'est pas si grand : un mordu par jour sur environ cent mille habitants, ça fait au maximum un risque tous les trente ans !... Surtout, docteur, depuis que vous êtes là, on ne craint plus rien : plus moyen de mourir à Lara ! Ça me pose de sérieux problèmes.

- Réjouissez-vous plutôt, cela vous rend encore plus précieux.

- Il aurait tout de même fallu que vous veniez quelques années plus tard ; vous les faites proliférer plus vite que je n'arrive à les nourrir, dit Favre Ce n'est pas la peine de les soigner s'ils doivent mourir de faim : ils ont plus besoin de mil que de quinine. »

Ce problème est commun aux pays sous-développés. L'arrivée en trombe de la médecine détermine une telle inflation démographique que l'économie n'arrive pas à suivre. Le nombre des convives augmente plus vite que le volume du repas : la ration de chacun diminue ; à la sous-alimentation chronique succède la famine. Le premier effet du progrès semble une régression.

« Notre rôle à nous Blancs, c'est de créer des richesses, reprit Favre. Soyez certains qu'ils préfèrent garder leurs vers et mieux manger... Il s'agit d'augmenter le niveau de vie et le pouvoir d'achat des indigènes. Si on les fait pénétrer dans notre civilisation, il ne faut pas que ce soit par la plus petite porte et uniquement sous forme de loqueteux. Il y a déjà assez de pauvres bougres dans le monde ... Si on n'arrive pas à enrichir les gens d'ici, qu'on leur fiche la paix ! Pour le moment ils sont heureux et ils ne le cachent pas.

- Et vous comptez sur le coton pour augmenter le « repas » ?

- Sur le coton, oui, et puis sur tout le reste. Parce que... Je ne sais pas si vous êtes très au courant du Secteur de Modernisation. »

J'avais naturellement visité l'usine de la C.F.D.T. (Compagnie Française pour le Développement du Textile) à Kaélé. On y égrène le coton dont on entasse la fibre en balles de deux cents kilos qui sont acheminées par route vers Garoua, et de là vers la France. Les graines proviennent de plantations indigènes et je savais que Favre, pour le compte de la Compagnie, étudiait la culture du coton dans le canton de Lara.

Le Père Pasquier, avec force éloges, m'avait décrit ce petit homme dynamique, en m'expliquant sa façon d'adapter les indigènes à cette culture nouvelle, ses efforts en vue de développer d'autres activités agricoles, son désir de créer un système économique équilibré où le coton eût une part certes prépondérante mais non exclusive.

« Il faudra que je vous explique ça », continua Favre.

Il alluma une cigarette, en tira une bouffée, et me dit en braquant son regard sur moi -

« Vous avez certainement entendu parler du coton du Tchad. Voilà longtemps que le Tchad en fait. Sans être l'Egypte ou les Etats-Unis, c'est une bonne terre à coton où les rendements sont convenables ; cela donne au territoire une source de revenus et cela doit un jour augmenter le niveau de vie de la population.

« Il se pose évidemment des tas de problèmes économiques, financiers et psychologiques, mais les résultats sont là . Voyez ce que sont devenus les Sara depuis qu'ils cultivent le coton.

« ... Au Cameroun on a commencé tout récemment, grâce à monsieur Martin. Vous l'avez vu à Kaélé, je crois : un homme extraordinaire ! Il connaissait bien les cultures du Tchad et il a prospecté le Nord-Cameroun où le climat et les sols ne sont pas très différents. Jusqu'à ces dernières années la culture de rapport était, par ici, celle de l'arachide, ce qui n'allait pas sans inconvénients. »

Le Père nous quitta pour la chapelle où l'attendaient ses catéchumènes. Bientôt les chants tissèrent un fond sonore à la conversation. Tchou nous servit à boire et glissa dans nos verres ses derniers glaçons. Favre poursuivit :

« Martin se heurta à toutes sortes d'hostilités et de préjugés. Jusqu'en 1947 les idées sur le Nord-Cameroun étaient bien peu claires. On racontait que la culture du coton serait impossible, que cette plante ne pousserait jamais dans un pays

pareil, que les indigènes n'en voudraient pas, que le rendement à l'hectare serait déplorable et qu'on irait à la catastrophe. Il s'accrocha, fit distribuer des graines sélectionnées aux chefs, créa quelques secteurs pilotes et, dès la première année, récolta quatre cent cinquante tonnes. Par la suite, le résultat dépassa les espérances : très bon rendement, adaptation et même engouement rapide des indigènes, si bien qu'on put monter l'usine de Kaélé, que l'on envisage actuellement de doubler parce qu'on n'arrive pas à absorber toute la production.

« Cela posa des problèmes agronomiques. Il faut de bons terrains pour le coton, des terrains riches que sa culture appauvrit vite si on ne prend pas les mesures nécessaires. Il a fallu mettre au point tout un système de protection des sols et de répartition des cultures. Je vous expliquerai ça à tête reposée ...

« Nous profitons pour le moment de terres pratiquement vierges. Ils les cultivent très peu : du mil, quelques arachides, puis des années et des années de jachère. Le coton a poussé là-dedans à merveille : des rendements colossaux, jusqu'à neuf cents kilos à l'hectare ; songez qu'avec six cents on s'estime très heureux ! ... Et avec ça, pas de parasites ! On doit tout de même commencer des traitements dans l'Est ; le prix de revient ne dépasse pas un franc par kilo de coton.

« ... En tous cas, la production monte en flèche : seize mille tonnes cette année. Une bonne qualité, exceptionnelle même, une des meilleures du monde, avec des fibres que la France ne trouvait qu'à l'étranger. Le problème des débouchés ne se pose pas. »

Les projets de la Compagnie dépassaient ce cadre, m'expliqua peu à peu Favre. Après l'installation d'une seconde chaîne qui doublerait l'ancienne, on envisagerait de récupérer la partie inutilisée des graines de coton.

Jour et nuit en effet, au-dessus de Kaélé une fumée traînait au vent. Bleuâtre, d'odeur forte, elle ne montait pas d'une cheminée mais des vastes terrains où les camions de l'usine déversaient le grain après qu'on l'eût séparé de la fibre. La récolte livre en effet le coton à l'état brut, petit tampon blanchâtre où l'élément reproducteur est enrobé d'une bourre légère. Le traitement à l'usine vise à libérer la fibre, seule utilisable comme textile.

Chaque année des graines sont distribuées aux indigènes qui les sèment à la première pluie ; les plantes de coton, tiges raides de quarante à quatre-vingts centimètres se couvrent de feuilles évoquant celles de nos vignes vierges, puis de

grosses fleurs jaune pâle. La récolte évoque les vendanges : on cueille les fruits à la main, on les collecte dans des paniers que le cultivateur emporte sur sa tête.

Au village, devant l'enclos de stockage, un représentant de la Compagnie préside aux achats. On juge le coton, on compte les paniers, on les pèse et on les verse dans l'enclos où s'accumule une énorme masse blanche qui fait rêver de neige. Jusqu'au jour de l'évacuation par camion, avant les premières pluies qui rendraient l'égrenage difficile, un gardien veillera.

Les fumées qui montent sur Kaélé sont celles des noyaux de coton inutiles. On a prélevé les plus beaux pour les semis de l'année suivante, les autres, par milliers de tonnes, se consomment...

Or, la graine de coton est grasse, autant que l'arachide son huile fine, légère, agréable est de consommation courante aux Etats-Unis. Pourquoi ici aussi ne pas en profiter ?

La conversation se prolongea. Parfois un insecte attiré par la flamme venait heurter mon front ; la lumière de la lampe jaunissait à mesure que la pression baissait. J'allais de temps en temps la ranimer de quelques coups de pompe ; le gaz sifflait plus fort, l'incandescence du manchon porté au blanc nous éclairait crûment, les ombres durcissaient. Et nous reprenions notre discussion interrompue.

Favre ne me parla que de son travail. D'abord objectif, simplement documentaire, il se passionna ensuite, il le décrivit plus intensément, de la façon dont un savant parle de ses recherches ou un écrivain de ses livres.

Il faisait corps avec sa tâche, son oeuvre. Il m'en dévoila les prolongements, les retentissements, les implications. Il passa du coton à la terre, et de la terre à l'homme ; par une continuité parfaite, il m'entraîna, de son travail matériel quotidien, aux perspectives qu'il découvrait. Loin des idées, des théories, des abstractions démesurées à leur objet, par la réalité palpable des mottes de terre, des graines de mil et du bétail, il s'ancrait dans la vie du pays. Il la connaissait par ses banalités, par tous ses petits problèmes et, sans aliéner sa fermeté de dirigeant, il se liait d'amitié avec « ses paysans ». Il était l'ami de tous les chefs du canton, les « djoro » et, entre copains, passait avec eux des heures de détente. Il connaissait les cultivateurs, leurs familles, leurs soucis ; il les aidait, les soignait parfois, leur faisait des avances de graines dans les périodes de gêne..

Son action, telle qu'il la concevait, était plus complète que celles du médecin ou du missionnaire ; il apportait plus qu'eux, et bouleversait moins d'équilibres. Action mieux adaptée, action de base, action efficace.

« En Afrique on préfère manger mieux et garder ses vers. »

Le dispensaire m'occupa beaucoup à cette époque. Je venais de recevoir la fille enragée et je ne pus me rendre chez Favre pour visiter son « domaine » ainsi qu'il me l'avait offert. Il vint me chercher un après-midi, deux heures avant le coucher du soleil. Sa Land-Rover s'arrêta en ronflant devant le dispensaire.

Nous n'avions à parcourir que cinq ou six kilomètres sur une voie écartée de la route de Kaélé. Les pierres nues de la montagne de Lara diffusaient le soir et au début de la nuit la chaleur accumulée, bain d'air brûlant. La case de Favre était juste au delà de cette zone torride et l'air m'y sembla frais. Derrière une esplanade, la petite maison nous attendait. Favre me fit les honneurs de sa véranda et de son living

« Nous allons boire quelque chose en vitesse puis nous irons visiter avant que la nuit tombe. »

Il frappa dans ses mains ; le boy apporta un plateau.

« Commençons par le commencement : allons voir le hangar. »

Nous traversâmes des broussailles, quelques traces de culture, puis une petite route. Des cases toutes semblables, neuves et désertes, entouraient une place où traînaient des herses, de petites charrues, divers instruments aratoires que je ne connaissais pas.

« Les outils, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile ici ... Pour les leur faire admettre ! »

Dans le hangar étaient engrangées des semences, graines de coton sélectionnées, étiquetées, prêtes à distribuer aux cultivateurs. Dans un coin, des tonneaux, des « gongons ». En face, derrière une cloison, un bureau. Favre l'avait aménagé comme un atelier d'architecte : vaste baie, grande table, instruments et planches à dessin.

« Là, je mets au point les relevés topographiques. »

Il ne m'avait pas encore parlé de cela. Dépliant une feuille de papier-calque, il l'étala sur la table. On eût dit un dessin surréaliste. Des lignes droites ou ondulées se coupaient dans tous les sens de part et d'autre d'une traînée sinueuse.

« Voilà le plan de Makébi... Ici, le mayo... Ici, les cases et leur terre de Karal, ici les terres à coton ...

« Il faut absolument connaître le terrain pour travailler utilement. C'est la première chose à faire... Au début, j'étais seul ; j'ai maintenant deux aides topographes. Nous faisons les relevés, nous établissons les cotes. Cela donne une première idée. Ensuite, il faut délimiter les différents types de terrain.

« En gros, il y a trois régions : les bords du mayo où je compte faire du riz, le karal autour des cases où je les laisse faire ce qu'ils veulent, et le reste. Je ne m'occupe pas des deux premières. Il s'agit seulement de les situer. Le troisième c'est mon domaine ; je le suis de très près. C'est là qu'on fait traditionnellement le mil, et c'est là aussi que doit venir le coton. La terre y est morcelée entre toute une série de petits propriétaires, les uns de Makébi, d'autres de bien plus loin. Mais il faut bien tout au village pour vivre car toute cette zone - il me montra la périphérie du plan - est un sol latéritique dévitalisé où rien ne peut pousser.

« J'ai dû remettre de l'ordre là-dedans.

« ...La première manche, je l'ai gagnée ! Il s'agissait de savoir à qui appartenaient les terres, d'obtenir une liberté d'action suffisante pour en disposer, et de les regrouper. La deuxième manche est plus pénible : c'est la répartition des nouvelles parcelles. Comme partout, il y a toujours des mécontents : l'un est trop près du mayo, l'autre se plaint des pierres, etc...

« Heureusement, j'ai l'appui du chef ! Sans cela, j'aurais déjà abandonné, mais le djoro de Makébi est vraiment bien ; il est entré dans le jeu, il comprend que c'est l'intérêt de ses gens et il m'appuie dans tous les palabres délicats.

« ... Je vous ai dit que le coton usait pas mal le sol. C'est vrai. Avec ça, on doit continuer à faire autant de mil et même plus. C'est dire si le terrain risque d'être vite épuisé !

« Les indigènes pratiquent ordinairement une culture tournante : on défriche, on plante quelque temps, on abandonne en jachère, on défriche plus loin et ainsi

de suite autour du village ; on ne revient au point de départ qu'après un très long repos. C'est devenu impossible : la terre manquerait.

« J'ai dû organiser un assolement auquel participe tout le village. C'est simple : première année mil, année suivante coton, troisième année mil ; ensuite trois ans de jachère avec une plante de couverture, le pois d'Angole qui enrichit en azote. Il a suffi de diviser la commune en zones où on cultive en décalage d'un an l'une sur l'autre. Chaque cultivateur a une parcelle dans chaque zone : cette année une de coton, deux de mil, et des jachères.

« Vous comprenez le système ? Un remembrement... fonctionnel. La direction est collective, mais chacun travaille à son champ comme il l'entend et en récolte seul les bénéfices. La seule obligation est de planter du coton ou du mil selon l'année. On concilie ainsi l'efficacité, un maximum de liberté et le stimulant de l'intérêt privé. »

Le quadrillage surréaliste s'était animé aux paroles de Favre. Je voyais la zone de mil, celle de coton, l'autre zone de mil qui d'année en année échangeaient leur couleur au rythme des assolements...

« Au fond~ ce que vous avez vu là c'est l'essentiel, le plan de base », reprit Favre en sortant du bureau.

La nuit s'approchait, annoncée par un coup de vent. Par exception, quelques longs nuages planaient sur Lara et commençaient à se colorer. On a tellement parlé de la rapidité du crépuscule sous les tropiques que je m'étonnais chaque fois de voir sa relative lenteur ; nous avons en tous cas le temps de parcourir les champs avant la nuit.

À mi-pente d'une légère ondulation du terrain, Favre me fit franchir un sillon, large, peu profond, doublé d'un embryon de haie.

« J'aimerais obtenir cela partout, me dit-il. Il faut parer d'urgence à la dégradation du sol : même sur les pentes faibles, les pluies dévalent et entraînent la terre. On coupe leur élan avec ces sillons qui suivent les lignes de niveau. C'est une des applications de mon relevé topographique : on cerclera la moindre colline d'une série de lignes antiérosion. Ça stoppera l'appauvrissement du sol... Le principe est vieux comme le monde, mais ici il faut tout leur apprendre...

- Et ce que vous leur enseignez, ils ne le retiennent pas ?

- Si, en général. Ils sont même pleins de bonne volonté, et ils connaissent assez bien ce qu'ils font... Mais c'est comme en France, allez changer leurs méthodes ! Je ne bute pas contre de la bêtise. Non. Ils comprennent très bien ce qu'il faut faire. Mais je me heurte aux habitudes, pire encore, aux mœurs, aux coutumes. Et modifier ça c'est soulever des montagnes !... Tenez, la façon de travailler la terre, par exemple vous savez comment on fait ça en Afrique ? À la houe, cet espèce de piochon qu'on porte toujours sur l'épaule. Ça gratte un peu, mal et lentement ! Comment faire des hectares avec ça ?

- Alors, la charrue ?

- Malheureusement, on ne peut pas toujours y songer elle détériore trop les sols. Si on remue à plus de dix centimètres, on ramène des pierres et on enfouit la terre arable.

« Non, je pense à ces sarcloirs ... »

Il tendit le bras vers trois instruments apparemment neufs entreposés sous le hangar

« Mais pour tirer des outils pareils, il faut des bêtes, n'est-ce pas ? Eh bien, ici, ils ne savent pas les faire travailler : ils n'ont découvert ni la roue ni l'attelage, choses qu'aucun Africain n'a jamais inventées... Et ils n'en veulent pas !

« On possède des boeufs, des vaches ; mais on n'a jamais l'idée de s'en servir : c'est le compte en banque, la fortune, le gage du respect et de la considération sociale. Surtout, ne pas y toucher, ne pas l'abîmer ! Ça servira à acheter une femme, pour soi ou pour le fils ou pour le neveu ou Dieu sait pour quel parent en mal d'épouse. De là, tout un trafic : souvent sans que personne ne les ait vues ni ne les ait vraiment possédées, les vaches passent de l'un à l'autre en sens inverse des femmes.

« Les gagnants, là-dedans, ce sont les Foulbé du Tchad qui s'occupent des troupeaux : toutes les économies du pays finissent clans leurs mains...Pensez aux millions que nous versons après la récolte du coton. Deux mois plus tard, il ne reste rien : tout a filé. C'est chaque saison le même coup. Le chef a prélevé la part du lion même s'il n'a rien cultivé. Puis, à peine l'argent reçu, on s'est rué sur les magasins et acheté ce qu'il y avait de mieux : des lunettes de soleil grand luxe, toutes sortes de chapeaux, des vêtements. Un peu de viande aussi. Tout le reste,

bien plus de la moitié, est parti au Tchad ; on a couru les marchés à la recherche des boeufs, de bœufs qu'on ne verra jamais ici, qui resteront là-bas dans les pâturages.

« Avec ça, le prix des femmes monte en flèche ; les vieux polygames, qui font beaucoup de coton, déséquilibrent le marché, et les jeunes gens se marient de plus en plus mal.

« ... L'utilisation de l'argent, c'est certainement ce qui cloche le plus dans tout le système... mais, j'ai peut-être forcé le tableau ; ils apprennent à mieux gérer leurs économies, surtout quand c'est en accord avec leur instinct de petit propriétaire. J'ai déjà pu faire acheter quelques paires de boeufs de travail, et le mouvement va certainement s'amplifier cette année.

« Chose curieuse et que je n'explique pas, je suis bien mieux suivi par les vieux que par les jeunes. Peut-être à partir d'un certain âge s'attachent-ils plus à leur travail ? Mais, s'il y a des résistances, elles ne vont pas très loin, et se bornent à quelques récriminations. »

Tandis que nous regagnions la case, heureux comme des paysans qui ont parcouru leurs terres, Favre me cita en exemple une anecdote récente qui marquait bien l'état d'esprit de certains Moundang.

Il s'efforçait ce jour-là d'encourager un jeune homme à cultiver du coton.

« Si le coton marche bien, lui expliquait-il, tu verras ça cette année vous serez plus riches que jamais.

- Ah ? ... Mais on ne sera jamais aussi riches qu'autrefois, répondit le garçon d'un air désabusé.

- Aussi riches qu'autrefois ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? Autrefois vous aviez juste assez de mil pour ne pas crever de faim ; tu crois que vous auriez pu acheter la viande, les beaux pagnes à vos femmes et les sandales que tu portes ?

- C'est vrai ... Mais on était plus riches ... >

Il médita quelques secondes : « C'est mon grand-père qui le dit. On était bien plus riches autrefois. »

« Tu vois, reprit-il après un nouveau silence, je ne peux pas me marier. Avant les Blancs, j'aurais pu avoir plusieurs femmes. Maintenant je n'en ai même pas une : tu vois bien qu'on n'est plus riches. Avant...

- Avant ?

- Y en avait partout des femmes pour le Moundang. Il raconte comment, mon grand-père ... Quand un jeune homme voulait une femme, il allait chercher les vaches pour la payer. Il prenait son arc et ses flèches, et trois ou quatre camarades ; ils s'en allaient n'importe où. Ils marchaient longtemps en chantant jusque chez les Gisigas, chez les Guidar, là où il y avait des troupeaux. Quand on en voyait un, on chantait encore plus fort, on criait ; on faisait fuir ceux qui gardaient les vaches, ou bien on leur lançait des flèches. Alors les bêtes étaient à nous, et on les amenait au village... On les craignait les Moundang à cette époque ; mon grand-père dit qu'on avait peur d'eux jusqu'à Maroua, et bien plus loin que Midjivin ! »

Il baissa les bras d'un air dépité.

« Maintenant qu'il y a les Blancs, c'est fini ! Il en faut beaucoup de coton pour avoir une femme... »

*

* *

Il faisait délicieusement bon. L'air sec s'échauffe vite au soleil mais se rafraîchit bien dès que la nuit tombe. Un halo poussiéreux enrobait la lune et tamisait sa lumière d'ordinaire si crue ; passant rapidement, des nuages la masquaient parfois, effaçant tragiquement dans l'ombre toutes les images de la nuit. Le vent se leva.

« Le changement de saison..., me dit Favre. Vous allez voir les premières tornades sèches : des nuages, des tourbillons qui aspirent des colonnes de poussière, de rares gouttes de pluie évaporées avant d'avoir touché terre... On accueille ça avec plaisir : c'est l'annonce des pluies qui commenceront en juin-juillet.

« Le pays se transformera totalement. Là où vous n'avez vu que broussailles et herbes sèches, ce seront le coton et ses fleurs jaunes, les grandes tiges de mil qui dissimuleront les cases, une prolifération inouïe de verdure, des fleurs, des oiseaux migrants qui s'abattront par centaines sur la moindre mare. Le pays renaîtra.

« ... On sait en profiter : dès les premières pluies tous ces gens que vous avez vus si indolents iront aux champs à cinq heures du matin et y travailleront jusqu'au crépuscule. Votre dispensaire n'aura plus de clients ; ils abandonneront même les fêtes, les danses, tout ce qui n'est pas consacré aux champs, car il faut en quelques mois travailler pour toute l'année.

« Pour nous aussi c'est la grande époque. Cette année, l'assolement démarre à plein sur Makébi et sur Malané Gomé ; j'utiliserai les méthodes nouvelles, les sarcloirs, le fumier, les animaux de trait.

« Et si la récolte est bonne, je pense qu'ils investiront une partie de leur argent ailleurs que chez les Foulbé du Tchad ! »

Le vent fit tourbillonner la poussière et frémir les herbes sèches. Un oiseau de nuit passa en criant. Un chien aboya.

La lune se voila tout à fait, et quelques grosses gouttes de pluie, les premières depuis cinq mois, s'écrasèrent sur nos mains.

Favre pourrait bientôt commencer les cultures.

Il y eut les adieux, sur le petit aérodrome de Kaélé, et l'avion à dix places qu'une tornade malmena au-dessus de Maroua, et les rives du Logone, inondées et verdies par les premières pluies.

Puis Fort-Lamy, les pêcheurs Kotoko du Chari, le marché débraillé où chantait un aveugle, le cimetière où un musulman haranguait les hommes en arabe, les derniers chameaux envoyés du désert et dont les profils gardaient des inflexions de dunes, et les termites, qui magnifiquement s'envolèrent ce dernier soir du sommet d'éphémères gratte-ciels miniature.

Alors tout finit. Ce fut le vrai départ : la douane et le bar, les passeports et le marchand de bonbons, le vol stupide du Constellation, l'hôtesse de l'air et ses insipides sourires, les ronflements du voisin qui, périodiquement, s'effondrait sur moi et s'éveillait d'un sursaut hébété, les criailleries d'un bébé dans son hamac.

Longue nuit. Triste nuit. Monotone nuit. Et je traverse le Sahara !

Terre obscure ou rien ne brille. Désert à cette heure glacial où les pierres craquent sous la lune ... Peut-être, là-bas, au-dessous de l'avion qui clignote, les

méharistes veillent-ils au bivouac près de leurs grands chameaux endormis ? Ou les Touareg ?

Peut-être le fennec court-il sur le reg en quête d'un lézard ou d'un oiseau ? Peut-être... peut-être... Mais tout cela est si loin, inaccessible comme un fond d'Océan. Et l'avion inflexible l'ignore.

... Bouffée de nostalgie, une musique monte, estompée, hésitante, effleurant le regret et le rendant plus poignant.

Maintenant envahissante ...

Gô-o, didi, tati, neï-i,

Joï, joï è gô, sobadjo

awari djamna ?

« Un, et deux et trois et quatre

cinq et six, camarade

es-tu bien arrivé ? »

Le chant de Tchîn n'est plus moqueur ...

Le voyage s'achève comme un film : les images s'effacent mais le son les prolonge.

... Il va falloir se lever, quitter le rêve et reprendre en marche la vie moderne ... L'Afrique s'éloigne ; déjà les vivants que j'y ai connus se figent. Désormais, ils n'auront plus pour mot d'autres gestes, d'autres paroles que ceux, infiniment répétés, des mois écoulés. Richard ne descendra pas de son beau camion, Favre en sera toujours à son premier labour, et le Cameroun toujours au bord du monde. Les malades que j'ai abandonnés, guériront-ils un jour, ou sont-ils condamnés par la vigueur du souvenir à jouer perpétuellement leur rôle triste et douloureux ?

Mais je crains déjà les mensonges de la mémoire, les fausses impressions, l'artificiel, le recréé, et tant que l'humain palpite encore, je l'enferme en ce livre. Puis je me tais.

Sans cela, à ta chanson ne devrais-je pas répondre « Mais, Tchîn, c'est toi qui es parti ! »

FIN